

Le chenil

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMAN NATIONAL

GOOGLE DEATH

LE PLUS VIEIL ÉCRIVAIN DU MONDE

LA GUERRE ET L'EXIL

DIVERSIONS

GOOGLE DEATH

Aux éditions Numériklivres

AUX ÎLES KERGUELEN

Laurent Margantin

Le chenil

éditions œuvres ouvertes

éditions œuvres ouvertes, 2019

ISBN : 979-10-90230-34-7

www.oeuvresouvertes.net

La mère

Je me souviens qu'en arrivant au sommet de la colline une fois sous les arbres on ne voyait pas le chenil, mais que ça sentait, oui, ça sentait l'odeur des clebs à plein nez mêlée à celle des feuillages et de l'herbe de la forêt d'abord, et puis plus loin plus que l'odeur des clebs, *des clebs* tu disais comme tous ceux qui travaillaient au chenil. Odeur infecte de bêtes enfermées dans des cages à plusieurs dizaines pendant plusieurs jours, odeur infecte qui finissait par imprégner tous les vêtements, au point que la mère se plaignait de ma *puanteur* quand je rentrais le soir, *tu pues* m'avait-elle dit dès le premier soir en guise de salut (ce qui avait au moins l'avantage de remplacer les remarques désagréables qu'elle répétait en boucle depuis des années), odeur infecte qui, le premier jour, m'avait donné envie de gerber, et d'ailleurs j'avais gerbé en sortant du chenil le dernier jour de la première semaine, gerbé à cause de l'odeur qui m'était rentrée dans la gorge sans que je m'en rende compte et avait fini par me rendre malade, gerbé parce que, le dernier jour de la première semaine, j'avais justement découvert la véritable origine de l'odeur que je retrouvais chaque matin en haut de la colline, une fois sous les arbres.

Le premier jour en marchant jusqu'au chenil - une bonne demi-heure depuis le quartier où j'ha-

bitais au sud de la ville –, je m'étais dit que cette marche quotidienne me ferait du bien, que cela me ferait de l'exercice après une longue période d'inactivité à traîner dans les rues ou à rester enfermé dans ma chambre, mais dès le premier jour, dès la première ascension de la colline j'avais été saisi par cette odeur de putréfaction animale, oui, c'est ce que je m'étais dit dès le premier jour, cette odeur n'est pas une odeur d'animal vivant, mais d'animal pourrissant quelque part, et sous les arbres déjà j'avais commencé à regarder autour de moi, à chercher un charnier ou je ne sais quel tas de viande en putréfaction, en vain bien sûr, car l'odeur ne provenait pas de la terre couverte de ronces à cet endroit, mais du ciel, oui, l'odeur flottait dans l'air, mais très haut dans l'air, comme suspendue au-dessus du monde, menaçante, et concentrant ses attaques sur cette colline.

C'est à partir de ce jour-là que j'ai commencé à rêver du chenil, et d'abord de cette odeur, c'était la première fois que je rêvais d'une odeur, que je sentais une odeur dans l'un de mes rêves, jamais auparavant je n'avais flairé en rêvant, jamais je ne m'étais réveillé en pleine nuit avec une odeur dans le nez, une odeur de chair animale en pleine décomposition, une odeur de puanteur qui, dans mes rêves de chenil, enveloppait tout,

imprégnait tout, jusqu'à mes vêtements (et il n'était pas rare que je voie alors la mère quand je rentrais le soir et surtout que je l'entende me dire de sa voix sèche *tu pues mon garçon*). Je la vois, je l'entends, la mère, debout dans le couloir, dès le premier soir, et je me vois moi me déshabillant aussitôt, mettant mes vêtements dans la machine à laver, mais le corps puant encore, je me vois me douchant, frottant ma peau pour tenter d'en extraire l'odeur, odeur qui même après la douche me collait encore à la peau, je me souviens de ma honte le premier soir quand je suis sorti avec Ivan pour aller boire un verre, de ma honte parce que je sentais encore le chenil, car c'était bien l'odeur du chenil qui flottait dans l'air sur la colline et recouvrait tout, imprégnait tout, *tu sens* ai-je demandé à Ivan et Ivan m'a dit qu'il ne sentait rien (il mentait), et les jours suivants ce fut plus fort encore, et les jours suivants j'avais beau me laver matin et soir l'odeur restait imprégnée dans chaque partie de mon corps, me restait dans le nez et la gorge, et les jours suivants j'eus honte de sortir avec Ivan car si je ne craignais pas de remarques de sa part, je craignais celles de gens qu'on aurait pu rencontrer, se questionnant sur l'odeur de putréfaction à la table où ils étaient assis sans savoir d'où elle provenait, cherchant autour d'eux, puis se rendant compte que c'était

moi qui sentais, moi et personne d'autre qui sentais parce que je travaillais tous les jours au chenil, ils le savaient, Ivan leur avait sans doute déjà raconté qu'on m'avait nommé là.

Ivan qui, lui, avait été nommé au cimetière du centre-ville ne sentait rien, j'étais désormais le seul du petit groupe d'amis à sentir, me disais-je souvent en montant ou en descendant la colline où se trouvait le chenil, Ivan au fond avait eu de la chance, car nettoyer les allées du cimetière et les tombes était certainement moins éprouvant que de travailler au chenil, ce qui se confirma dans les semaines qui suivirent, je l'avais plaint d'abord, je le plaignais ce premier jour tandis que je marchais pour la première fois sur cette route forestière qui me menait au chenil, je me disais qu'il valait mieux s'occuper d'animaux vivants que de corps morts, et c'est seulement plus tard que j'ai compris qu'Ivan n'avait jamais affaire à des corps morts ou même en putréfaction, mais à des ossements souvent très anciens et bien propres, pendant que moi je devais m'occuper des *clebs*, ainsi disait-on toujours au chenil, jamais les chiens.

En me disant le premier jour *tu pues* de sa voix sèche, les yeux plantés dans les miens, la mère avait voulu une nouvelle fois me condamner, à l'aide de cette sentence dont les deux mots cin-

glants résumaient bien la situation, ma situation. *Tu pues* voulait dire qu'à partir d'aujourd'hui j'allais toujours puer, et dans les rêves que je fis les jours, les semaines et même les mois qui suivirent *tu pues* se rapportait à toute mon existence, aussi bien passée qu'à venir, je voyais alors la mère dans le couloir me dire *tu pues* de sa voix sèche et les yeux plantés dans les miens toute une série de fois, la scène se répétait des nuits entières, toujours dans le couloir, cette première fois où la mère m'avait dit *tu pues* se reproduisait non seulement chaque soir, mais aussi chaque nuit pendant mon sommeil, sur le même ton, de la même voix sèche, si bien que lorsqu'un des jours suivants la mère s'adoucît un peu en disant non plus *tu pues* mais *tu pues mon garçon* il était déjà trop tard, je n'entendais plus *tu pues mon garçon* mais *tu pues*, le rêve ayant gravé cette simple parole en moi comme une sentence définitive, sur laquelle il était impossible de revenir, et qu'il était même impossible d'adoucir. Dans les rêves la mère criait aussi, elle surgissait dans le café où j'étais assis avec Ivan qui venait de me dire que, non, je ne sentais pas, que c'était lui au contraire qui sentait et pas moi, normal vu le poste où il avait été nommé, sans faire attention à la mère j'écoutais Ivan qui tâchait de me faire croire que c'était moi en vérité qui avais récupéré

le meilleur job, ce qui me soulageait un peu, mais la mère se postait devant notre table et se mettait à crier que l'odeur que je ramenaï à la maison était insupportable, que j'empuanteï tous les lieux où j'étais, que le chenil m'avait définitivement sali, et qu'il était hors de question qu'elle continue à s'occuper de mes lessives devenues trop nombreuses, ajoutant dans sa fureur que je devais aller me chercher un abri dans la forêt, vivre au milieu des bêtes pourquoi pas, que j'étais des leurs maintenant, et que surtout je ne devais plus jamais revenir chez elle. C'était l'un des rêves récurrents que je faisais depuis que je travaillais au chenil, rêve qui parlait bien évidemment de la réalité, qui dévoilait simplement ce que je vivais au quotidien quand je rentrais et que la mère postée dans le couloir disait de sa voix froide *tu pues mon garçon*.

En montant le premier jour vers le chenil, je me souvenais de ce que la mère m'avait raconté la veille, que nous avions été déjà là-bas un jour quand j'étais enfant, que le chenil était au beau milieu de la forêt et qu'à part les aboiements des chiens à certains moments de la journée le lieu était tranquille, elle m'avait raconté aussi que nous étions juste passés par curiosité après une visite au cimetière à côté où la mère s'était recueillie un moment sur la tombe de sa propre

mère et qu'elle n'y était plus retournée depuis, mais je ne me souvenais ni du chenil ni du cimetière, je ne me souvenais d'absolument rien, je demandais à la mère quel âge j'avais alors et elle ne savait pas me répondre. En montant le premier jour vers le chenil je ne reconnaissais rien, absolument rien, la mère m'avait juste dit de suivre la route tout droit dans la forêt et qu'à un croisement le chenil et le cimetière étaient indiqués sur un panneau, et elle avait ajouté : *Tu verras le paysage est agréable, tu t'y plairas, tu es fait pour la forêt.* Car la veille de mon premier jour au chenil la mère était contente - ce qui était assez rare -, et si elle m'avait parlé de ce jour ancien que j'avais oublié où nous étions allés sur la colline nous recueillir sur la tombe de sa propre mère, c'était surtout pour m'encourager à aller le lendemain dans la forêt, ne disant pas que j'allais au chenil mais dans la forêt, *je t'envie de pouvoir aller vivre dans la forêt*, disait-elle ainsi, phrase qu'elle ne cessa de répéter pendant la soirée avec cette autre phrase : *Tu verras le paysage est agréable, tu t'y plairas, tu es fait pour la forêt*, comme si je ne devais plus jamais revenir chez elle et me perdre dans la forêt à la façon de ces enfants dans les contes qu'on y envoie pour qu'ils se perdent, oui, elle souriait en disant cela et puis se taisait un bon moment, plongée dans une rê-

verie qui me faisait peur. La mère était assise au bout de la table et chantonnait, c'était la veille de mon premier jour au chenil je m'en souviens, elle chantonnait : *Tu iras dans la forêt mon garçon et tu y trouveras le bonheur*, doucement, si doucement que je l'entendais à peine et que je devais tendre l'oreille pour l'entendre chanter, c'était juste après m'avoir raconté ce moment que nous avons passé jadis au cimetière puis au chenil, ou bien était-ce en pleine nuit qu'elle chantonnait, possible que je me sois levé au milieu de la nuit ne pouvant dormir comme d'habitude et que je l'ai trouvée assise dans la cuisine au bout de la table chantonnant, des années après je ne sais plus son petit chant forestier se mêlant dans mon souvenir à tous ses propos haineux avant que j'aie travaillé au chenil et surtout après le premier jour au chenil, oui, le petit chant forestier de la mère se mêle dans ma mémoire au *tu pues* ou *tu pues mon garçon* du premier soir, impossible de les démêler, chant et cri ensemble, sauf ce premier matin où marchant dans la forêt je ne me souvenais que du petit chant forestier maternel : *Tu iras dans la forêt mon garçon et tu y trouveras le bonheur*, le chant de la mère en moi, la voix de la mère me portant malgré l'odeur qui m'avait déjà imprégné et m'était déjà entrée dans le nez et la gorge puis tout le corps, malgré éga-

lement les premiers aboiements et gémissements des chiens, là-bas, derrière les arbres.

En entendant les premiers aboiements et gémissements des chiens je pensais à ce que la mère avait raconté du chenil, des cages propres, des chiens tranquilles, peu nombreux et en bonne santé, remuant la queue et venant vous lécher la main à travers la grille lorsqu'on s'approchait, la plupart des cages vides avait-elle dit aussi, quand moi en chemin vers le chenil son odeur déjà m'avait envahi et j'entendais que les aboiements furieux se multipliaient à cette heure si matinale, ce qui me faisait penser que les chiens étaient nombreux et que sans doute j'allais découvrir tout à fait autre chose que ce que la mère avant de chanter m'avait raconté, ou bien avait-elle simplement enjolivé pour que j'aie me perdre dans la forêt en chantonnant moi aussi ?

Les chiens, on les entendait et surtout on les voyait en ville depuis un moment déjà, hagards, affamés et assoiffés, si maigres qu'on leur voyait les côtes, rôdant en bandes généralement, cachés pendant la journée et sortant au coucher du soleil, où se cachaient-ils on l'ignorait, sans doute dans les champs autour des nouveaux quartiers pavillonnaires au sud, là ils avaient un accès direct aux rues et surtout aux jardins dans lesquels ils pénétraient la nuit, cherchant sans doute une

porte ouverte pour entrer dans une maison, mais ce qui les attirait le plus c'était les poubelles qu'ils renversaient sur le trottoir, ce qui nous réveillait en pleine nuit, la mère jurant dans le couloir, allumant la lumière sur le perron et sortant en robe de chambre pour crier et effrayer les pauvres bêtes qui avaient déjà fui, affolées par le fracas des boîtes de conserve sur le bitume que l'une d'entre elles parfois saisissait dans sa gueule pour aller en lécher l'intérieur cachée dans un fourré, la mère était persuadée que les chiens cherchaient à rentrer dans la maison et même en été ne laissait jamais une fenêtre ouverte, et peut-être avait-elle raison, peut-être les chiens cherchaient-ils à rentrer dans les maisons pour y voler quelque chose, voire pour y attaquer les habitants, les journaux répandant régulièrement des histoires de chien féroce qui avait égorgé un enfant endormi dans son lit avant de s'enfuir par la fenêtre, mais c'était dans d'autres villes, jamais chez nous, et étions-nous sûrs que c'était vrai ? On essayait de les chasser, mais comme certains fantômes dans nos rêves ils revenaient toujours, la gueule grande ouverte parce qu'ils avaient soif, les yeux fixés sur nos maisons quand ils réapparaissaient en fin de journée, errant dans les rues désertes du quartier pavillonnaire où tout le monde - même avant que les chiens ne soient

venus - se calfeutrait chez soi dès que la nuit tombait.

Les chiens n'étaient pas dangereux en vérité, on ne les avait jamais vus agresser quelqu'un, mais leur présence inquiétante - ils circulaient toujours en bandes, excepté quelques rares animaux solitaires, en général plus vieux - faisait que les gens rentraient chez eux plus tôt et fermaient leurs volets avant qu'il fasse noir, les chiens pouvaient alors circuler comme ils voulaient et la mère les observait depuis sa chambre du premier étage qui donnait sur la rue, les maudissant, ouvrant subitement les volets pour pousser un cri qui les faisait détalier, mais ils revenaient toujours subrepticement à la faveur de la nuit, se glissant dans nos jardins, cherchant une fenêtre ou une porte ouverte, souvent en vain. La mère ne dormait pas, la mère restait postée devant la fenêtre aux volets entrouverts, dès qu'elle voyait un chien s'approcher de notre maison elle sautait de sa chaise, ouvrait les volets en les faisant claquer violemment contre le mur, se mettait à gueuler, à insulter les chiens qui retournaient dans les fourrés de l'autre côté de la rue, la mère les voyant partis venait dans ma chambre où je ne dormais pas non plus même si j'étais couché dans mon lit, elle me prenait par le bras et la voix tremblante me disait qu'elle avait vu à nouveau les deux dogues allemands de l'autre soir, *tu sais les tout noirs*, haletait-

elle, j'essayais de calmer la mère en lui disant que je les avais vus dans la rue la veille en plein jour et qu'ils n'étaient pas dangereux, que je les avais même approchés et qu'ils n'avaient pas fui, comme s'ils avaient été à la recherche de leur maître, la mère m'écoutait à peine et continuait à me faire la liste des chiens qu'elle avait observés depuis le coucher du soleil, *il y en a toujours plus, il y en a toujours plus* ne cessait-elle de répéter, les yeux fiévreux, la bouche sèche dont je sentais l'horrible haleine dans l'obscurité. Puis elle retournait dans sa chambre se poster devant la fenêtre dont elle rabattait les volets en laissant juste une fente à travers laquelle elle pouvait observer les déplacements des *bêtes*, comme elle disait toujours, *les bêtes sont là* disait-elle chaque soir, ou bien *les bêtes sont revenues* (alors qu'elles n'étaient jamais parties), persuadée qu'elles étaient chaque nuit plus nombreuses, je l'entendais dans sa chambre car elle parlait toute seule, comptant les chiens à voix haute, m'annonçant leur race comme si j'avais été dans la même pièce, moi j'essayais de dormir, restais couché, mais entre les cris de la mère, son agitation continuelle et les jappements des chiens dans la rue, je n'arrivais pas à m'endormir et restais pendant des heures allongé à épier le moindre bruit dans la rue et dans la pièce à côté, consignait de manière inconsciente les faits et gestes de la mère, tentant même de prévoir ses pro-

chains gestes, ses prochains cris, ses prochaines crises, ce que j'avais à vrai dire toujours fait à ses côtés, veillant non pas sur elle mais sur l'espèce de folie qui était la sienne.

Je l'entendais circuler dans la maison, elle était descendue vérifier que la porte d'entrée était bien fermée à clé (elle tournait plusieurs fois la clé dans un sens, rouvrait la porte, la claquait puis tournait la clé dans l'autre sens, faisant la même opération plusieurs fois de suite), allait et venait dans le couloir, ne bougeait plus pendant un moment puisque je n'entendais plus rien (et alors je supposais qu'elle avait posé une oreille contre la porte et tentait de percevoir si les chiens s'approchaient et éventuellement grattaient contre la porte, ce que confirmaient le lendemain matin des traces de griffe chaque jour plus nombreuses), recommençait à circuler dans la maison, cette fois-ci pour vérifier que chaque fenêtre du rez-de-chaussée était bien fermée, descendait à la cave pour aller rouvrir la porte qui donnait sur l'escalier menant au jardin puis la refermer, remontait, prenait l'escalier pour – ce que j'espérais – aller se coucher, mais non, elle allait vérifier les fenêtres des deux autres chambres, même celle de la chambre du père que nous n'avions pas ouverte depuis des années, or j'avais moi-même vérifié une à une les portes et les fenêtres de la maison (que nous laissions fermées de toute façon pendant la jour-

née), elle m'avait entendu ouvrir et refermer chaque porte et fenêtre comme elle venait elle-même de le faire, ce qui ne l'avait pas empêchée, la nuit tombée, de vérifier si j'avais bien fermé les portes et fenêtres qui étaient déjà fermées, car elle ne me faisait jamais confiance, *tu ne sais pas faire* me disait-elle quand elle était de bonne humeur, ce qui était rare, puis, quelques heures plus tard, son angoisse étant devenue insoutenable, de vérifier une nouvelle fois, et plusieurs fois dans la même nuit, agitation continue de la mère qui m'empêchait de dormir et qui faisait que j'étais incapable de me lever le matin et que je traînais toute la journée dans les rues, trop fatigué pour entreprendre quoi que ce soit, attendant juste la prochaine nuit sans sommeil ou si peu, vers le matin, quand la mère était sortie, seul moment de répit.

Chaque nuit, je restais de longues heures allongé sur mon lit sans dormir, à force je pouvais prévoir chaque geste et chaque déplacement de la mère, tandis que les mouvements des chiens dehors étaient plus imprévisibles, allaient-ils passer par le jardin derrière la maison, descendre l'escalier qui menait à la porte de la cave devant laquelle nous trouvions chaque matin leurs merdes qu'il me fallait ramasser, allaient-ils gratter à la porte d'entrée, allaient-ils sauter et s'agripper aux rebords des fenêtres pour tenter d'ouvrir les volets, les chiens

avaient faim, les chiens mouraient de faim d'où leurs jappements, leurs aboiements parfois qui étaient leur façon de réclamer leur pitance à ces hommes qu'ils savaient enfermés dans leurs maisons, ils buvaient dans les flaques d'eau mais que mangeaient-ils sinon les déchets des poubelles qu'ils renversaient, ce qui faisait sursauter la mère qui se jetait sur les volets qu'elle claquait à nouveau contre la façade de la maison en gueulant, débandade des chiens, oui tous ces chiens avaient faim et nous aurions pu les nourrir un peu, mais ils étaient trop nombreux à présent, ce n'était plus possible de nourrir toutes ces bêtes dont je devinais les mouvements dans la nuit sans bouger de mon lit, comme s'ils venaient vers moi dans la chambre, se glissaient jusqu'à mon lit pour mendier quelque chose à manger en léchant ma main.

Souvent, au milieu de la nuit, ils apparaissaient réellement autour de mon lit, assis en train de me fixer de leurs yeux qui brillaient dans l'obscurité, c'était des chiens de race pour la plupart, les mêmes que j'allais bientôt retrouver au chenil, la même attitude de chiens bien dressés et obéissants, pouvant rester des heures à attendre à côté de leur maître qu'il se lève pour le suivre, ils étaient assis autour de mon lit en silence, la gueule fermée, la tête toujours tournée vers moi, sans s'occuper de ce qui se passait dans la rue, d'ailleurs il ne se passait plus rien puisque tous

les chiens étaient désormais dans ma chambre rassemblés autour de mon lit, à attendre quoi je l'ignorais, je restais allongé les yeux fermés, les ouvrais juste de temps en temps pour voir s'ils étaient encore là, et les statues de chien étaient toujours là, un doberman approchait son museau de mon nez, me reniflait puis me léchait une joue, ce dont j'avais horreur, pourtant je ne bougeais pas et le laissais faire, écoeuré mais immobile, d'autres chiens à tour de rôle s'approchaient de moi et comme le doberman me léchaient le visage, j'avais le temps dans l'obscurité de plonger mes yeux dans les leurs, je sentais leurs poils effleurer ma peau, puis tout à coup la langue râpeuse et humide, je ne m'essuyais jamais le visage par crainte de les effrayer en sortant ma main de sous les draps, jusqu'au matin ils venaient vers moi et me léchaient le visage, jusqu'au matin ils restaient près de moi immobiles, sans faire de bruit, jusqu'au moment où rouvrant les yeux je voyais qu'ils avaient disparu, qu'il faisait jour dehors, et je pensais qu'ils étaient retournés dans la rue, qu'ils étaient allés se cacher quelque part dans les champs, sûr qu'ils reviendraient la nuit suivante. Ils surgissaient chaque nuit en effet, il fallait attendre que la mère se soit calmée, qu'elle cesse de courir dans la maison, ils se glissaient les uns après les autres dans ma chambre, ils n'étaient donc plus dans la rue mais dans ma chambre et sans doute est-

ce cela qui calmait la mère peut-être assoupie (c'est ce que j'espérais toujours), je les attendais depuis un moment déjà, connaissant leur heure, j'ouvrais parfois les yeux et les dirigeais vers la porte, impatient, mais c'est lorsque j'avais les yeux fermés (sans dormir, car j'entendais le moindre frottement d'une patte sur la moquette de la chambre) qu'ils entraient les uns après les autres, dans l'obscurité, chiens de grande taille pour la plupart, chiens aux yeux brillants qui me fixaient, c'était une espèce de cérémonie à chaque fois, cérémonie à laquelle je m'étais habitué, cérémonie qui me faisait supporter la folie de la mère, la mère qui serait devenue encore plus folle si elle avait su que les portes et les fenêtres fermées n'empêchaient pas les chiens de rentrer dans ma chambre, les chiens qui se tenaient chaque nuit longtemps silencieux autour du lit, jusqu'au moment où l'un d'entre eux, toujours le même, le doberman, approchait son museau de mon nez, un œil si proche de moi que je pouvais plonger mon regard à l'intérieur, mais trop brièvement car déjà il s'éloignait de moi après m'avoir léché la joue de sa longue langue râpeuse et humide, ce dont j'avais horreur, mais je restais immobile, attendant déjà le prochain chien. Il arrivait parfois que je ne les entende pas entrer et qu'ouvrant les yeux je voie déjà le museau du doberman au-dessus de mon nez, et alors j'avais sa gueule face à moi pendant un court

instant, instant rendu peut-être plus intense par le fait que j'avais eu les yeux clos pendant un bon moment: je pouvais discerner chacun de ses poils sombres et surtout un œil, un seul œil, celui qu'il penchait vers moi juste avant de me lécher la joue, un seul œil dans lequel je pouvais plonger mon regard un instant plus bref encore, découvrant alors dans la cornée un paysage et non le reflet de mon propre visage comme j'aurais pu m'y attendre, un paysage de plaine immense sous un ciel couvert, un paysage de plaine déserte que je survolais juste un instant qui me paraissait une éternité, la plaine s'étendant sur des centaines et des centaines de kilomètres car je m'élevais à une vitesse fulgurante au-dessus du paysage, sentant tout à coup passer sur ma joue la langue râpeuse et humide du doberman dont l'œil s'était soudainement éloigné et avec lui le paysage juste entrevu, vite survolé.

Mais le plus souvent, c'était leur odeur qui m'annonçait leur présence dans la pièce, odeur d'animaux vivant dehors, couchant dans les champs et les forêts, habitués à se nourrir du peu qu'ils trouvaient, crapauds, rats ou mulots, à se baigner dans des eaux sales, sans doute dans celles du lac de l'autre côté de la forêt, les yeux fermés je cherchais cette odeur que j'allais bientôt retrouver au chenil après avoir attendu longtemps qu'à côté la mère se calme et s'assoupisse peut-être un peu (ce dont je

doutais en vérité, son angoisse la tenant continuellement éveillée, elle devait plutôt sommeiller comme les bêtes vivant toujours dans la crainte d'un prédateur, si superficiellement qu'au moindre bruit ses griffes s'enfonçaient déjà dans le bois de sa chaise et que ses yeux étaient de nouveau ouverts, cherchant à repérer d'où provenait la menace), comme elle je guettais les yeux fermés, et sans l'angoisse car je savais que les chiens ne venaient pas pour me dévorer, mais seulement pour se rassembler autour de moi et se livrer à la curieuse cérémonie, leur odeur puissante d'animaux sauvages pénétrant d'un seul coup dans la chambre, ce qui me faisait ouvrir les yeux en même temps que le léger frottement de leurs pattes sur la moquette, ouïe et odorat me prévenant en même temps de leur arrivée, et les yeux désormais ouverts je pouvais en tournant ma tête distinguer chacune de leur silhouette autour de moi et chercher le doberman qui était toujours le premier à s'avancer vers moi pour me renifler le visage, avant que je puisse plonger mon regard dans l'un de ses yeux passant au-dessus de mon nez et survoler un bref instant les vastes plaines qui, disait-on désormais partout en ville, nous séparaient du *pays des chiens*.

Je les voyais sortir de l'ombre l'un après l'autre, chiens de grande taille pour la plupart qui n'avaient pas besoin de monter sur le lit pour pouvoir se pen-

cher sur mon visage, il leur suffisait de le longer et de tendre la gueule vers moi qui restais allongé sans bouger craignant toujours de les effrayer si je faisais un geste, ils m'offraient alors un œil dans lequel je plongeais mon regard comme dans celui du doberman, sans que je puisse toutefois y retrouver le même paysage de plaines infinies, j'avais beau chercher dans les autres yeux des chiens réunis dans ma chambre jamais je ne retrouvais ce paysage, mais un monde sans images bien nettes où des corps semblaient se mêler, se battre parfois, visions trop brèves et fluctuantes pour que je puisse distinguer quoi que ce soit de précis, et ce n'était pas la pénombre qui m'empêchait de voir correctement car une lampe était allumée à côté de moi, non ce n'était pas la pénombre qui m'empêchait de retrouver le paysage de plaines infinies mais bien le fait que le doberman était le maître de cérémonie et que c'était uniquement dans son œil à lui que je pouvais reconnaître même très fugitivement le chemin qu'ils avaient dû parcourir pour venir jusqu'ici, jusqu'à mon lit où, dans l'obscurité, leurs yeux brillants me parlaient d'événements futurs dans lesquels je serais moi-même impliqué, ce qu'alors j'ignorais, ne comprenant pas le sens de cette cérémonie lors de laquelle, les uns après les autres, les chiens réunis dans ma chambre se penchaient sur mon visage pour en lécher une joue et puis repar-

taient dans la nuit en silence, disparaissaient jusqu'à la nuit suivante.

Je ne dormais pas, je ne dormais jamais quand ils étaient là, bougeant à peine la tête, concentré dans l'attente du moment où l'un d'entre eux pencherait sa gueule vers moi, je ne savais même pas combien ils étaient dans la chambre, je ne comptais pas, j'étais parfois tenté de bouger un peu un bras, de tendre ma main vers le dos de l'un d'entre eux pour simplement le toucher ou peut-être le caresser, mais au moindre geste que je faisais sous les draps ils s'écartaient brusquement et rejoignaient les autres ombres, je voyais des silhouettes bouger en silence dans la pièce, jamais ils ne gémissaient, jamais ils ne grognaient, veillant à ce que personne à part moi ne puisse déceler leur présence, oui, plusieurs fois j'essayais de bouger un bras, de sortir ma main de dessous les draps pour caresser l'un d'entre eux, mais toujours ils s'écartaient brusquement, fuyaient ma main, comme s'ils désiraient rester dans leur propre univers dont ils ne me donnaient à voir que ce que leurs yeux en délivraient. Je les entendais et les sentais entrer dans la chambre et, de la même manière, les yeux fermés, je les entendais et les sentais sortir de la chambre, combien étaient-ils chaque nuit je l'ignorais, mais mon ouïe et mon flair étaient assez fins pour que je reconnaisse le pas et l'odeur de chacun d'entre eux, odeur plus forte du doberman,

sans doute parce qu'il devait se baigner plus souvent dans la vase du lac derrière la forêt, ou bien peut-être allait-il traîner dans les égouts, odeur si forte du doberman que je m'étonnais de ne pas voir surgir la mère qui savait aussi flairer la moindre odeur étrangère dans sa maison, oui, chaque chien qui me rendait visite au milieu de la nuit avait sa propre odeur, pensais-je ce premier jour en marchant vers le chenil, si bien que je n'étais pas surpris par la puanteur sur la colline, puanteur des chiens à n'en pas douter, mais puanteur différente car elle n'était plus cette odeur forte et animale qui envahissait ma chambre chaque nuit depuis plusieurs semaines, odeur d'animaux vivants, mais celle d'un charnier, d'une viande qu'on aurait laissée pourrir en plein champ, et je cherchais autour de moi dans les champs s'il y avait quelque part des charognes, en vain, déjà je sentais les chiens qui sortaient de la chambre les uns après les autres en silence, déjà j'entendais le frottement de leurs pattes sur la moquette puis le léger claquement de leurs griffes sur le parquet du couloir que la mère bizarrement n'entendait pas puisqu'elle restait dans sa chambre, l'eût-elle entendu elle aurait surgi comme un démon et se serait mise à hurler, complètement bouleversée que des chiens aient pu entrer dans sa maison malgré toutes les portes et les fenêtres fermées.

Certaines nuits, je sentais les chiens pénétrer dans ma chambre, mais ce n'était plus l'odeur forte de la vase du lac que leur corps dégageait, c'était la puanteur de la colline, celle du premier jour au chenil et des jours suivants qui avait fini par me faire gerber un soir, les chiens assis autour de mon lit sentaient alors la charogne et j'avais envie de les chasser, puanteur soudaine que je ne pouvais m'expliquer qu'en me rappelant avoir vu certains chiens se rouler avec délice sur le cadavre d'un rongeur découvert sur un chemin, cadavre déjà bien décomposé qu'ils avaient flairé un bon moment avant de se jeter dessus, les pattes en l'air, se frottant le dos frénétiquement pour se pénétrer les poils et la chair de cette puanteur, n'était-ce pas l'un des plus vifs plaisirs de ces chiens (se frottant, hachant menu le petit cadavre du rongeur dont leurs poils absorbaient la substance huileuse, ils avaient la gueule ouverte et la langue qui pendait entre leurs crocs, et ils bavaient), n'était-ce pas ce qui, au quotidien, les occupait autant voire plus que la recherche de nourriture, cette quête d'un animal mort sur lequel ils pouvaient se rouler pendant de longues minutes, laissant après leur passage un petit morceau de peau tannée qu'ils reniflaient encore quelques instants, ivres de cette puanteur qui, à présent, au milieu de la nuit, emplissait ma chambre, imprégnait déjà mes draps et imprégnerait bientôt tout mon corps ? Ces nuits-là,

la puanteur des chiens était si forte que j'avais du mal à ne pas les chasser, je tentais de me mettre le nez sous les draps mais les chiens qui venaient me lécher une joue de leur truffe les écartaient de mon visage, surtout je m'étonnais que la mère à côté ne soit pas alertée par la puanteur qui régnait non seulement dans ma chambre mais dans le couloir où passaient les chiens, peut-être était-elle assoupie mais je ne le croyais pas, et si c'était le cas comment se faisait-il qu'en sortant de sa chambre le matin elle n'ait pas remarqué l'odeur laissée par les chiens dans toute la maison, comment était-il possible qu'elle n'ait pas reniflé les effluves provenant de ma chambre et du couloir alors qu'elle était capable de sentir la moindre mauvaise odeur dans la maison, se plaignant par exemple que j'aie laissé la porte des toilettes ouverte à l'étage quand elle était en bas dans la cuisine ?

Il y avait quelque chose d'étrange dans ce silence, dans cette absence de la mère pendant que les chiens étaient dans ma chambre en pleine nuit, comme si, en vérité, malgré la peur qui était la sienne, elle avait choisi - c'était en effet l'explication que j'avais fini par trouver à force de m'interroger à ce sujet - de ne rien entendre, de ne rien sentir et de ne rien voir à cette heure précise de la nuit. Elle restait à côté, étrangement silencieuse, après avoir

été hystérique pendant toute la soirée et une bonne partie de la nuit, sautant de sa chaise et faisant claquer les volets dès qu'elle voyait une ombre bouger dans la rue, elle avait fini par se calmer un peu, et, comme j'avais pu le constater avant la venue des chiens en me faufilant jusqu'à sa chambre dont la porte était entrebâillée, elle était restée aux aguets pendant plusieurs heures, puis, une fois les chiens autour de mon lit, je n'avais plus rien entendu, ni ses pas, ni sa voix, ce qui m'avait intrigué bien sûr, était-elle simplement épuisée, avait-elle finalement renoncé à empêcher les chiens d'entrer ou bien - c'était une idée qui occupait mon esprit de plus en plus souvent - avait-elle en vérité souhaité que les chiens viennent me rejoindre, avait-elle même cherché à les attirer vers notre maison en faisant tout ce bruit au milieu de la nuit, n'était-elle pas complice de ces bêtes qui rôdaient et qui, attirées par le bruit, avaient peut-être vu dans cette vieille folle une alliée, femme assez faible et assez vulnérable pour avoir besoin de leur soutien, de leur protection, les chiens ne venaient-ils pas jusqu'à mon lit nuit après nuit appelés par la mère, n'était-ce pas elle qui avait tout arrangé, la venue des chiens dans ma chambre, la convocation au Conseil suite à laquelle j'avais été nommé au chenil, n'était-ce pas en vérité la mère qui avait manigancé tout cela, n'était-ce pas à cause d'elle que j'avais fini au chenil, ce dont elle se ré-

jouissait visiblement la veille du premier jour lorsque, assise dans la cuisine, elle ne cessait de reprendre à voix basse la petite chanson forestière qui m'était restée dans la tête au point que je la chantais moi-même le lendemain sur le chemin du chenil, n'était-ce donc pas la mère qui, encore une fois, avait bousillé ma vie ? Chaque soir, elle continuait à descendre et remonter les escaliers en gémissant, en pleurnichant, en se plaignant que ses jambes, que son dos, que ses bras lui faisaient mal, j'avais pourtant déjà vérifié que les portes et les fenêtres étaient bien fermées mais elle ne pouvait s'empêcher d'aller contrôler qu'elles étaient effectivement bien fermées, se plaignant également, tandis qu'elle descendait et remontait les escaliers, de ma *nullité absolue* pour tout ce qui était les *choses pratiques*, *tu as toujours été nul pour les choses pratiques*, répétait-elle des dizaines de fois en descendant et en remontant les marches de la cave jusqu'au premier étage de la maison, *tu n'as jamais su faire quoi que ce soit de tes dix doigts et tu ne sauras jamais, tu es exactement comme ton père, et c'est d'ailleurs à cause de lui que nous en sommes là, assiégés par tous ces chiens*, elle n'arrêtait pas de répéter ces phrases sur un ton toujours plus énervé en descendant puis en remontant les escaliers, soufflant, crachant à chaque marche, ces phrases elle les répétait avec toujours plus de hargne, avec toujours plus de colère, car son

dos, ses jambes et ses bras lui faisaient mal, ce qui la rendait toujours plus irritable tandis qu'elle circulait dans la maison et faisait l'effort de descendre et de remonter les mêmes marches plusieurs fois dans la soirée, mais ses gémissements et ses plaintes ne me trompaient plus désormais, et étendu dans mon lit j'essayais d'entendre si la mère au lieu d'ouvrir puis de refermer les verrous de la porte d'entrée et de celle de la cave ne faisait pas qu'ouvrir le verrou sans le refermer afin que les chiens puissent entrer dans la maison et monter jusqu'à ma chambre, oui, j'avais de bonnes raisons de croire qu'en vérité la mère avait tout manigancé, de la venue des chiens dans ma chambre en pleine nuit plusieurs semaines avant ma convocation au Conseil jusqu'à cette même convocation au Conseil où je dus me rendre pour y apprendre que j'étais nommé au chenil. Je l'entendais descendre une dernière fois vérifier que les verrous étaient fermés avant que les chiens ne pénètrent dans ma chambre, j'étais allongé dans mon lit les yeux fermés mais toujours éveillé et je l'écoutais, ou plutôt non *je la voyais* descendre les escaliers car cette fois elle veillait à ne pas faire de bruit et hormis le léger craquement du parquet dans le couloir du premier étage rien ne signalait son passage, même pas les jurons et les plaintes habituels, non cette fois elle marchait sur la pointe des pieds, elle était même déchaussée, et elle descendait

les escaliers marche après marche veillant à ne pas me réveiller (croyant que je dormais alors que je ne dormais pas, occupée à l'observer de l'autre côté du mur), ne se tenant même pas à la rampe qui tremblait au moindre contact et émettait un bruit sourd dans toute la maison, puis arrivée face à la porte d'entrée elle tournait tout doucement le verrou dans un sens pour l'ouvrir et ne le refermait pas, oui, je peux le jurer, elle ne le refermait pas, laissant ainsi la porte ouverte pour les chiens, les invitant à venir se rassembler chaque nuit autour de mon lit pour qu'ensuite, chacun à leur tour, ils viennent me renifler, me lécher une joue de leur longue langue râpeuse et humide et surtout emplir ma chambre de leur odeur toujours plus pestilentielle, oui, c'était bien la mère qui faisait ça chaque nuit, qui descendait les escaliers une dernière fois croyant que je dormais pour aller ouvrir le verrou de la porte d'entrée (ou de la cave, car il arrivait que, craignant sans doute que je descende à la cuisine et me rende compte que la serrure de la porte d'entrée était restée ouverte, ce soit la porte de la cave qu'elle laisse ouverte, ou bien pensait-elle que les chiens entreraient plus facilement par le jardin ?), c'était bien elle qui descendait puis qui remontait s'asseoir à la fenêtre de sa chambre pour guetter la venue des chiens, alors elle restait silencieuse, alors elle les entendait et surtout elle les sentait, ils étaient là chez

son fils, l'initiant à cette cérémonie ignoble qu'il me fallait supporter à cause d'elle, seulement à cause d'elle, je l'avais bien compris longtemps avant de devoir aller au chenil, à cause d'elle qui avait tout manigancé depuis le début.

Étendu dans mon lit de l'autre côté de la cloison, il m'était en effet facile de la *voir*, je vivais avec elle depuis tant d'années que je pouvais me figurer chacun de ses gestes à partir d'un seul bruit qu'elle faisait en se déplaçant, aussi infime soit-il, mais surtout il y avait un changement quasi imperceptible dans l'atmosphère de la maison grâce auquel je pouvais deviner à quel endroit elle se trouvait, et même immobile, à partir de la moindre chose que j'entendais ou plutôt sentais depuis la pièce où je me trouvais, je pouvais *voir* ce qu'elle était en train de faire, il m'arrivait ainsi de descendre à la cave en sachant d'avance qu'elle s'y trouvait et ce qu'elle y faisait, même si, je ne sais pour quelles raisons, elle avait veillé à ne pas attirer mon attention, je la surprénais alors, ce qui l'irritait beaucoup et la mettait en rage normalement, si bien que ces nuits où les chiens venaient me rendre visite il me suffisait d'entendre la mère faire craquer une seule fois une des lattes du plancher pour que je la *voie* descendre les escaliers et s'approcher avec une infinie précaution du verrou qu'elle tournait dans un sens pour l'ouvrir sans le refermer, afin de laisser la maison ouverte

pour les chiens qui n'allaient pas tarder à venir, et en effet les chiens arrivaient aussitôt, je les entendais monter les escaliers quelques instants après la mère, comme s'ils l'avaient suivie en vérité, comme s'ils lui avaient obéi, toute cette scène abjecte, je la voyais chaque soir et cette vision nouvelle – que je n'avais pas eue les premières nuits où les chiens étaient venus – donnait désormais un tout autre sens à la cérémonie qui suivait. Je voyais la mère ouvrir la porte dans le noir et les chiens entraient les uns après les autres, s'asseyaient autour du lit la tête dressée leurs yeux brillants fixés sur moi, désormais ce n'était plus des silhouettes dans l'obscurité de la chambre je pouvais voir la gueule de chacun d'entre eux, comme toujours le doberman avec son corps massif était le premier à s'approcher de moi, il tendait son museau mais sans que je puisse voir un de ses yeux et y plonger mon regard car à quelques centimètres de mon visage il ouvrait la gueule et je ne voyais plus que ses crocs sales et jaunis sans doute d'avoir rongé toutes sortes de déchets pour survivre, je voyais aussi sa langue énorme s'approcher de ma joue, et quand je redressais un peu la tête pour essayer de voir un œil le museau se dressait aussi pour m'empêcher d'y accéder, sa gueule devant moi comme une montagne. Soudain la cérémonie avait perdu tout son sens, les uns après les autres les chiens venaient désormais me montrer leurs crocs

et me donnaient à respirer leur horrible haleine en plus de la puanteur de leurs poils huilés par quelque charogne sur laquelle ils s'étaient frotté le dos avec jouissance, je remarquais combien les chiens étaient devenus plus sauvages, certains d'entre eux n'hésitant plus à me pincer le nez ou le menton de leurs crocs, voire à s'en saisir un court instant pour me rejeter sur mon matelas, ce n'était plus la cérémonie d'avant, celle pendant laquelle les chiens me permettaient de plonger mon regard dans l'un de leurs yeux pour y entrevoir ne serait-ce qu'une seconde les vastes étendues qu'ils avaient dû traverser pour venir jusqu'ici, ce qu'ils me dévoilaient à présent c'était tout à fait autre chose que je ne pouvais pas reconnaître alors mais que je reconnus le premier jour où je marchais sur la colline au milieu des arbres, ce que me dévoilaient leurs crocs sales et jaunis, leur horrible haleine et la puanteur de leurs poils c'était, juste là devant moi, au milieu de la forêt, le chenil.

Quand je me levais après n'avoir pas fermé l'œil de la nuit je trouvais la mère encore en robe de chambre assise à la table de la cuisine, chaque matin elle s'asseyait à la même place à côté du frigidaire et consignait dans un cahier tout ce qu'elle avait observé pendant la nuit, le moindre mouvement, la moindre silhouette, elle faisait une liste de tous les chiens qu'elle avait pu reconnaître sa main gauche

tremblotant pendant que l'autre griffonnait sur le papier des mots illisibles qu'elle marmonnait de sa petite voix aigüe, *trois bergers allemands cinq labradors et les deux dogues allemands sont revenus* marmonnait-elle ce matin-là alors que j'étais à côté d'elle en train de préparer du café, mais elle ne remarquait même pas ma présence totalement concentrée sur cet exercice qui lui coûtait car elle n'avait pas l'habitude d'écrire, puis quand elle avait fini elle relisait l'ensemble à voix basse, complétait et ajoutait la date dans la marge avant d'aller ranger le cahier dans un tiroir du buffet au salon dans lequel il y avait déjà plusieurs cahiers aux pages couvertes de son écriture illisible, cahiers qu'elle ne relisait jamais, alors à quoi bon notait-elle je n'ai jamais su, peut-être pour se calmer un peu après la longue nuit à surveiller ce qui se passait dans la rue, sans doute cherchait-elle à confirmer ce qu'elle répétait chaque jour: *ils sont toujours plus nombreux, ils sont toujours plus nombreux*, exercice d'écriture qui ne la calmait pas en vérité mais augmentait son angoisse, la rendait chaque jour un peu plus irritable et plus folle, et la vie avec elle toujours plus terrible, toujours plus insupportable.

J'étais juste derrière elle quand elle griffonnait dans son cahier en marmonnant, je savais qu'après une nuit sans sommeil cette séance quotidienne qui ne durait pas plus d'un quart d'heure allait l'angoisser et

l'énerver un peu plus car elle devait se remémorer chacune des apparitions des chiens dans la rue et dans son jardin, je voyais sa main gauche trembloter pendant que la droite griffonnait en tremblotant également ce qui rendait son écriture complètement illisible, ses doigts étaient si serrés à l'extrême pointe de son stylo qu'il semblait qu'elle griffonnait non qu'elle griffait le papier avec l'ongle de son index, si bien que souvent le papier se déchirait, je l'entendais respirer, souffler pour tenter de se libérer de l'angoisse qui augmentait en elle lorsqu'elle écrivait, si je l'avais juste effleurée je crois qu'elle aurait explosé et proféré une nouvelle fois les pires insanités sur moi, il suffisait pour cela que je lui touche à peine le bras ce que je ne faisais jamais encore moins le cou ou la joue ce qui aurait provoqué chez elle une fureur extrême, j'étais derrière elle mais je me tenais à bonne distance, au moins un mètre, j'entendais son ongle gratter et déchirer le papier, elle était tellement penchée sur ce qu'elle écrivait qu'elle ne pouvait voir rien d'autre que son ongle devant son nez et la page qu'elle couvrait de son écriture de folle, puis d'un coup elle se levait, jetait la chaise en arrière, passait devant moi en me poussant du coude et allait ranger le cahier aux pages déchirées dans le tiroir du buffet au salon, et revenue dans la cuisine commençait sa journée en me foudroyant du regard parce que j'étais dans la même

pièce qu'elle et en m'insultant. Qu'est-ce qui me poussait à descendre chaque matin dans la cuisine où je savais que je trouverais la mère en train de consigner tous les chiens qu'elle avait vus pendant la nuit, qu'est-ce qui me poussait à rester derrière elle (à bonne distance cependant, craignant ses accès de rage) tandis qu'elle griffait et déchirait une page de son cahier, pourquoi venais-je chaque matin dans la cuisine sachant qu'après cela elle allait une nouvelle fois m'insulter ? Elle faisait ce curieux geste en revenant dans la cuisine après avoir rangé son cahier aux pages lacérées dans le buffet du salon: celui de se passer la main droite sur le visage comme pour chasser un mauvais rêve, et puis tout à coup - alors que j'avais été invisible pour elle tout le temps qu'elle avait griffonné griffé son cahier - elle me voyait, prenait soudainement conscience de ma présence qui lui était insupportable, tout son corps se tendait, livré à une fureur inconnue, déjà elle ne se contrôlait plus et s'avançait vers moi qui reculais vers la porte dont je tenais la poignée sans l'ouvrir, bien décidé à affronter la mère. Elle était là face à moi, à un mètre à peine, ses yeux étaient pleins de fureur et ses lèvres tremblaient, elle aurait voulu me frapper et se maîtrisait difficilement, au lieu de ça elle déversait toute sa rage dans des propos haineux sur ma prétendue *nullité* (c'était le mot qui revenait toujours, et jamais assez fort puisqu'elle y ajoutait

normalement un adjectif, disant *nullité absolue* ou *nullité totale* – il y avait des variations), se plaignant chaque matin que j'avais laissé une porte ouverte, en général c'était la porte de la cave, par laquelle les chiens étaient entrés dans la maison où ils avaient laissé des traces de leur passage, et pour me signaler ces traces elle se mettait à renifler en l'air en hurlant que ça puait les bêtes partout dans la maison et particulièrement dans ma chambre où elle s'était soi-disant déjà rendue pendant que je faisais ma toilette, elle sortait parfois une touffe de poils de la poche de son tablier délavé en me les mettant sous le nez comme si elle avait voulu que je les renifle pour reconnaître la race du ou des chiens qui les avaient perdus, *sens-moi ça* hurlait-elle hystérique, *allez, sens-moi ça, tu sens le chien, hein, tu sens ?* puis comme je relevais le buste et la tête elle se dressait sur la pointe des pieds pour essayer de me mettre malgré tout la touffe de poils sous le nez, sans succès car j'étais beaucoup plus grand qu'elle (*mon colosse* m'appelait la mère quand elle voulait être gentille avec moi, ce qui était rare), ce qui l'énervait un petit peu plus, ce qui l'énervait tellement qu'elle commençait à hurler encore plus fort en me retenant par la manche, me reprochant de ne pas m'occuper de la terrible menace qui pesait désormais sur la ville et en particulier sur notre maison: *tu ne fais rien contre les chiens, tu ne vois pas qu'ils sont tou-*

jours plus nombreux et agressifs, au lieu de ça tu les laisses rentrer dans la maison, je t'entends la nuit, tu descends leur ouvrir et les accueilles dans ta chambre, tu parles avec eux, hein, tu les écoutes, que te disent-ils ? Rien ne pouvait plus la stopper à présent, j'étais celui qui, par sa simple présence, excitait sa rage et sa folie, je ne pouvais qu'attendre qu'elle se calme un peu, qu'elle s'assoie dans un coin de la cuisine, épuisée par cette première diatribe matinale, j'attendais debout près de la porte, j'avais l'habitude après toutes ces années, je la laissais hurler pendant que je m'enfonçais tout doucement dans mon profond silence, loin, si loin de la mère que je finissais par ne plus l'entendre. Je sentais bien que mon silence et mon repli l'irritaient encore davantage, mais je savais qu'elle finissait par s'épuiser au bout d'un quart d'heure, à vrai dire elle m'injurait et me hurlait dessus le même temps qu'elle passait à consigner dans son cahier les chiens qu'elle avait pu observer pendant la nuit, elle mettait autant d'énergie, autant de folie à griffer déchirer les pages de son cahier en les couvrant de son écriture illisible qu'à me couvrir moi de ses injures et de ses attaques, tendant vers moi ses ongles comme si elle avait voulu me déchirer la chair du visage après avoir déchiré les pages du cahier, elle me fixait droit dans les yeux (même si je baissais vite les miens, préférant jouer la soumission dans l'espoir de la

calmer, alors que je savais en vérité que ma soumission allait l'irriter encore davantage) comme elle avait fixé le bout de son stylo – sa griffe – sur le papier pendant un bon quart d'heure, à présent c'était sur moi qu'elle griffait, sur ma chair, sur mon visage qu'elle fixait, c'était ma chair et mon visage qu'elle lacérait avec ses yeux brillants et hystériques, peut-être avait-elle fixé les chiens dans la rue de la même manière, perdue dans l'obscurité de sa chambre, peut-être avait-elle appris d'eux cette façon de diriger sauvagement, brutalement le regard vers un seul point, ou bien était-ce les chiens qui l'avaient apprise d'elle, m'étais-je demandé en observant les chiens rassemblés autour de mon lit, peut-être les chiens étaient-ils les messagers de la mère, me disais-je à présent en la regardant s'avancer vers moi avec ses yeux furieux et destructeurs, en la regardant s'exténuer à force de m'injurier et de me menacer, je fixais la mère à mon tour ou plutôt je sentais la mère, toute sa violence venue de la forêt et des plaines, oui, c'était bien cela, la mère avait fait pénétrer les chiens dans la maison et avec eux toute la sauvagerie du monde, j'en étais désormais convaincu et conscient de ne pouvoir rien faire contre elle, d'être condamné à devoir la subir, la supporter, ici dans la maison et plus tard au chenil.

Épuisée de m'avoir tant insulté et attaqué, elle finissait par s'asseoir à la table de la cuisine, toujours à la

même place devant le frigidaire (elle veillait en effet à ce que je n'y ai pas accès librement quand elle était assise là, il fallait qu'elle se lève pour que je puisse l'ouvrir, ce qui alors lui donnait un motif pour m'agresser parce que je la dérangeais, ou bien elle ne se levait pas et bloquait la porte du frigidaire avec sa chaise et son coude quand j'essayais de l'ouvrir, ce qui l'énervait également, mais elle pouvait refuser obstinément de se lever, et alors je devais battre en retraite), elle était en nage et tremblait de tout son corps, continuant à marmotner les mêmes insultes en boucle, sa colère retombait, ou plutôt elle cessait de s'exprimer verbalement car tout son corps, même silencieux, était colère, rage, fureur, dans leur sécheresse et leur fragilité chacun de ses membres et tout son être étaient chargés d'une haine viscérale à mon endroit, tout ce que je faisais ou disais l'irritait, la faisait exploser dans la seconde qui suivait, et ce matin comme les autres matins sa rage se nourrissait de cette porte que j'avais soi-disant oublié de fermer, alors qu'elle savait comme moi que c'était elle qui était descendue l'ouvrir au milieu de la nuit pour que les chiens puissent pénétrer dans la maison et venir jusque dans ma chambre, oui, elle le savait, ses yeux étincelaient quand elle me disait *bon à rien, tu as encore oublié de fermer la porte de la cave*, elle jubilait car elle savait que je savais, oui, elle savait que je savais que

c'était elle qui était descendue ouvrir la porte en pleine nuit et que je n'avais pas oublié de la fermer, elle me testait, elle me provoquait, cherchant à me faire exploser, car ce qui l'irritait peut-être le plus c'était que je n'explosais jamais, ne répondant jamais à ses attaques, baissant la tête, me taisant, ne cherchant jamais à la convaincre que je n'étais pas coupable de ce qu'elle me reprochait, conscient que c'était tout à fait vain, cette attitude passive chez moi l'irritait au plus haut point, renforçait sa rage, et plus elle s'énervait contre moi à propos des chiens que j'avais soi-disant laissés entrer dans la maison et plus je restais calme, et plus je restais calme et plus elle s'énervait contre moi, jusqu'à l'épuisement (tandis que moi je conservais toutes mes forces intactes, ne m'épuisant jamais dans de vaines explications ou des ripostes inutiles).

De nuit comme de jour, je cherchais un moment où la mère n'était pas là, où elle disparaissait de ma vie, depuis des années je cherchais ce moment sans jamais le trouver, la mère était toujours là, la mère ne disparaissait jamais, elle était dans la cuisine quand j'y étais et regardait tout ce que je faisais prête à bondir, elle était dans sa chambre quand j'étais dans la mienne et elle écoutait ce que je faisais de l'autre côté de la cloison, capable de faire irruption à n'importe quel moment en hurlant, la mère était tou-

jours là, même quand elle était absente. Elle finissait par se lever de sa chaise et par quitter la cuisine, déjà remise (car ses moments de faiblesse ne dureraient que quelques minutes, et il me semblait même qu'elle en sortait renforcée, prête à de nouveaux combats), elle mettait une veste accrochée dans le couloir, prenait un de ses sales paniers (si vieux qu'ils étaient troués à plusieurs endroits), et sans rien me dire elle sortait, je savais qu'elle partait en ville faire quelques courses mais je savais aussi qu'elle ne quittait jamais vraiment la maison, qu'elle était encore là, derrière un mur à écouter ce que je faisais, et même en moi à espionner ce que je pensais, se méfiant plus de moi que des chiens dont elle disait avoir peur alors qu'elle ne cessait de les dresser contre moi.

Quand la mère était partie, je remontais dans ma chambre et je me recouchais pour réfléchir. Généralement (mais c'était avant d'aller travailler au chenil), je réfléchissais profondément endormi, il me suffisait de m'allonger pour qu'après une nuit sans sommeil occupé par la mère et par les chiens le sommeil vienne vite et je pouvais donc réfléchir tranquillement alors que dehors il faisait jour et qu'on circulait dans la rue, mais déjà je ne voyais plus la lumière du dehors ni les passants, non, je réfléchissais, je me repassais certaines choses qu'on m'avait racontées la veille par exemple, je voyais

Ivan chaque jour en fin d'après-midi et il me racontait sa journée au cimetière mais aussi ce que ses collègues lui avaient raconté et qui concernait toujours les chiens car tout le monde (Ivan également) ne s'intéressait qu'à ce qui se passait en ville depuis quelques mois, qu'à cette présence des chiens dans les rues en plein jour désormais, courant sur les trottoirs, sautant sur les passants non pas pour les agresser mais pour jouer, ce qui évidemment les effrayait (certains étaient même renversés sous le poids des animaux assez grands pour la plupart), les collègues d'Ivan ne lui parlaient que de ça, de cette présence des chiens partout dans la ville, dans tous les quartiers, Ivan lui-même avait constaté qu'ils ne se cachaient plus pendant la journée dans les bois alentour, attendant le crépuscule pour sortir, non, les chiens circulaient désormais en plein jour dans les rues, et Ivan comme ses collègues avaient observé qu'ils étaient chaque jour plus nombreux, ce que la mère répétait de manière obsessionnelle était peut-être donc vrai, alors. Ivan ne me parlait plus que de ça, j'entendais sa voix pendant que je dormais, réfléchissant à tout ce qui se passait dans la ville depuis quelques mois, il ne me parlait plus que de ces bandes de chiens (dans les journaux on disait *meutes* ou *hordes*, histoire de faire peur à la population) qui déboulaient tout à coup dans une rue, couraient sur les trottoirs les uns derrière les autres,

bousculant renversant *piétinant* les gens (disait-on dans les journaux), rentrant dans les commerces de préférence les charcuteries pour y chiper un bout de viande (mais comment faisaient-ils, passaient-ils de l'autre côté du comptoir, sautaient-ils si haut, ça Ivan ne pouvait me le raconter faute de l'avoir vu), Ivan ne cessait de me raconter ce que ses propres collègues du cimetière lui avaient raconté (qui eux-mêmes n'avaient peut-être rien vu de leurs propres yeux, mais l'avaient simplement lu dans les journaux), des chiens maigres disaient les collègues disaient Ivan disaient peut-être les journaux, des chiens affamés répétaient-ils tous conscients de la peur que ce mot éveillait effrayés eux-mêmes, *oui ils sont maigres et affamés* répétait Ivan qui en avait vu tout de même quelques-uns circuler en pleine journée dans les rues de la ville, car ils pouvaient débouler partout, de préférence dans les rues commerçantes (où à vrai dire les rayons de nombreuses boutiques étaient pauvrement achalandés), *ce spectacle est pénible à voir* ajoutait Ivan plaignant curieusement les chiens (sans doute était-il le seul), *on voudrait leur donner quelque chose mais on s'en sort déjà à peine* ajoutait-il comme pour se faire pardonner (de qui ?), j'entendais sa voix qui ne cessait de me raconter ces histoires de chiens déboulant un peu partout dans la ville, j'entendais sa voix et celles des autres mêlées à la sienne, dormant j'essayais

d'ordonner d'analyser tous ces échos afin de comprendre ce qui se passait dans la ville et surtout de sortir du délire de la mère dans lequel j'étais plongé bien malgré moi, oui que faisaient-ils donc tous ces *clebs* (comme on disait au chenil) dans notre ville, d'où venaient-ils exactement, comptaient-ils rester, en viendrait-il d'autres et qu'allait-on faire contre eux ?

En vérité c'est moi qui questionnais Ivan à propos des chiens, lui ne me parlait pas automatiquement des chiens qu'il avait vus en ville quand nous nous retrouvions en fin d'après-midi pas loin de chez moi, à ce banc du square derrière l'arrêt de bus, lui me parlait d'abord de sa journée au cimetière avec les autres *croque-morts* (c'est comme ça qu'il disait), me faisant la liste des *nettoyages* (c'est le terme qu'il employait quand il évoquait les tombes qu'il fallait vider de leur cercueil et nettoyer parce qu'une concession était arrivée à son terme), puis à mon grand agacement car je voulais le questionner sur les chiens il me détaillait la durée des concessions et selon la durée de chacune d'entre elles l'état des corps dans chacun des cercueils, ce sujet visiblement le passionnait et comme cela ne faisait pas longtemps qu'il travaillait au cimetière il découvrait toutes ces questions aux côtés de ses collègues qui pour la plupart étaient employés là depuis des années et nettoyaient les tombes *comme ils net-*

toyaient leur frigidaire (disait Ivan), enfin il se taisait ayant fini son bilan de la journée et alors je pouvais lui demander s'il avait vu des chiens, et comme il traversait chaque jour plusieurs quartiers de la ville pour se rendre dans l'est il me racontait dans le détail le nombre de chiens qu'il avait vus et leur race, comment ces chiens se déplaçaient toujours en bandes, chaque jour plus audacieux, n'hésitant plus à rentrer dans les maisons en pleine journée pour aller y voler de quoi manger, Ivan ne cessait de plaindre ces chiens sans se poser trop de questions sur leur présence, comme s'ils avaient été toujours là, comme s'ils devaient rester, je l'écoutais chaque jour attentivement faisant moi aussi une espèce de liste des chiens qu'il avait pu observer, bizarrement les chiens les plus grands comme les dobermans et les dogues allemands que la mère et moi nous voyions chaque nuit n'apparaissaient pas en plein jour, c'était plutôt des chiens de taille moyenne qui couraient dans les rues, mais toujours des chiens de race, épagneuls, boxers, lévriers, et même des plus petits, teckels, caniches par exemple, semble-t-il les plus audacieux, n'hésitant pas à se faufiler un peu partout à la recherche de nourriture, car toutes ces bêtes étaient affamées disait Ivan et certaines (mais ça il l'avait sans doute lu dans les journaux ou bien appris de la bouche de ses collègues qui l'avaient eux-mêmes lu dans les journaux) étaient agressives.

Une fois lancé sur la question des chiens, Ivan ne s'arrêtait plus, il oubliait son cimetière et tous les nettoyages de tombes de sa journée, il pouvait me dire le nombre de chiens qu'il avait vus en mentionnant ceux qu'il avait déjà vus les jours précédents, il me racontait que les gens étaient de plus en plus irrités et les vieux effrayés par cette présence envahissante des chiens dans les rues, que nombre d'entre eux n'osaient plus sortir de peur d'être renversés, alors comment se faisait-il que la mère si craintive et si angoissée continuait à aller en ville comme elle l'avait toujours fait, comment se faisait-il qu'elle y allait visiblement avec plaisir et sans aucune appréhension, prenant son panier troué avec elle comme si elle partait au marché, alors qu'elle ne pouvait ignorer la présence des chiens partout dans les rues depuis plusieurs semaines en plein jour, présence qu'elle redoutait tellement lorsque la nuit venait, j'écoutais Ivan me parler des chiens qui couraient sur les trottoirs et je me représentais la mère au milieu d'eux, la mère allait-elle justement en ville pour pouvoir les observer, les compter, continuer sa liste (et effectivement je me souvenais à présent qu'en rentrant elle reprenait son cahier et y notait griffait à nouveau assise à la table de la cuisine), je questionnais Ivan à ce sujet mais il n'avait pas vu la mère, Ivan que la présence des chiens dans les rues attristait car il ressentait de la pitié pour ces pauvres

bêtes, s'étonnait de l'absence de mesures des autorités contre cette invasion, oui, c'est le mot que les journaux employait *invasion*, c'est les mots que tout le monde répétait *invasion de chiens*, les passants se plaignaient évidemment et s'étonnaient que rien ne soit fait contre cette *invasion*, combien de temps cela allait-il durer avant que les autorités ne fassent quelque chose, se demandaient les gens dans la rue, me racontait Ivan, qui ajoutait que les gens parlaient d'agressions de la part de certaines bêtes affamées devenues agressives et attaquant des passants, ça Ivan avait dû le lire dans les journaux car je ne le voyais pas parler avec les gens dans la rue, mais avait-il vu de telles agressions lui demandais-je, et il me répondait que non, mais que tout le monde en parlait, qu'à chaque fois que surgissaient des chiens dans un quartier les passants craignaient désormais d'être attaqués et se réfugiaient chez eux ou dans des commerces, *tout le monde a peur des chiens*, disait Ivan, qui lui continuait à les plaindre, ce qui m'agaçait car à l'écouter je ne pouvais m'empêcher de maudire ces bêtes.

Pendant qu'Ivan parlait je le regardais, m'étonnant toujours de sa si petite taille et de sa pâleur, tandis que moi j'étais brun et assez grand, et m'interrogeais sur cette amitié entre nous, entre deux personnes aussi différentes l'une de l'autre, lui plutôt nerveux et volubile alors que moi j'étais plutôt placide et si-

lencieux, n'aimant guère parler, préférant écouter et laisser parler, préférant écouter Ivan et le laisser parler pendant des heures, surtout quand il était question des chiens, endormi je m'interrogeais sur cette singulière amitié entre nous qui étions si différents l'un de l'autre, au fond si étrangers l'un à l'autre, car pendant qu'il parlait je l'écoutais certes, mais jamais me semblait-il je n'arrivais à distinguer qui il était réellement, ce n'était pas faute d'avoir essayé en me concentrant sur les expressions de son visage, sur sa voix aiguë et sur ce qu'elle disait, passant des heures endormi à me repasser ces images de lui et tout ce qu'il m'avait dit, mais jamais, jamais je n'avais pu me dire que je connaissais Ivan, et sans savoir si Ivan s'était interrogé également à mon sujet et avait fait le même constat (nous n'en avons jamais parlé évidemment, car même entre amis on ne parle jamais de l'essentiel, on reste à la surface par crainte sans doute de vexer l'autre), je me disais qu'Ivan ne me connaissait pas non plus, que mon silence devait faire de moi quelqu'un de totalement impénétrable (j'avais déjà remarqué que des types comme moi qui ne parlaient pas avaient toujours quelque chose d'un peu angoissant pour des types comme lui si bavards) et que nous resterions toujours absolument étrangers l'un à l'autre malgré nos rencontres quotidiennes. Mais endormi je ne faisais pas que réfléchir à ma singulière amitié avec Ivan

(nous nous connaissions depuis l'enfance, nous avions été à l'école ensemble, pendant des années il était passé me chercher chez moi chaque matin, lui me parlant pendant tout le chemin et moi l'écoutant attentivement, rien n'avait changé depuis sauf que nous n'allions plus ensemble à l'école, nous retrouvant chaque jour pas loin de chez moi sur ce banc du square derrière l'arrêt de bus, lui parlant toujours, moi l'écoutant avec la même attention que jadis), je ne faisais pas que l'écouter et observer les expressions de son visage pendant qu'il parlait, non, j'avais pris l'habitude depuis quelques temps de le *flairer*, c'est bien ça, je le *flairais*, discrètement certes, quand il détournait son regard de mon propre visage je tendais mon nez vers lui et le reniflais un bref instant, ce que je n'avais jamais fait auparavant, sans me questionner à ce sujet, geste instinctif qui m'était venu sans que je m'en aperçoive au début, puis je m'en étais rendu compte et m'étais alors demandé pourquoi je le flirais moi qui ne l'avais jamais flairé auparavant (ni personne d'autre ailleurs, ou alors sans que j'en sois conscient: en effet il ne faut pas écarter l'hypothèse que j'avais toujours flairé les gens autour de moi, mais que c'était tellement naturel que je ne m'en étais jamais rendu compte), or à cette époque je n'avais pas encore commencé à travailler au chenil, et ce qui devait m'obséder par la suite - le fait que je sentais ou plu-

tôt que je puais, que tous mes vêtements et surtout tout mon corps sentaient et puaien, malgré tous mes efforts pour me débarrasser de cette odeur de charogne en me lavant dès mon retour à la maison et en me savonnant plusieurs fois la peau et en lavant plusieurs fois les mêmes vêtements -, cette puanteur de tout mon être ne m'occupait pas encore, je n'avais pas encore pris cette sale habitude de me flairer moi-même puis du même coup de flairer tout ce qui se trouvait autour de moi, par exemple une odeur que le vent ramenait jusqu'à mes narines, et donc déjà bien avant d'aller au chenil je me rendais compte - endormi, réfléchissant, me repassant certains moments des jours précédents dans ma tête - que je flairais Ivan, que je cherchais à identifier son odeur, ce que je n'avais jamais fait, ou plutôt - hypothèse à ne pas écarter - ce que j'avais peut-être déjà fait auparavant sans jamais m'en rendre compte. Mais j'avais beau flairer Ivan je ne reconnaissais aucune odeur que j'aurais pu associer avec des corps en décomposition ou avec la mort, Ivan sentait la pierre tombale et la poussière, une odeur qui me rappelait celle du béton armé dans ces maisons ou immeubles qu'on vient de construire, odeur froide alors que je m'étais attendu à l'odeur chaude de la charogne, je humais cette odeur discrètement quand Ivan détournait le regard, non sans un certain plaisir parce qu'elle avait quelque chose d'apai-

sant, restant toujours la même tandis que celle des corps morts et pourrissant changeait, devenait plus forte et insupportable, je reniflais subrepticement (et les yeux clos car j'étais endormi) l'odeur d'Ivan qui passait désormais toutes ses journées au cimetière en tentant de m'en imprégner et en me disant que c'était donc cela, l'odeur du cimetière, celle des pierres tombales qui enfermaient les corps décomposés sous la terre et empêchaient leur puanteur de se répandre à l'extérieur, sans savoir que moi j'allais devoir supporter la puanteur des chiens en plein air quelques semaines plus tard.

Une fois lancé sur la question des chiens, Ivan ne s'occupait plus de ce qui se passait autour de lui et ne faisait pas du tout attention au fait que je le reniflais, discrètement certes, seulement quand il détournait un peu le regard, mais un autre aurait fini par remarquer mon nez tendu au-dessus de ses cheveux, un autre que lui aurait entendu mon reniflement certes léger mais tout de même audible puisque je n'étais pas loin de l'une de ses oreilles, et aurait exprimé son étonnement voire sa colère d'être ainsi reniflé par l'un de ses semblables, Ivan lui ne s'occupait que de ce qu'il avait à raconter sur les chiens qu'il avait pu observer, me parlant notamment de leurs courses effrénées dans les rues mais aussi des nombreuses *déjections* (c'est le mot qu'il employait) partout sur les trottoirs qui forçaient

les passants à marcher en zigzag et la tête tournée vers le sol, *c'est un spectacle amusant* disait-il, tous ces passants qui marchaient ainsi sur le trottoir, fâchés évidemment, se plaignant non seulement de la présence des chiens mais également de la saleté des rues et de toute la ville, de l'état de leur jardins aux plates-bandes souvent saccagées, de leurs poubelles renversées, et surtout de l'angoisse permanente dans laquelle il leur fallait vivre, craignant que les chiens rentrent chez eux et les attaquent, mais ce n'était pas tout, Ivan racontait aussi que les passants se plaignaient du fait que la ville ne faisait rien pour régler *le problème des chiens*, oui, *c'est comme ça qu'ils disent*, ajoutait Ivan, *le problème des chiens*, les passants voulaient que ce problème soit réglé et vite, et ils envisageaient de commencer à se rassembler devant le Conseil si cela continuait. Normalement les gens étaient plutôt tranquilles et les relations de voisinage pacifiques, ils se fâchaient rarement entre eux ou contre quelque chose, au début d'ailleurs, c'est ce que j'avais observé dans mon propre quartier, les gens n'avaient exprimé aucune agressivité envers les chiens errants, mais au fil des semaines, suite aux dégradations de plus en plus nombreuses dans les jardins et dans les rues de la ville, j'avais moi-même constaté une certaine nervosité chez eux (sans parler de la mère qui, dès l'apparition des premiers chiens, était devenue hystérique et avait

commencé à vérifier chaque soir la fermeture des portes et des fenêtres, ce que n'avaient pas fait les voisins), si bien que ce qu'Ivan me racontait au sujet de la colère des passants qui parlaient désormais d'aller protester devant le Conseil m'étonnait, comme si, tout à coup, leur patience était à bout, sans doute parce qu'ils étaient habitués à ce que chacune de leurs plaintes, chacune de leurs récriminations soit immédiatement entendue et que le moindre de leurs problèmes concernant la sécurité et la protection de leurs biens soit aussitôt réglé, ce qui n'était semble-t-il pas le cas avec le *problème des chiens*, qui les irritait chaque jour un peu plus parce qu'aucune solution n'était apportée par les autorités de la ville.

Profondément endormi, j'écoutais Ivan me parler des habitants, de leur colère, de leur rage qui me rappelaient la mère, Ivan me rapportait les propos entendus dans les commerces, des vieux le plus souvent qui ne parlaient plus que des chiens, des dégâts qu'ils causaient dans leur jardin, de leurs aboiements de jour comme de nuit, de leur puanteur même, ce qui me surprenait car je ne pouvais pas croire que les chiens se soient tellement approchés d'eux, *ce sont tous des vieux qui se plaignent des chiens* me disait Ivan, qui ajoutait *de toute façon ici il y a une majorité de vieux*, ce en quoi il avait tout à fait raison, puis il continuait à parler des vieux

comme s'il avait oublié les chiens tout à coup, *les vieux ont dit, les vieux veulent, certains vieux voudraient*, toutes ses phrases commençaient ainsi désormais, il n'était plus question que des plaintes des vieux qui avaient été d'abord des espèces de grognement quand ils avaient constaté un jour que les chiens étaient devenus plus nombreux, puis ils avaient causé entre eux, ils avaient échangé leurs plaintes, et progressivement des mots d'ordre étaient apparus, *le Conseil doit agir*, disaient-ils tous ensemble, *le Conseil doit trouver une solution*, jusqu'à ce qu'Ivan entende un jour dans la bouche de plusieurs vieux: *ces chiens, il faut les liquider*, petite phrase murmurée certes, encore hésitante, mais qui, au fil des jours, de bouche en bouche, devint le mot d'ordre principal des vieux qui n'hésitaient plus à aller dans les rues pour le clamer devant tout le monde, applaudis par quelques-uns. Ivan me rapportait les propos des habitants de la ville d'une voix tremblante et le visage encore plus blême que d'habitude, il savait que je refusais de me fâcher contre qui que ce soit (même et surtout la mère), que je préférais une attitude passive (sans être jamais indifférente) à toute forme d'agressivité verbale, mais les poings fermés il ne pouvait s'empêcher de se plaindre devant moi des vieux qui, disait-il, avaient tout, maison, nourriture, chauffage, retraite, amis et parents qui les soignaient, et qui, malgré leur vie

confortable (ou peut-être à cause d'elle justement, car ils craignaient plus que tout de la perdre), voyaient dans les chiens un danger ou bien même l'annonce d'une catastrophe imminente, d'où leurs observations permanentes à propos des chiens et de leur comportement, d'où leurs expressions de plus en plus absurdes (ils ne parlaient plus que de *bêtes féroces*, d'*animaux dangereux*, expressions qu'ils avaient dû lire dans les journaux et qu'ils ne cessaient de répéter entre eux), comme s'ils avaient voulu se convaincre eux-mêmes du danger que représentaient les chiens, les *meutes* comme ils disaient, Ivan ne supportait plus les vieux et leurs discours, peut-être avait-il tort de les écouter et même de lire les journaux, et peut-être avais-je moi-même tort d'écouter Ivan car ce qu'il me disait agissait aussi sur moi, et par moments j'en venais à redouter la prochaine nuit où il me faudrait accueillir une nouvelle fois les chiens dans ma chambre (ce que je n'avais pas raconté à Ivan, car il ne m'aurait jamais cru).

Pendant qu'Ivan parlait il arrivait que des chiens déboulent dans le square à quelques mètres de nous, ils couraient d'un banc à l'autre, remuant la queue, flairaient les gens qui étaient là, fouillaient dans les sacs de leur museau avant d'être chassés, ils ne semblaient pas agressifs même si la plupart d'entre eux étaient visiblement affamés (ils étaient

très maigres, on voyait leurs côtes), je les observais pendant qu'Ivan continuait à parler tout en se tournant vers eux, *tu vois, ils ne sont pas méchants*, me disait-il à chaque fois, *il faudrait juste les nourrir et leur trouver un hébergement*, et en voyant les chiens si joueurs j'étais du même avis qu'Ivan, me demandais pourquoi on faisait tellement d'histoires avec ces chiens, que faisaient-ils donc de mal, qu'abîmaient-ils, qui menaçaient-ils, mais déjà j'entendais des mères qui se plaignaient qu'ils chiaient et pissaient dans le bac à sable, un homme les chassait avec un bâton, une vieille à quelques pas grognait que c'était la troisième *meute* qu'elle avait vue ce matin, les chiens tournaient autour du square les uns derrière les autres, flairaient de loin, essayaient à nouveau d'approcher mais l'homme au bâton continuait à les menacer en allant vers eux la gueule mauvaise, Ivan ne m'avait-il pas d'ailleurs raconté que les premières *patrouilles* étaient apparues, composées essentiellement d'hommes chargés de surveiller les lieux publics et uniquement d'*éloigner les bêtes* ? Les chiens restaient regroupés à quelques mètres de là, nous observant, l'un d'entre eux était plus grand que les autres, son corps fin et noir me rappelait le doberman qui venait chaque nuit dans ma chambre, je parlais alors à Ivan du paysage de plaine que j'avais vu dans l'un des yeux du doberman pendant la nuit, des centaines de ki-

lomètres que les chiens avaient dû parcourir pour venir jusqu'ici, à *quelle catastrophe ont-ils pu échapper ?* murmurais-je sans m'en rendre compte, soudain je voyais une ville détruite, ses habitants exécutés par je ne sais quelle armée, des soldats avançant de maison en maison liquidant hommes, femmes et enfants, les chiens réussissaient à s'enfuir, couraient dans les rues et rejoignaient la plaine, mais de quelle ville et de quel pays s'agissait-il je ne le savais pas à vrai dire, c'était vers l'ouest, au-delà des forêts qui bordaient notre ville, au-delà des plaines que je ne connaissais pas, tout ce que je savais c'était que les chiens avaient fui une catastrophe à laquelle leurs maîtres n'avaient pas échappé, d'où le fait - comme j'allais le constater au chenil - que tous ces chiens étaient des chiens de race, qu'ils portaient des colliers et qu'ils étaient bien dressés pour la plupart, ces chiens avaient échappé à une catastrophe et étaient venus chercher refuge chez nous, pensais-je, mais de toute cette histoire je ne disais rien à Ivan, songeant dans mon sommeil à ce que j'avais vu dans l'un des yeux du doberman et que je percevais mieux en observant ce chien noir qui restait posté à quelques mètres du square et nous observait lui aussi, nous guettait. Ivan se taisait et me regardait, l'air mystérieux, comme s'il avait lu dans mes pensées. Il m'avait parlé plusieurs fois de ce pays de l'autre côté des plaines dont la capitale était

située à quelques kilomètres de la frontière avec le nôtre, une ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, m'avait-il dit, et ce jour-là au square il m'en reparlait, cherchant les noms de ce pays et de cette ville sans les retrouver, me demandant si je les connaissais, mais non, je ne les connaissais pas, je les avais entendus il y avait longtemps, puis les avais oubliés, comme tout ce qui concernait la géographie et l'histoire de nos pays voisins, et jamais je n'avais appris l'une de leurs langues, et jamais je n'avais quitté cette ville où j'étais né, alors à quoi bon s'intéresser à ce qui se passait si loin de nous, à l'étranger, ou, comme on disait ici, *au-delà des plaines* ? Les chiens étaient venus, d'autres venaient, et il en viendrait d'autres: c'est tout ce que nous savions, Ivan et moi, c'est tout ce que nous voulions savoir en vérité, et pourtant ce que j'avais vu dans l'un des yeux du doberman et ce que je revoyais chaque nuit ne cessait de me hanter, ne cessait de revenir, il suffisait que je voie un chien qui ressemblait au doberman (ou bien était-ce lui ?) pour que surgissent des images de la plaine et de cette ville que les chiens avaient dû fuir après une catastrophe lors de laquelle tous les habitants étaient morts, les images de cette catastrophe variaient, parfois les habitants étaient exécutés par les soldats d'une armée étrangère qui allaient de maison en maison, d'autres fois c'était un cataclysme qui détruisait tout, il suffisait

que je voie un chien qui ressemblait au doberman pour que ces images m'envahissent, images douloureuses, images infernales que je ne pouvais empêcher de surgir ni effacer, elles restaient en moi, elles vivaient en moi, revenant à chaque fois que je voyais un chien noir qui ressemblait au doberman (et qui était peut-être vraiment le doberman, c'est ce que je me disais à chaque fois quand j'en voyais un, l'observant longtemps et fixant son regard pour tenter de plonger dans son oeil), pourtant qu'avais-je à voir avec cette histoire, moi qui n'avais jamais été dans cette ville de l'autre côté de la frontière, moi qui n'étais même pas allé au-delà de la forêt qui entoure la ville, en quoi étais-je concerné par tous ces chiens qui affluaient vers notre ville et peu à peu l'envahissaient, provoquant toujours plus de peur et de colère chez les habitants, d'insupportables vieux pour la plupart ?

Couché profondément endormi je pensais à ce qu'Ivan me racontait jour après jour sur le banc du square derrière l'arrêt de bus où nous nous retrouvions chaque fin d'après-midi, à force de l'écouter me raconter chaque jour les mêmes histoires je voyais les vieux je les entendais se plaindre raconter ce qui leur était arrivé ou bien parler uniquement de leurs peurs et les partager avec les autres vieux, je les voyais je les entendais se liguier menacer d'aller devant le Conseil pour exiger que le problème des

chiens soit réglé et définitivement réglé, parmi eux il y avait la mère évidemment, la mère qui devait parler plus fort que tous les autres vieux ou bien restait-elle à l'écart à simplement observer et écouter j'en doute, non, elle devait encourager les autres les exciter leur dire d'aller manifester devant le Conseil leur proposer des slogans elle était très forte pour les slogans car elle s'était entraînée avec moi elle s'entraînait avec moi à longueur de journée me prenant pour cible, oui, je voyais et j'entendais la mère au milieu des vieux, je la voyais en train d'écouter leurs plaintes et de les reprendre en leur trouvant une nouvelle formulation, une formulation plus violente parce que plus imagée, la mère avait la politique dans le sang, elle savait agiter les foules les peurs collectives, sans doute restait-elle des nuits entières à sa fenêtre à guetter les chiens pour sentir et exciter en elle la peur de tous les autres vieux la peur collective, couché profondément endormi je songeais à la mère comme à l'instigatrice de toute cette peur de toute cette rage contre les chiens, elle avait souhaité leur venue pour que cette peur apparaisse en elle et se diffuse autour d'elle, elle avait même rêvé des chiens qui avaient fini par venir, elle les avait guettés pendant des années sans doute à la même place mais je n'en savais rien, elle avait même dû apprendre quelle catastrophe s'était produite de l'autre côté de la frontière au pays des chiens et elle

l'avait peut-être annoncée autour d'elle, peut-être était-elle même passée pour une prophétesse et désormais elle motivait excitait ses troupes, oui tout cela je le voyais je l'entendais couché profondément endormi pensant à ce qu'Ivan me racontait jour après jour sur le banc du square derrière l'arrêt de bus où nous nous retrouvions chaque fin d'après-midi. J'écoutais Ivan parler des vieux et déjà je songeais à la mère qui chaque matin partait en ville, je la voyais et je l'entendais exciter les vieux et les mener jusqu'au Conseil, je la voyais marcher devant eux et les abrutir un peu plus avec des mots d'ordre visant à faire pression sur les autorités pour qu'elles règlent au plus vite le problème des chiens et rétablissent la sécurité dans la ville, de la même manière j'écoutais Ivan parler des chiens qui couraient dans les rues et bousculaient les vieux entraient dans les commerces terrorisaient la population et je voyais déjà la mère invoquant leur venue nuit après nuit devant sa fenêtre, je la voyais descendre les escaliers en pleine nuit pour aller ouvrir le verrou de la porte d'entrée afin de laisser les chiens entrer dans la maison dans ma chambre et ainsi me livrer à eux à leur étrange cérémonie où ils étaient chaque nuit plus nombreux car la mère continuait à les appeler, je la voyais dans la rue menant les chiens je l'entendais les exciter avec des petits cris aigus *yep yep* oui c'était bien elle c'était bien la mère excitant les

chiens comme elle excitait les vieux, je la voyais marcher en pleine nuit devant eux, les lancer dans les quartiers pauvres mais aussi dans les quartiers résidentiels, je la voyais guider les chiens vers les immeubles et les maisons comme je la voyais guider les vieux vers le Conseil, c'était elle, c'était la mère qui était l'instigatrice de tout cela, la meneuse de troupe, et la seconde suivante je voyais une autre scène je voyais le chenil, je voyais le chenil au milieu de la forêt mais la mère avait disparu il n'y avait plus qu'une silhouette qui avançait au milieu des arbres un homme que je voyais avancer de dos, qui était-ce je l'ignorais je ne voyais pas son visage il disparaissait déjà entre des feuillages, qui était-ce, mais je voyais et j'entendais la mère qui gueulait avec la foule des vieux devant le Conseil, qui était-ce, mais je voyais et j'entendais la mère qui menait les chiens jusqu'à ma chambre et leur ouvrait la porte, qui était-ce, silhouette de dos aperçue un bref instant qui ne se retournait pas avançant en silence dans la forêt, silhouette que j'avais dû voir il y a longtemps enfant, qu'il me semblait reconnaître, silhouette qui disparaissait sous les feuillages, endormi je réfléchissais j'écoutais Ivan je voyais et j'entendais la mère les vieux et les chiens tous ensemble dans les rues de la ville, la foule essayait de recouvrir la silhouette qui elle avançait seule dans la forêt, en vain, la silhouette continuait d'avancer dans la forêt silhouette

qu'il me semblait reconnaître une nouvelle fois, oui c'était bien lui c'était bien le disparu, celui dont la mère parlait lorsqu'elle était au paroxysme de sa rage et de sa haine envers moi, celui de la chambre qui était restée vide, celui qui n'avait même pas de nom dans la bouche de la mère, celui dont j'avais pourtant le nom sur le bout de la langue (mais d'où l'avais-je donc ?), le disparu, la silhouette s'avançant disparaissant sous les feuillages tandis que moi aussi j'avancais pour le rejoindre, en vain car il s'éloignait, en vain car il disparaissait à nouveau et déjà je voyais le chenil, l'enceinte du chenil derrière les arbres, dans cette clairière, l'homme avait disparu et j'étais devant l'enceinte du chenil, la longeant, m'avançant plus avant dans la forêt, disparaissant à mon tour. Il arrivait toujours un moment où, profondément endormi et parcouru par tout ce que j'avais vu et entendu les derniers jours et les dernières semaines, je sentais un léger picotement dans l'un de mes bras, puis ce n'était plus un picotement mais une série de petites piqûres, comme si quelqu'un s'amusait à me piquer la peau avec une aiguille, enfin cela devenait plus fort, c'était comme des griffes qui sans s'enfoncer dans ma chair passaient sur la peau de l'un de mes bras (sans doute celui qui était hors des draps), des griffes dont la pression était de plus en plus forte et qui en vérité me labouraient la peau de plus en plus vite, j'ouvrais alors les yeux effrayé et je la

voyais, la mère, c'était bien elle - et qui pouvait-ce être sinon la mère ? (peut-être avais-je cru un très court instant que les chiens étaient revenus en plein jour) -, c'était la mère qui pour me punir d'avoir dormi en plein jour tandis qu'elle était allée en ville cherchait à me réveiller de la manière la plus désagréable et la plus douloureuse possible (elle aimait aussi me presser les yeux de ses doigts jusqu'à ce que je me réveille en hurlant, ou bien encore me donner une série de coups de pied dans les côtes en espérant me faire tomber du lit, ce qui n'arrivait jamais car j'étais trop lourd) et qui déjà se mettait à gueuler dans ma chambre, comme chaque matin. Oui, c'était ainsi chaque matin, chaque matin la mère rentrait dans la maison sur la pointe des pieds, chaque matin elle montait les escaliers sur la pointe des pieds (faisait-elle alors attention à ne pas tenir la rampe mal fixée au mur et qui grinçait quand on s'y tenait ?), chaque matin elle marchait, toujours sur la pointe des pieds, dans le couloir tout en retenant son souffle, chaque matin elle entrait dans ma chambre en veillant à ne pas faire grincer la poignée de la porte, chaque matin elle s'approchait de mon lit, chaque matin elle se tenait quelques secondes devant moi avant de m'attaquer, haletante (mais tâchant de ne pas me réveiller pour que la surprise soit complète), choisissant le point du corps qu'elle allait frapper, réfléchissant parfois un long moment

sans bouger, jouissant déjà à l'avance du coup qu'elle allait me porter. Certains jours je ressentais ce picotement dans l'avant-bras, picotement qui remontait jusqu'à l'épaule, picotement que je ressentais *dans* tout le bras et non *sur* le bras, pas *sur la peau* mais *dans la chair*, comme si les griffes de la mère avaient pénétré en moi et parcouraient tout mon bras, le labouraient et le déchiraient de l'intérieur, comme si ses griffes m'habitaient en vérité, faisaient partie de moi et se réveillaient à ce moment de la journée pour continuer à me labourer et à me déchirer tout au long de la journée et même pendant la nuit, ce qui expliquait peut-être mes insomnies, d'autres jours c'étaient les yeux qu'elle décevait d'attaquer, ou bien le ventre ou bien les côtes, selon son humeur, selon son désir qui s'agissant de me donner des coups était insatiable. Profondément endormi je n'entendais pas la mère venir dans ma chambre, mais en revanche, tout en gardant les yeux fermés, je la *sentais* venir, car même endormi je restais aux aguets, même endormi je continuais à flairer toute intrusion dans ma chambre, ce que j'avais sans doute appris à faire en attendant les chiens chaque nuit les yeux fermés, allongé dans mon lit, guettant non pas le bruit de leurs pas dans les escaliers puis dans le couloir, mais leur odeur, leur odeur de vase mêlée à celle de la charogne sur laquelle ils s'étaient roulés jusqu'à ce que leurs poils

soient huilés de sa substance, chaque nuit je sentais les chiens venir et désormais j'étais capable de sentir la mère venir chaque matin, flairant même endormi tout ce que se passait autour de moi, aux aguets toujours, mais sans me servir de mes oreilles, non, juste de mon nez, mon nez que je tenais toujours dressé même endormi, car je dormais sur le dos, mon nez qui restait toujours actif, devenu hypersensible à la moindre odeur, si bien qu'en gardant les yeux fermés je pouvais faire croire à la mère que je ne l'avais pas vue ni entendue venir alors que je l'avais sentie venir, oui, je savais qu'elle était là, devant mon lit, à un mètre de moi, en train de réfléchir au coup qu'elle allait me porter, jouissant d'avance. C'était son haleine fétide qui m'avait permis de la repérer dès son entrée dans la chambre, odeur que je connaissais depuis l'enfance car elle ne s'était jamais occupée de faire soigner ses dents qu'elle avait fortement cariées, ce qui devait la faire souffrir depuis des années, les dents avaient fini par pourrir, causant cette haleine insupportable qui était un calvaire quand elle s'approchait de moi (jamais évidemment pour m'embrasser, mais pour me gueuler dessus), si bien qu'à chacune de ses crises je redoutais ces moments où elle s'approchait de moi et ouvrait sa bouche: cette odeur infecte, je la connaissais en effet depuis longtemps, et j'étais déjà capable de la flairer à plusieurs mètres, comme un souffle qui

pourrissait toute l'atmosphère de la pièce, qui rendait ma propre respiration insupportable car il fallait inhaler l'air vicié par l'haleine pourrie de la mère (je me retenais donc de respirer quand elle entrait dans la chambre, et espérais qu'elle n'ouvrirait plus la bouche et continuerait, même haletante, à respirer par le nez afin que je ne l'entende pas). Ses dents pourries devaient sans aucun doute la tourmenter, et faisant semblant de dormir tandis qu'elle réfléchissait au coup qu'elle allait me donner, je réfléchissais de mon côté à ses douleurs dentaires qui expliquaient certainement sa grande nervosité, ses colères soudaines provoquées par n'importe quoi et avant tout par moi, par ma simple présence, par le moindre geste que je faisais ou la moindre chose que je disais.

Si elle était si irritable, c'est parce qu'elle souffrait, me disais-je en pensant à elle qui s'apprêtait sans doute à me donner un sale coup vu qu'elle prenait son temps pour réfléchir, ce qui en général n'aurait rien de bon, si elle était si irritable, c'est parce qu'elle souffrait non seulement de ses dents mais de tout son corps, car il semblait bien que tout son corps la faisait souffrir, son dos, ses jambes, ses bras, sa tête, tout la faisait souffrir et en effet elle se plaignait de ses douleurs tout au long de la journée, gémissant, se tenant un point du corps, s'asseyant incapable de continuer à marcher, m'insultant parce

que je m'approchais d'elle pour lui demander ce qui n'allait pas: *fous-moi le camp bon à rien*, oui, je faisais des efforts constants pour ne pas réagir à sa violence conscient qu'elle était malade, que tout son corps et surtout ses nerfs étaient atteints, que tout l'ébranlait, l'irritait, la bouleversait, et qu'au fond elle n'y pouvait rien. Je l'entendais respirer, je sentais sa sale odeur, je pensais à elle et à tous ses maux - cause chez elle de tant d'angoisse - en me disant qu'elle n'ignorait pas que j'avais repéré sa présence et que je faisais semblant de dormir, était-ce un jeu entre nous, elle attendant de me frapper, moi attendant qu'elle me frappe, tous deux d'accord au fond pour que cette scène de violence quotidienne ait lieu, la question étant de savoir pour elle comme pour moi où elle allait frapper, elle savait évidemment que j'étais réveillé et que je l'avais attendue comme j'avais attendu les chiens pendant la nuit, elle savait que mon odorat s'était développé, que je pouvais désormais flairer n'importe quelle odeur à plusieurs mètres de distance, elle savait que je me demandais à quel endroit elle allait frapper et sans doute voulait-elle me surprendre avec un coup nouveau, à un endroit de mon corps inhabituel, ou peut-être pour me surprendre allait-elle contre toute attente me frapper à un point habituel, peut-être allait-elle par exemple me griffer un bras comme elle aimait le faire visiblement, peut-être allait-elle

tenter de me griffer encore plus fort et ainsi renforcer en moi la douleur d'être griffé non pas à la surface de ma chair mais dans tout mon corps, comme labouré par ses griffes qui me semblaient chaque jour un peu plus fortes, oui, elle savait que je faisais semblant de dormir et que les yeux fermés je l'observais, était-ce pour ça qu'elle ne frappait pas encore, cherchant peut-être à me démasquer, elle savait parfaitement que j'avais attendu cet instant, qu'en écoutant Ivan endormi parler des chiens c'était encore à elle que je pensais, à ce qu'elle pouvait bien faire en ville, elle savait qu'écoutant Ivan je l'avais vue en ville en train d'exciter les vieux, de les pousser à manifester devant le Conseil, et si elle était venue une nouvelle fois c'était pour me punir de mes mauvaises pensées - qui étaient tout à fait justes, je devais en avoir confirmation plus tard, - je soulevais un peu une paupière et voyais ses poings serrés trembler, ses poings qui se dressaient et avec lesquels elle commençait à me frapper le visage (elle avait donc choisi le visage) que je couvrais de mes propres mains pour le protéger, elle hurlait *espèce de sale chien, lève-toi, fous-moi le camp !* et alors au lieu d'obéir je restais couché les mains contre mon visage qu'elle continuait à frapper en hurlant, je savais qu'il fallait la laisser faire, qu'elle se libérait un peu de son angoisse, je savais que malade comme elle l'était me frapper lui faisait du bien, la calmerait,

je la laissais donc frapper un bon moment jusqu'à ce qu'elle s'assoie à côté de moi sur le lit, haletante, épuisée, murmurant encore *espèce de sale chien, lève-toi, fous-moi le camp.*

Je finissais par me lever et la mère me suivait partout où j'allais, elle n'entrait quand même pas dans les toilettes avec moi mais restait devant la porte, elle entrait en revanche avec moi dans la salle de bains et me donnait quelques coups pendant que je me déshabillais tout en me reprochant de ne pas aller travailler, de ne rien faire de mes journées à part rester au lit et traîner dans les rues, peu importait à ses yeux que tous les jeunes de la ville soient sans travail, *et Ivan, et Ivan alors ?* hurlait-elle comme si elle avait soudain repris des forces, ce à quoi je répondais tout bas, sans espoir de la convaincre, qu'Ivan était une exception, qu'Ivan était le premier du quartier à avoir été embauché par le Conseil suite au décès de l'un des employés du cimetière (car ici on n'obtenait un emploi que lorsqu'un actif mourait, ce qui était rare, les gens vivant extrêmement vieux et travaillant jusqu'au dernier jour), mais elle continuait à se plaindre de moi, je n'écoutais même plus, je n'entendais même plus la tête sous l'eau de la douche pendant qu'à côté elle essayait de parler plus fort, mais en vain car après la première crise matinale dans la cuisine puis celle de ma chambre elle n'avait plus de voix, si bien qu'elle

finissait par parler toute seule à voix basse dans un coin de la salle de bains, assise sur le radiateur près de la fenêtre, murmurant des choses du genre: *tu ne fais rien pour nous sortir de là, les chiens vont finir par entrer et nous boufferont*, j'étais déjà sorti de la douche et je recommençais à entendre ses jérémiades, à devoir les supporter dans chaque pièce où j'allais, mais j'avais l'habitude, elles étaient devenues un bruit de fond auquel je ne faisais plus guère attention, même s'il m'arrivait de tendre l'oreille quand elle disait quelque chose de nouveau, notamment cette phrase qui m'avait marqué: *tu vas voir, je vais te trouver une place, moi, tu seras obligé de t'en occuper des chiens*. En fait ce n'était pas la première fois que j'entendais la mère dire que j'allais devoir *m'occuper des chiens*, cela revenait sans cesse dans sa bouche depuis que la peur des chiens s'était propagée dans la ville et surtout chez la mère qui semblait totalement paniquée par cette invasion (alors qu'en vérité elle l'avait toujours souhaitée, qu'elle avait même prié pour que les chiens viennent enfin et qu'elle se réjouissait de leur présence de plus en plus manifeste dans les rues, allant jusqu'à échauffer les esprits des passants du centre-ville chaque matin), et j'avais fini par comprendre qu'elle rêvait de m'envoyer au chenil, chenil dont j'ignorais l'existence tout d'abord, n'ayant aucun souvenir de ces sorties du dimanche qui remontaient à mon en-

fance lors desquelles la mère m'emmenait au cimetière de la colline où se trouvait la tombe de sa propre mère avant d'aller avec moi au chenil (enfin c'est ce qu'elle allait bientôt me raconter, sans que je puisse savoir si cette histoire était vraie, car je la voyais difficilement se recueillir sur la tombe de qui que ce soit, l'aspect le plus crédible de cette histoire étant la visite du chenil où était d'ailleurs peut-être né chez elle ce désir que les chiens viennent un jour envahir notre ville), j'avais fini par comprendre que *s'occuper des chiens* signifiait en vérité être employé au chenil, car j'avais raconté à Ivan ce que ne cessait de répéter la mère et il avait aussitôt pensé au chenil devant lequel il était passé un jour lors d'une marche autour de la ville, *un vieux chenil sur la colline de l'est*, m'avait-il dit, *très peu fréquenté*, il doutait en effet qu'il y ait encore beaucoup de chiens dans ce vieux chenil, ajoutant aussitôt que son passage remontait à plusieurs mois, qu'il n'y était pas repassé depuis que l'invasion avait commencé, la mère en savait donc plus à ce sujet qu'Ivan alors qu'elle ne quittait jamais le quartier plus d'une heure ou deux pour aller au centre-ville, pas assez longtemps pour pouvoir monter sur la colline de l'est, voir le chenil et revenir. Avait-elle eu des contacts avec le chenil, avait-elle des contacts réguliers avec le chenil qui lui permettaient d'en parler comme si elle était au courant de ce qui se passait et d'y faire

allusion de plus en plus fréquemment quand elle me parlait ou plutôt quand elle me hurlait dessus en m'insultant et le plus souvent en me frappant, les moments où elle en parlait étant en vérité quand elle avait fini de me hurler dessus de m'insulter et de me frapper, quand à bout de forces elle s'asseyait quelque part, le corps rompu, la voix brisée, murmurant quelques mots où il était question - encore de manière voilée - du chenil et des chiens dont j'allais devoir m'occuper, puis mystérieusement elle ajoutait parfois: *tu crois les connaître les chiens, tu vas avoir des surprises*, pensant certainement à la venue des chiens chaque nuit dans ma chambre pour cette étrange cérémonie à laquelle j'avais fini par m'habituer, elle savait donc, elle savait que les chiens venaient me rendre visite, c'était d'ailleurs elle qui leur ouvrait la porte de la maison chaque nuit, les accueillait et les menait jusqu'à ma chambre, l'avais-je oublié, ces quelques mots qu'elle prononçait malgré elle sans doute, trop épuisée, la trahissaient, si elle parlait ainsi des chiens dont j'allais m'occuper c'était uniquement parce qu'elle était en contact avec le chenil et que le chenil était la suite logique des cérémonies nocturnes, il y avait un lien entre les nuits dans ma chambre livré aux chiens noirs menés par le doberman et les journées au chenil qui m'attendaient, la mère faisait le lien, c'est la mère qui secrètement, par je ne sais quelles

voies, me menait au chenil, je voyais déjà la colline de l'est où je n'étais encore jamais allé malgré ce que la mère racontait sur nos sorties du dimanche quand j'étais enfant, mensonge, encore un mensonge de la mère experte dans l'art de mentir, la mère mentait toujours, la mère racontait n'importe quoi, que savait-elle en vérité du chenil, et pourtant elle avait des contacts avec le chenil, mensonge, elle ne savait rien du chenil et n'y connaissait rien, alors comment pouvait-elle avoir eu raison malgré tout: contrairement à ce qu'Ivan avait dit après être passé devant le chenil quelques mois auparavant il n'était nullement à l'abandon, le Conseil y avait fait installer de nouvelles cages, avait fait rehausser les murs d'enceinte, avait aussi organisé des patrouilles nocturnes dans la ville et engagé du personnel, la mère le savait, la mère mentait et inventait toute cette histoire, il aurait suffi que je m'éloigne d'elle, que je la quitte et que je quitte la maison pour que son histoire de chenil s'arrête là, mais je restais auprès d'elle, j'étais incapable de l'abandonner même s'il m'arrivait souvent de la détester pour tout ce qu'elle me faisait subir, et je continuais à l'écouter m'insulter, et je continuais à supporter ses coups, et je continuais à l'écouter murmurer à côté de moi: *tu vas voir, c'est les chiens qui vont s'occuper de toi*, murmurer si bas, si bas, qu'il fallait que je me penche sur elle pour l'entendre.

À l'écouter elle était en contact permanent avec le chenil, elle savait ce qui s'y passait, elle savait qu'une patrouille avait commencé à circuler la nuit dans la ville pour ramasser les chiens, elle savait à quelle heure cette patrouille venait déposer les chiens au chenil chaque matin, la mère était de plus en plus précise, elle murmurait des noms d'employés que je ne notais pas et oubliais, elle semblait même parler avec eux, leur signaler des chiens dans telle ou telle rue, elle ne cessait de mettre sa main près de l'oreille comme si elle avait tenu un téléphone et parlait avec quelqu'un du chenil, ce qu'elle faisait à chaque fois qu'elle avait fini de me donner une série de coups et de m'insulter, mensonges, histoires inventées par sa cervelle malade pensais-je fâché par ce qui ressemblait à un délire, allais-je donc essayer moi-même d'appeler le chenil pour vérifier ce que murmurait la mère devant moi visiblement pour que je l'entende, *tu ne vas pas tarder à recevoir une lettre*, lançait-elle en me fixant droit dans les yeux, *ta vie de fainéant c'est bientôt fini* ajoutait-elle comme une menace, je l'écoutais sans croire vraiment à ce qu'elle me disait, pourtant je commençais à voir le chenil et les chiens qu'on y enfermait, j'y pensais, je ne cessais d'y penser jour après jour, nuit après nuit, me demandant ce que devenaient les chiens une fois mis en cage, n'était-ce pas des dizaines voire des centaines qu'on enfermait ainsi au chenil jour après

jour, et puis la mère mentait-elle vraiment à propos du chenil alors qu'elle avait dit vrai au sujet du nombre toujours plus important de chiens qui parcouraient les rues et les hantaient nuit après nuit, n'y avait-il pas en effet un risque d'invasion, les chiens n'étaient-ils pas devenus plus agressifs d'après Ivan qui traversait la ville chaque matin, les gens n'avaient-ils pas manifesté devant le Conseil demandant exigeant plutôt que le problème des chiens soit réglé, le Conseil n'avait-il pas été obligé de mettre en place cette patrouille nocturne qui circulait dans un camion et capturait les chiens, avais-je donc un autre choix que celui d'écouter la mère qui, même enfermée chez elle, semblait savoir tout ce qui se tramait et prévoir même ce qui allait arriver, c'est-à-dire le pire ?

Chaque matin je voyais la mère sortir de la maison et se diriger vers la boîte aux lettres, prendre le courrier avec plus d'empressement que d'habitude, manifestement elle cherchait une lettre qu'elle ne trouvait pas, manifestement elle attendait chaque matin le facteur avec impatience en espérant que la lettre arriverait mais elle n'arrivait pas, elle revenait alors en claquant violemment la porte derrière elle et venait dans ma chambre pour me gueuler à nouveau dessus, elle reparlait de la lettre qui n'était pas arrivée, elle ne pouvait s'empêcher de me menacer avec cette lettre qui allait arriver d'un jour à l'autre,

j'avais fini par rêver de cette lettre, je la voyais étalée sur la table de la cuisine devant la mère qui la lisait à voix haute, radieuse, comme si elle avait eu devant elle un grand couteau, je m'approchais mais n'arrivais pas à entendre ce que lisait la mère, il me suffisait pourtant de la regarder la lire pour savoir de quoi il s'agissait, une sentence de mort ça ne pouvait être qu'une sentence de mort. Nuit après nuit je rêvais de la lettre, la mère sortait un matin et allait à la boîte aux lettres, elle en tirait le courrier fiévreusement et découvrait la lettre qu'elle avait attendue avec tellement de passion, j'étais à la fenêtre de ma chambre et je la voyais déchirer l'enveloppe de ses griffes, elle tenait le papier dans une main et lisait sourire aux lèvres avant de se tourner vers ma fenêtre en tendant le papier, nuit après nuit je rêvais de cette scène, m'endormant désormais quelques instants après que les chiens étaient passés pour voir la lettre, enfin voir la mère qui allait la chercher dans la boîte aux lettres, jour après jour la menace n'avait cessé de grandir, de se renforcer, jour après jour la voix de la mère était devenue plus menaçante quand elle parlait du chenil et de la tâche qui m'attendait, *tu vas bientôt aller au chenil* ne cessait-elle de répéter en jubilant, *au chenil dans la forêt* ajoutait-elle en me donnant une claque sur la joue, jour après jour elle parlait de la lettre et oubliait de m'insulter, étais-je déjà loin à ses yeux, étais-je déjà

parti dans la forêt, jour après jour elle courait à la boîte aux lettres chercher la lettre qui n'était pas arrivée et nuit après nuit je rêvais de la mère qui courait à la boîte aux lettres en tirait le courrier fiévreusement déchirait l'enveloppe de ses griffes lisait sourire aux lèvres avant de se tourner vers ma fenêtre en tendant le papier, puis le rêve continuait dans la cuisine où je retrouvais la mère assise devant la lettre radieuse comme si elle avait eu devant elle un grand couteau et là je la voyais lire la lettre sans entendre ce qu'elle lisait, il me suffisait pourtant de la regarder la lire pour savoir de quoi il s'agissait, une sentence de mort ça ne pouvait être qu'une sentence de mort.

Il arrivait qu'au lieu de lire la lettre elle me la tendait comme si elle voulait que je la lise moi-même, mais dès que je m'approchais elle l'éloignait pour m'empêcher de la lire (alors qu'elle m'était adressée, c'était à moi que le Conseil avait écrit et non à elle), je pouvais tout de même distinguer ces quelques mots sur l'en-tête en caractères plus grands: *Gestion de l'errance animale*, c'est tout ce que j'arrivais à lire de la lettre que la mère était allée chercher dans la boîte aux lettres et qu'elle me tendait en exultant, *tu es convoqué demain au Conseil, tu es convoqué demain au Conseil* l'entendais-je répéter de sa petite voix sèche tout à coup hystérique, *qu'est-ce que tu vas mettre ?* entendais-je encore, incapable de ré-

pondre à cette question tellement les mots *gestion de l'errance animale* résonnaient en moi, *un jean et un tee-shirt comme d'hab* pensais-je n'ayant rien d'autre à porter ne portant rien d'autre et ne souhaitant porter rien d'autre, incapable de parler ni même de regarder la mère qui exultait dans la cuisine, oui, *un jean et un tee-shirt comme d'hab* pensais-je tandis que les mots *gestion de l'errance animale* ne s'éteignaient pas continuaient à brûler dans ma cervelle premier feu du chenil au loin les aboiements la puanteur des chiens déjà mais la mère continuait à exulter et tournée vers moi tendant la lettre demandait *alors qu'est-ce que tu vas mettre ?* Je ne répondais pas à la mère restais muet incapable de dire un mot lisant encore *gestion de l'errance animale* dans l'en-tête de la lettre que la mère me tendait un peu plus longuement avant de me la retirer des yeux, puis juste au-dessus en plus gros *service des déchets*, me demandais si la *gestion de l'errance animale* dépendait directement du *service des déchets*, si la *gestion de l'errance animale* était un bureau rattaché directement au *service des déchets*, ce qui semblait être le cas, me demandais également si ce bureau avait été récemment créé par le Conseil pour résoudre le *problème des chiens* (ce que me confirma Ivan les jours suivants), je restais immobile devant la mère, incapable de faire un geste de dire un mot tandis que la mère elle

ne cessait de parler, se réjouissant que j'aie enfin un emploi et surtout que j'aie travaillé au chenil, se moquant complètement des mots *gestion de l'errance animale*, bureau rattaché au *service des déchets*, mots qui à eux seuls ouvraient le tunnel menant jusqu'à eux, *à la cave* disait soudain la mère, *à la cave* ne cessait-elle de me répéter et déjà elle ouvrait la porte me poussant dans les escaliers d'un grand coup de poing dans le dos. De la lettre je n'avais pu lire que l'en-tête mais pas le contenu, pendant que je descendais les escaliers de la cave poussé par la mère je lui demandais de pouvoir lire la lettre mais au lieu de me la donner elle me bourrait le dos de coups de pied pour que j'avance en recommençant à m'injurier, *tu vas aller au Conseil* criait-elle, *hors de question que je continue à te nourrir feignasse*, dans la même scène des escaliers qui se répétait chaque nuit après le passage des chiens je lui demandais de pouvoir lire la lettre mais elle l'avait aussitôt pliée et mise dans le tiroir du buffet où elle mettait aussi ses cahiers couverts de lignes illisibles que j'avais essayé en vain de déchiffrer, mais maintenant elle me poussait à coups de poing et de pied dans les escaliers de la cave et malgré ma grande taille et ma force je lui obéissais, je descendais une à une les marches qui menaient à cette cave où il m'était souvent arrivé de venir me réfugier quand j'étais enfant pour échapper aux

brimades de la mère qui me retrouvait tout le temps, allais-je encore prendre des coups de canne ou d'autres instruments est-ce que la mère avait encore la force pour ça mes cris seraient-ils encore étouffés par la profondeur de la cave ou bien ne les supporterais-je plus et alors je me rebifferais pour la première fois de ma vie, toutes ces questions s'entremêlaient dans ma tête pendant que la mère y donnait de violents coups de poing pour que je continue à avancer alors que j'étais accroché à la rampe de l'escalier en la suppliant de me montrer la lettre, scène qui se répétait chaque nuit avec quelques variantes comme ce moment où la mère n'en pouvant plus de ma résistance et de mes cris qui commençaient à ressembler à ceux de l'enfance remontait au salon et revenait avec la lettre qu'elle me tendait, et là je m'asseyais sur une marche pour la lire, mais à vrai dire cette variante est restée floue dans mon esprit vague souvenir qu'y avait-il dans la lettre je ne saurais dire exactement, toujours l'en-tête *Service des déchets / gestion de l'errance animale* ça, ça revenait chaque nuit, et il y avait même des nuits où je distinguais quelques mots quelques morceaux de phrases de la lettre mais ils disparaissaient aussitôt et il ne me restait plus que le souvenir d'une convocation qui m'était adressée, je devais me rendre au Conseil où l'on m'informerait de ma nomination à un poste qui n'était pas spécifié (mais la mère qui

me griffait le bras pendant que je lisais ne cessait de répéter que j'allais être nommé au chenil, ce que semblait bien confirmer l'en-tête de la lettre), chaque phrase que je lisais semblait avoir été écrite à l'encre invisible à peine avais-je lu un mot qu'il s'effaçait déjà, pas seulement du papier mais aussi de ma mémoire, à la fin je n'avais retenu aucune information précise aucun détail de la lettre sinon que je devais me rendre aussitôt au Conseil alors que dans un autre rêve la mère avait parlé du jour suivant, en bas des escaliers la mère me prenait par la main (presque tendrement, ce qui me paraissait inouï dans cette cave où avaient eu lieu tellement de scènes de violence autrefois) et me tirait vers l'un des murs du fond devant lequel avaient été entassés quantité de déchets que la mère avait refusé de jeter, préférant les conserver pour je ne sais quelles raisons, il y avait là une vieille machine à laver, des pneus de voiture, un bureau dont le bois avait fini par moisir dans cette cave humide, des malles de vêtements également moisies, quantité d'ustensiles de cuisine jetés là à même le sol complètement rouillés pour la plupart, tous les objets cassés ou les machines hors d'usage étaient gardés dans ce coin obscur de la cave où je n'allais jamais mais où je retrouvais parfois la mère agenouillée comme devant un trésor, mais dans le rêve je la voyais se jeter sur un premier rempart de cartons qu'elle renversait vio-

lemment pour se frayer un passage au milieu de la masse des déchets, sans aucun effort elle tirait ensuite la machine à laver puis un frigo qui devaient bien peser le double de son poids, alors munie d'une lampe torche elle éclairait la trouée sombre et m'ordonnait de me pencher pour regarder ce qu'il y avait en-dessous: à ma grande stupéfaction je découvrais une petite porte dans le bout de mur dégagé, une toute petite porte en métal rouge vers laquelle je me sentais poussé car la mère avait commencé à me donner des coups de pied dans le cul pour que j'avance, à quatre pattes cette fois-ci le passage étant si étroit que j'avais du mal à m'y glisser, *tu vas l'ouvrir cette porte* hurlait la mère alors que je restais sans bouger la face écrasée contre le métal froid, après quelques minutes à manipuler la poignée j'arrivais à ouvrir la porte coincée dans le chambranle et tombais mains en avant sur un sol humide la mère qui gueulait derrière moi *fonce mon grand, va chercher ce job !* Le plus souvent ce n'était pas des mots d'encouragement que la mère m'adressait avant de claquer la porte derrière moi, mais évidemment quelques-unes de ses injures préférées, comme si elle avait été soulagée de m'avoir foutu dehors, même si je n'étais pas dehors mais dans un trou où je ne voyais rien, car bien sûr la mère ne m'avait pas donné sa lampe torche, j'étais couché sur de la terre humide et quand je redressais

la tête je me cognais à du béton, il me fallait donc ramper ce qui se répétait plusieurs nuits de suite, à chaque fois la même scène de la mère qui me poussait dans ce trou sombre après avoir dégagé un passage dans sa masse de déchets et m'avoir forcé à ouvrir la porte métallique rouge, à chaque fois ce moment où la mère claquait la porte violemment derrière moi soit en m'encourageant (ce qui était peu vraisemblable) soit en m'insultant (ce qui était beaucoup plus vraisemblable), ensuite je devais ramper dans une galerie creusée semble-t-il sous les fondations en béton de la maison et d'autres maisons voisines, ramper, ramper et encore ramper sans pouvoir lever la tête ni rien voir, je ne pouvais qu'avancer sentant l'humidité de la terre directement sous mon visage imprégner mes vêtements et tout mon corps, ramper comme un rat sous la terre, ramper pendant toute une nuit pendant toutes les nuits où se répétait le même rêve mais ce n'était jamais le même rêve, certaines nuits je distinguais une petite lumière au bout de la galerie qui semblait avoir été creusée tout droit, à force de ramper et d'avancer je me sentais saisi par une angoisse, celle de quitter le quartier dont je n'étais pas sorti depuis des années, depuis au moins une dizaine d'années, pour me rendre au Conseil qui était à l'autre bout de la ville, je m'angoissais aussi en entendant du bruit au-dessus sans doute la circulation des

quelques voitures de la ville, des pas aussi, des pas saccadés, peut-être ceux des chiens car il me semblait qu'on courait et qu'on était plusieurs à courir, des enfants ou des chiens, mais pourquoi des enfants auraient-ils couru dans les rues à cette heure de la nuit, mais était-ce bien la nuit, si je rêvais la nuit il était bien possible que je sois en train de ramper sous terre en plein jour, et à quelle heure avais-je rendez-vous au Conseil d'ailleurs, rampant j'avais le temps de réfléchir à tout cela, rampant j'avais aussi le temps de réfléchir à ce que j'allais bien pouvoir raconter à la Conseillère pour qu'elle renonce à me nommer au chenil, le silence et l'obscurité de la galerie même humide étaient propices à cette réflexion, il m'arrivait même de m'arrêter de ramper pour réfléchir plus profondément à telle ou telle possibilité, il me semblait qu'endormi et rêvant je n'avais jamais aussi bien réfléchi que dans cette galerie sombre et humide et une nuit j'envisageais même d'y rester, de m'y établir définitivement, cultivant l'espoir que la mère accepterait cette solution, ce qui était peu probable, car elle avait besoin de moi. J'étais certes couché sous terre dans l'obscurité et sur un sol humide, situation peu confortable à vrai dire, mais je n'avais plus la mère derrière moi qui me bourrait le dos de coups de poing et pas encore la Conseillère face à moi qui, j'en étais sûr désormais, connaissait la mère, avait dû subir des

pressions de la mère pour qu'elle me convoque et me donne ce poste au chenil, je n'avais ni l'une ni l'autre sur le dos, et les chiens non plus n'étaient pas là, jamais ils ne me retrouveraient dans ce sinistre boyau souterrain, jamais ils n'auraient l'idée de creuser si profond dans un jardin pour me retrouver, j'étais libre en somme, il avait fallu que je m'enterre ici pour être libre et je savourais cette liberté un bon moment sans avancer, n'ayant aucune envie de continuer à ramper pour me retrouver entre les mains de la Conseillère qui n'était qu'un pion de la mère, comment s'étaient-elles connues je n'en avais aucune idée, peut-être la mère avait-elle appris la création de ce bureau de gestion de l'errance animale un jour qu'elle manifestait devant le Conseil, peut-être était-elle allée parler à la Conseillère, peut-être avaient-elles conclu un marché ensemble, mais lequel je l'ignorais, enfoui sous terre immobile alors qu'il m'arrivait de discerner une petite lumière au fond de la galerie qui aurait pu me pousser à avancer je n'avançais pas, je ne bougeais pas, je respirais à peine dans l'espoir qu'on m'oublie, qu'on me laisse enterré ici, qui donc viendrait me chercher ici, la mère en était bien capable à vrai dire désespérant de ne pas me voir revenir du Conseil par le même chemin, sans doute attendait-elle dans la cave devant la porte que je revienne, mais je n'avançais pas, je respirais à peine, sentant des insectes me passer

sur le corps parce qu'eux voulaient avancer, il arrivait même que mon nez soit chatouillé par ce qui devait être la queue d'un rat, oui, il devait y avoir des rats dans cette galerie, mais je ne voyais rien, je sentais qu'on vivait à côté et autour de moi, je sentais que cette vie animale avançait tandis que moi j'étais immobile, savourant ma liberté souterraine, incapable d'y renoncer. J'aurais voulu rester là éternellement, échappant ainsi à ce qui m'attendait si je continuais à ramper et si je rejoignais le Conseil puis le chenil, échappant ainsi à la sentence de mort que renfermait la lettre de la Conseillère, sentence que je n'avais pu lire mais que la mine réjouie de la mère me révélait ainsi que ses encouragements anormaux certaines nuits lorsque j'entrais dans le boyau souterrain qui laissaient augurer le pire, j'aurais voulu rester ici sous la terre au milieu des insectes et des rats qui ne faisaient que me passer dessus ou me frôler sans jamais me mordre, ces animaux ne me faisaient pas de mal, à la différence de la mère derrière moi et de celle qui m'attendait au Conseil et qui avait signé la sentence de mort, j'avais froid, l'humidité était difficile à supporter, je ne voyais rien, mais mieux valait ça que les coups de poing de la mère et la cruauté qui m'attendait, pire encore que celle de la mère je n'en doutais pas, ne voyant rien dans le boyau j'écoutais le petit monde de fourmillements autour de moi, ça rongea ça

grattait ça fouinait mais ça ne frappait et ça ne mordait jamais, j'avais échappé aussi aux humiliants coups de langue des chiens chaque nuit et à l'histoire criminelle qui les habitait, je rêvais donc d'une nuit éternelle ici, sous terre, dans la compagnie des insectes et des rats que je ne voyais pas, mais dont j'écoutais la petite mélodie souterraine faite de frottements et de frôlements, je ne bougeais pas, je ne cherchais pas à me défendre car il n'y avait aucun danger, rien ne me menaçait, il me suffisait de rester immobile et d'écouter, de laisser passer sur moi tout ce qui voulait avancer et continuer son chemin, j'étais ce spectateur dans le noir, cet auditeur captant les plus petits sons des rongeurs et des insectes, enfoui dans le murmure de la terre, tout au fond de mon trou, j'envisageais cette nouvelle vie ici, à l'abri de la cruauté des hommes et des chiens, j'aurais voulu barricader la galerie de chaque côté, mais avec quoi, je n'y voyais rien, et au toucher la terre semblait bien trop humide pour boucher devant et derrière moi, et puis sans doute la mère enverrait-elle des secours qui me trouveraient très facilement car je n'avais dû parcourir que quelques mètres (parfois j'entendais du bruit et des voix juste au-dessus qui me rappelaient notre voisinage direct), pourtant je commençais à me nourrir de racines que j'avais fini par découvrir en flairant au-dessus de moi, j'avais même réussi à tirer quelques carottes et

m'en régalaient dans l'obscurité, ces petites joies souterraines ne me donnaient pas envie d'avancer, et quand je me réveillais les nuits où je rêvais que je vivais dans ce boyau souterrain – la mère avait dû bouger dans la chambre à côté, ou gueuler à la fenêtre parce qu'elle avait vu un chien s'approcher trop près de la maison – je me rendormais aussitôt afin d'y retourner très vite.

D'autres nuits j'étais rattrapé par la mère, ses yeux sa voix ses griffes me labouraient tout le corps alors que j'étais allongé dans le boyau en train de mâcher tranquillement une racine, j'avais oublié l'obscurité et l'humidité du lieu, je sentais tout à coup une douleur qui commençait dans le bras, là où la mère avait l'habitude d'enfoncer ses griffes pour me réveiller, douleur qui s'étendait très vite dans tout le corps, revenait aussi sa voix qui ne cessait de répéter *fonce mon garçon, va chercher ce job !* mais de façon de plus en plus menaçante, cette voix cherchait elle aussi à me faire souffrir et se transformait en un cri strident auquel je voulais échapper en bougeant, oui, je bougeais mes membres ankylosés (combien de temps étais-je resté immobile ? quelques heures, plusieurs jours ?), je bougeais mon ventre gelé par la terre humide, je rampais à nouveau pour échapper aux yeux à la voix aux griffes de la mère, je rampais à côté des insectes et des rats qui étaient toujours plus rapides et semblaient attirés par une odeur ou

la petite lumière qui apparaissait quelquefois au bout du boyau, je secouais un peu mes vêtements mais ils restaient pris dans la glaise, je devais être horrible à voir mais à vrai dire j'ignorais si j'avais encore un visage, il me paraissait qu'une partie de moi avait été mangée par la terre, l'avait nourrie peut-être, et que je n'étais plus que ce ventre et ses membres qui remuaient dans l'obscurité, j'entendais mon souffle à chaque mouvement, j'entendais ma souffrance car la mère continuait à me labourer le corps de ses griffes et sa voix ne se calmait pas, *fonce mon garçon* s'était changé en *fonce feignasse*, j'avais commencé à bouger et je rampais pour échapper à la mère mais plus je bougeais plus je rampais et plus la douleur augmentait, et si je m'arrêtais pour reprendre mon souffle la douleur ne cessait pas et reprenait de plus belle, s'arrêter n'était pas la solution, ramper non plus, il ne restait plus qu'à avancer dans la douleur en espérant qu'en atteignant le bout du boyau elle cesserait mais c'était un combat perdu d'avance, jamais elle ne cesserait, jamais la mère ne cesserait d'enfoncer ses griffes dans mon corps jamais elle ne cesserait de crier, au bout du boyau la mère m'attendait encore, je ne savais pas quel visage elle aurait mais peu importe ce serait encore la mère, la mère et sa douleur, la mère t'a porté neuf mois pensais-je, mais toi c'est toute la vie que tu vas la porter, que tu vas supporter sa dou-

leur, la mère est ta douleur à porter, la douleur ne mourra pas, la douleur est immortelle pensais-je encore, rampant désespérément.

Au bout de quelques dizaines de mètres le boyau s'élargissait, si bien que je pouvais marcher à quatre pattes, position un peu plus confortable car elle ne m'obligeait pas à traîner mon ventre sur la terre humide et à y enfoncer mes ongles et mes coudes pour avancer, juste que c'était un peu pénible au bout d'un moment car tout mon corps pesait sur mes bras et sur les paumes de mes mains qui étaient en contact direct avec le sol, mais après quelques mètres je remarquais que mes bras et mes mains se renforçaient, que j'avais de moins en moins mal et que je pouvais même redresser la tête vers l'avant sans souffrir du cou, en passant je tirais avec mes dents quelques racines qui sortaient du plafond, j'avais appris à les repérer à l'odeur dans l'obscurité et je savais déjà les différencier, certaines étaient plus amères que d'autres et je les rejetais vite sans les mâcher, craignant pour mon estomac, j'avançais fièrement à quatre pattes dans ce qui était désormais une galerie qui semblait avoir été creusée par des animaux car on discernait çà et là des coups de griffe, quels animaux étaient passés par là et pourquoi auraient-ils eu besoin de circuler sous la ville, certainement pas les chiens puisqu'ils couraient dans les rues librement (même s'ils étaient chassés

pendant la nuit, comme j'allais bientôt le découvrir), alors quelles bêtes avaient creusé cette galerie, j'essayais de le deviner à la taille des griffes qui étaient bien plus larges et longues que celles des chiens, quels monstres avaient creusé cette galerie dont une extrémité aboutissait à la cave de la maison que j'habitais, je songeais un instant à la mère, mais non, ce n'était pas possible, les griffes de la mère étaient bien plus fines, je les connaissais parfaitement, et jamais la mère n'aurait eu la force de creuser cette galerie souterraine, alors des hommes peut-être, des hommes munis de griffes avaient creusé cette galerie, j'essayais de les imaginer, des faces aveugles certainement, des gueules de taupe, des hommes qui avaient fini par ne plus supporter la lumière et s'étaient réfugiés sous terre, y avaient creusé tout un monde souterrain où ils vivaient en permanence, plus j'avais et plus je voyais distinctement leur gueule de taupe, et plus je les voyais évoluer dans leurs innombrables galeries dont celle-ci, à plat ventre, leurs bras devenus minuscules se terminant par des pattes énormes munies de griffes énormes elles aussi, marchant à quatre pattes la tête tendue en avant je m'attendais à les rencontrer, peut-être étaient-ils devant moi en train de creuser, peut-être cette galerie qui menait au bureau de la gestion de l'errance animale était-elle encore en chantier et je devrais attendre patiemment derrière eux qu'ils

aient fini de creuser, je m'imaginai un instant couché derrière ces hommes-taupes en train de creuser comme des forcenés et me réjouissais d'avance, quelle magnifique excuse pour ne pas aller à la convocation de la Conseillère ! Mais j'avais beau avancer à toute allure dans la galerie de plus en plus sûr sur mes quatre pattes, j'avais beau dresser la tête et scruter le bout de la galerie où j'apercevais parfois une petite lumière vacillante qui ne pouvait être que produite par l'une des lampes qu'un homme-taupe portait au front, je ne parvenais pas à la rejoindre, la petite lumière s'éloignait toujours disparaissait même, et essoufflé il me fallait m'arrêter quelques instants avant de recommencer à marcher dans la galerie, sans grand espoir d'élucider jamais le mystère qu'étaient ces marques de griffe partout visibles dans la terre (et d'ailleurs, comment faisais-je pour les voir, ces marques, plongé que j'étais dans l'obscurité ? me demandais-je au milieu de mon rêve). Dans la scène suivante j'étais dans une vaste galerie où je pouvais me tenir debout, à vrai dire j'avais eu du mal à me redresser après toutes ces heures (tous ces jours ?) dans le boyau, mes genoux me faisaient souffrir et tout en courant j'essayais de me les frotter ce qui me faisait tituber, comme il y avait quelques lampes au plafond je devinais des silhouettes d'hommes autour de moi, je courais n'ayant pas d'autre choix car dans la galerie tout le monde cou-

rait, sans doute le boyau s'était-il achevé latéralement sur cette galerie et j'étais tombé au milieu de ces hommes je ne me souvenais plus, le peu de lumière venant du plafond me permettait de voir que j'étais couvert de terre ce qui me faisait bien sûr honte mais je regardais autour de moi et voyais que les autres étaient aussi sales, de quels boyaux étaient-ils sortis et y avait-il tant de boyaux sous la ville, mais en regardant les autres je vacillais et me cognais à certains d'entre eux qui me donnaient de grands coups de coude en grognant et manquaient me faire tomber, ça puait dans cette galerie ça sentait l'animal le chien oui pas de doute ça sentait le chien comme dans ma chambre chez la mère depuis que les chiens venaient chaque nuit, pourtant j'avais beau regarder autour de moi tout en faisant attention de ne pas tomber et surtout de ne pas prendre des coups des autres autour de moi je ne voyais pas de chiens que des hommes dont je ne pouvais pas distinguer les visages à cause du peu de lumière, sauf à certains instants où nous passions sous une lampe alors je redressais et tournais la tête vers ma gauche ou ma droite et découvrais non pas des visages mais des gueules, ces hommes avaient des corps d'homme et des gueules de chien bien carnassières, ou était-ce moi qui rêvais (bien sûr c'était moi qui rêvais, me disais-je aussitôt), et à la prochaine lampe je tournais la tête et voyais que

l'autre à côté avait bel et bien une gueule de chien avec un museau et de la bave qui coulait sur les côtés cela ne faisait aucun doute, je voyais aussi qu'il tenait une laisse à la main, une laisse à laquelle était attaché l'homme devant lui auquel il lui arrivait de donner de grands coups de pied au cul pour qu'il avance plus vite, chaque homme à gueule de chien dans la galerie avait son chien à corps d'homme, des gueules sortaient parfois des mots à peine articulés, certains se servaient de cannes pour frapper leurs chiens à corps d'homme qui courait donc devant eux sur deux jambes, la course dans la galerie était interminable et moi qui avais passé tellement de temps dans le boyau à ramper puis à marcher sur quatre pattes je n'en pouvais plus, je tombais puis me relevais vite après m'être fait marcher dessus par la foule, on me gueulait dessus, on me donnait des coups de canne dans l'ombre, toujours plus de coups de canne et de coups de pied dans le cul pour que j'avance, puis sous une lampe le moment arrivait enfin où un homme venait vers moi pour me mettre mon collier, m'attacher à sa laisse et me gueuler dessus encore plus fort pour que je continue à avancer dans cette galerie qui n'en finissait pas.

Qui était cet homme qui me tenait en laisse, j'essayais de me tourner pour voir son visage ou plutôt sa gueule mais à chaque fois il me donnait une

grande claque sur le crâne pour m'empêcher de me retourner, comment m'avait-il repéré dans la foule qui courait, venait-il d'arriver dans la galerie, qui lui avait dit de m'attraper et de m'attacher moi, et si personne ne lui avait dit comment avait-il su qu'il pouvait attraper et attacher l'un d'entre nous ? Tout en courant je tournais mes yeux à droite ou à gauche et à chaque passage de lampe je voyais des hommes attachés comme moi à une laisse, certains couraient à quatre pattes (sans doute avaient-ils rampé comme moi pendant des jours dans un boyau et ils s'étaient habitués), plusieurs portaient des muselières et semblaient avoir du mal à respirer, je pouvais donc m'estimer heureux de ne porter qu'un collier même si mon maître tirait fort sur la laisse et ne cessait de me gueuler dessus, ce qui m'empêchait de réfléchir à ma nouvelle situation, à ce qui allait advenir de moi dans cette galerie où l'odeur était de plus en plus forte et les cris de plus en plus nombreux, cris des hommes qui se transformaient progressivement en aboiements, où allons-nous, où courions-nous tous ensemble comme des forcenés, à chaque passage de lampe je pouvais voir juste une seconde les parois de la galerie et j'y devinais des portes closes, était-il possible de s'échapper je ne le croyais pas, tous ceux qui étaient attachés comme moi et frappés et insultés par leur maître semblaient y avoir renoncé et ne penser qu'à

courir en aboyant toujours plus fort ce qui évidemment irritait leur maître qui leur donnait sans cesse des coups de pied pour qu'ils courent en silence, mais en vain, les hommes attachés aboyaient toujours plus fort, et je dois avouer que moi-même j'aboyais, oui, pour la première fois de ma vie j'aboyais, mais hélas dans toute cette foule qui aboyait et gueulait en même temps je ne m'entendais pas aboyer alors que j'aurais aimé m'entendre aboyer, ne serait-ce qu'une fois dans ma vie, car bizarrement j'étais convaincu que j'allais bientôt cesser d'aboyer et de courir, que j'allais être à nouveau libre, ce qui était bien naïf de ma part. La galerie n'en finissait pas, les aboiements étaient toujours plus nombreux (je suppose qu'arrivaient sans cesse de nouveaux hommes à quatre pattes par les innombrables boyaux creusés sous la ville, et que ces hommes étaient aussitôt capturés et attachés par des hommes à gueule de chien qui commençaient à hurler et à donner des coups de canne pour que leur nouvelle bête se mette à courir), à chaque lampe j'essayais de voir s'il y avait une porte de secours par laquelle j'aurais pu m'échapper, mais à chaque fois que je tournais la tête mon maître me donnait un grand coup de canne sur le crâne ou un grand coup de pied au cul, soit l'un soit l'autre ou bien les deux ensemble ce qui était à chaque fois très douloureux et me faisait aboyer un peu plus

fort, combien de kilomètres allions-nous courir ainsi, à force de courir je courais de mieux en mieux à quatre pattes, mes mouvements étaient de plus en plus souples je devais développer de nouveaux muscles et mon cerveau coordonnait plus facilement chaque mouvement de mes pattes, au début je tombais souvent mais encouragé par les coups de canne sur le dos j'étais devenu plus habile, j'arrivais même à dresser légèrement la tête au passage d'une lampe sans que mon maître le remarque, puis dernier coup de pied au cul, on me poussait violemment sur le côté, une porte qui s'ouvrait, un couloir vide et la horde hurlante aboyante qui continuait à courir sans moi dans la galerie, je roulais sur moi-même deux ou trois fois et on me jetait dans une pièce éclairée.

Je restais assis par terre pendant un bon moment, aveuglé par la lumière électrique qui me brûlait les yeux, je ne pouvais rien reconnaître autour de moi, j'entendais des voix, des voix dont celle de la mère, oui, c'était bien la mère que j'entendais, que faisait-elle ici, sous la terre, étais-je déjà au Conseil, aveuglé j'essayais de me repérer aux sons, voix qui se mêlaient, voix dont une plus grave que celle de la mère que je ne reconnaissais pas, *viens ici petit, approche, donne ta patte*, était-ce donc à moi qu'on parlait, puis je flairais autour de moi, tendais le nez pour flaire ce que je pouvais flaire dans la pièce,

odeur de béton, odeur de cave, odeur de sueur humaine, odeur de membres inférieurs, odeur de pieds que je flairais très nettement, très proches de moi donc ou qui se rapprochaient car les voix elles aussi se rapprochaient même si je n'entendais plus celle de la mère, bientôt je n'entendais plus que cette voix grave et je ne flairais plus que cette odeur de pieds juste à côté de moi, on me soulevait, tout mon corps quittait le sol, tout mon corps était suspendu en l'air, peu à peu je retrouvais la vue mais il fallait bien sûr du temps après toutes ces heures tous ces jours sous terre dans l'obscurité, j'allais voir à nouveau, je cherchais déjà un visage et oubliais un peu les odeurs et les voix, je voyais un visage apparaître devant moi mais il était encore trop flou, je regardais un instant vers le bas, j'étais à un bon mètre du sol, comme porté par une immense vague d'un bout à l'autre de la pièce qui paraissait petite, les murs bougeaient autour de moi, on me portait mais qui, on me faisait sauter en l'air, on me manipulait comme un animal, sale rêve décidément. Plusieurs fois je me réveillais en sursaut sans pouvoir distinguer le visage de la Conseillère, je respirais alors profondément en me disant que j'avais échappé pour cette fois à ma nomination au chenil, mais c'était partie remise à une autre nuit où après avoir rampé à nouveau pendant des heures des jours des nuits peut-être des semaines dans le boyau puis

couru tenu en laisse insulté frappé à coups de canne dans la galerie j'étais à nouveau jeté dans le bureau de la Conseillère saisi par la peau du cou suspendu en l'air ayant l'impression de flotter d'un côté à l'autre de la pièce sur une immense vague que je touchais de mes deux mains vague molle surface humide espèce de coussin de chair en vérité, oui une espèce de tapis de chair flasque sur lequel j'étais porté, ou alors la paume d'une main géante je pensais d'abord à la paume d'une main géante puis à un ventre oui un ventre bien gras sur lequel je ne parvenais pas à sautiller prisonnier de ses plis de peau molle qui me transportaient d'un côté à l'autre de la pièce, j'étais sur un corps, le bureau de la Conseillère était rempli par un immense corps qui couvrait toute la surface du sol et dont on ne pouvait s'échapper. Certaines nuits j'apercevais juste un instant la Conseillère derrière son bureau, une femme *bien en chair* comme on dit, ses bras énormes accoudés (sans doute parce qu'elle était incapable de les porter), ses jambes trop lourdes pour qu'elle puisse marcher (elle était assise dans un fauteuil roulant, et l'on devait sans doute la transporter jusque dans cette cave, car elle ne pouvait pas faire avancer elle-même le fauteuil), un visage rouge et transpirant ses yeux cachés par des lunettes aux verres épais, pas de cheveux ou alors je n'avais pas eu le temps de les voir car ces visions étaient bien

trop rapides pour que je puisse fixer le moindre détail, le plus souvent le corps de la Conseillère emplissait la pièce, si bien que lorsqu'on m'y jetait je tombais directement sur elle, c'est-à-dire sur l'un de ses bras ou au milieu de son ventre où je pouvais rouler pendant un long moment sans pouvoir m'accrocher qu'à des plis de graisse, un bref instant car je glissais aussitôt et me retrouvais projeté vers un autre membre tout aussi glissant vu que la Conseillère transpirait beaucoup enfermée dans cette petite pièce souterraine sans doute très mal aérée (d'où les odeurs corporelles qui vous saisissaient dès que vous entriez), des secousses soudaines de tout le corps et c'était la Conseillère qui parlait mais où exactement, impossible pour moi de trouver la tête, glissant sans cesse sans jamais pouvoir me repérer puisque la configuration de son corps changeait tout le temps, sa voix qui tonnait dans tous ses membres à partir de chaque vibration j'essayais de reconnaître d'où venait la voix, mais c'était un peu comme le tonnerre dans une vallée, chaque versant de cet immense corps faisait écho et j'entendais chaque mot se décomposer en plusieurs morceaux incompréhensibles tout en continuant moi-même à glisser sur le tapis de chair apprenant peu à peu à tenir à quatre pattes sans tomber. *Vos voisins m'ont dit que vous parliez aux chiens dans la rue*: c'était les seuls mots la seule phrase que j'arrivais à comprendre

quand j'étais dans le bureau de la Conseillère, mots qu'elle répétait et répétait et qui avec le temps avaient fini par me hanter (je me levais avec eux dans la tête chaque matin: *Vos voisins m'ont dit que vous parliez aux chiens dans la rue*), était-ce la seule raison de ma nomination au chenil, *cette rumeur absurde* était-elle la seule raison de ma nomination au chenil, et qui était donc allé raconter cette histoire grotesque alors que je n'avais jamais eu l'idée folle de m'avancer vers un chien pour me mettre à parler avec lui, ce que faisaient très certainement la plupart des vieux de la ville avec leur propre chien, mais certainement pas moi qui n'en avais pas et qui me méfiais des chiens errants comme tout le monde ici. J'avais beau lui crier que je n'avais rien à voir avec les chiens, qu'il m'arrivait juste de les accueillir dans ma chambre certaines nuits et que c'était la mère qui les faisait entrer, que je ne leur parlais pas, qu'ils ne me disaient rien, que par conséquent je ne savais rien d'eux et eux rien de moi, j'avais beau hurler depuis un trou dans lequel j'avais glissé sans me blesser car partout la chair était molle et humide (trou qui s'élargissait et puis se rétrécissait, trou dont j'essayais de m'extirper mais comme je ne pouvais m'accrocher à rien le corps de la Conseillère à cet endroit étant dépourvu de poils – sans doute étais-je tombé dans son nombril – je glissais à nouveau à l'intérieur), la Conseillère ne m'entendait

pas et donc ne me répondait jamais, sa voix continuant à tonner faisant trembler tout son corps dont j'étais l'invisible l'inaudible et même l'inodore prisonnier incapable d'entendre clairement ce qu'elle disait, juste des bribes de phrases comme *protéger notre ville, régler le problème des chiens, sécuriser nos rues, rassurer la population, retour à la normale le plus vite possible*, et puis un nom qui revenait sans cesse : *Krumm*, nom toujours associé au chemin, nom qu'elle ne cessait de répéter et que je n'oubliais pas, le notant même à mon réveil. Lorsque j'arrivais à sortir de ce trou je ne sais comment, je me retrouvais sur une surface bombée et huileuse, certainement le ventre de la Conseillère sur lequel je restais sans bouger un bon moment, reprenant mon souffle car j'avais dû fournir un gros effort pour m'extirper (ce dont je ne me souvenais plus exactement), épuisé aussi d'avoir tant crié pour me faire entendre, mais en vain, j'étais parfois couché mon ventre contre le ventre de la Conseillère dont la peau à certains endroits était translucide et comme si j'avais été sur la banquise penché vers l'océan glacé je voyais des paquets de graisse se mouvoir en dessous, d'énormes paquets de graisse au sein desquels je devinais des formes sombres en gestation, ça avait des pattes, ça avait une gueule carnassière, ça avait un ventre aussi, un cou, une toute petite queue et ça évoluait au gré des mouve-

ments de la graisse, ça avait des yeux brillants qui me fixaient un instant, il y avait plusieurs de ces fœtus qui flottaient dans le ventre de la Conseillère, il en était plein à vrai dire, j'essayais de les compter mais ces fœtus de chiens étaient innombrables, les animaux semblaient à l'aise dans ce vaste ventre, ils se laissaient porter renversés sur le dos, comme endormis, pareils à des fœtus humains à vrai dire (on aurait bien pu confondre leurs quatre pattes avec des bras et des jambes), seuls leur tête et leur gueule oblongues faisaient qu'on reconnaissait qu'il s'agissait en vérité de fœtus de chiens, j'essayais d'avancer sur le ventre de la Conseillère mais la sueur m'entraînait dans de nouvelles glissades et je retombais le nez sur la peau du ventre, ne pouvant m'empêcher de contempler à nouveau pendant un long moment la féerie des fœtus de chiens dans le ventre de la Conseillère, *que c'est beau* m'exclamais-je, bouche bée devant ce spectacle, mais quand je me réveillais la tête pleine de ces visions, c'était un sentiment d'horreur qui s'emparait de moi: les images de ces fœtus de chiens enfermés en gestation dans le ventre énorme de la Conseillère ventre grossissant minute après minute me hantaient toute la journée, et je craignais plus que tout ce moment où, après la visite nocturne du doberman et des autres chiens, j'allais devoir plonger à nouveau sous la terre, ramper, marcher à quatre pattes, courir tenu à la laisse et

fouetté à coups de canne dans la galerie avant d'être jeté dans le bureau de la Conseillère où j'allais glisser sur son corps gluant et contempler – apparemment avec délice – l'intérieur de son ventre. Je n'entendais plus la voix grave de la Conseillère, je ne cherchais plus à comprendre les instructions qu'elle me donnait en vue de ma future activité au chenil, je n'essayais plus de lui répondre et de me justifier, au bout du rêve j'étais totalement plongé dans la contemplation de ces foetus flottants qui, lorsque je les revoisais éveillé, me paraissaient être une terrible menace dont je devais me tenir éloigné, ce qui était impossible puisque chaque nuit, contre ma volonté, j'y retournais, et je me disais qu'il en serait ainsi de mon arrivée au chenil, elle aussi inéluctable.

Chaque matin je retrouvais la mère dans la cuisine comme toujours en train de griffonner fiévreusement ses observations nocturnes dans son cahier, quand elle avait fini j'essayais de lui raconter comment s'était passée l'entrevue avec la Conseillère, mais elle ne m'écoutait pas comme si elle avait elle-même assisté à la scène dans le bureau, comme si elle avait été tapie dans un coin de la pièce et avait vu mes efforts désespérés pour que la Conseillère me voie m'écouter et surtout ne me nomme pas au chenil, la mère sans m'écouter commençait alors à me parler des chiens qu'elle avait observés pendant la nuit, toujours plus nombreux toujours plus gros

disait-elle les lèvres tremblantes toujours plus audacieux creusant des trous sous les barrières que les habitants avaient surélevées pour pénétrer dans leur jardin, grimpant sur les vérandas pour tenter de forcer les fenêtres des maisons, oui elle avait noté tout ça elle avait écrit au Conseil elle avait à nouveau parlé de moi qui n'avait qu'un désir avait-elle écrit c'était de *servir au chenil*, *servir* était bien le verbe qu'elle avait employé, et déjà le jour arrivait, le jour arrivait où j'allais commencer au chenil participer au grand effort collectif pour sauver la ville de la fureur des chiens car les premières attaques avaient eu lieu racontaient les journaux les chiens étaient chaque jour plus menaçants plus sauvages plus dangereux disait la mère et il y en aurait toujours plus si on ne faisait rien, *c'est là-bas dans la forêt qu'est ta place* ajoutait-elle, *c'est là-bas avec les chiens que tu vas régler le problème et sauver notre ville* disait-elle avant de recommencer à me griffer mon bras parcouru de vieilles cicatrices. Sa façon de me griffer était nouvelle, elle ne cherchait plus à me faire mal mais elle voulait simplement que je sente sa présence, présence qu'elle ne voulait plus oppressante tout à coup, comme si elle cherchait à me rassurer et à me mener tout doucement jusqu'au chenil: ses griffes s'enfonçaient légèrement dans la peau de mon bras, me faisant à peine saigner, puis de l'autre main elle essuyait le sang et ses doigts qu'elle avait

humidifiés avec sa salive passaient et repassaient sur mes plaies, comme si elle avait voulu les cicatriser elle-même. C'est aussi pendant ces jours que la mère, voyant comme j'étais inquiet d'aller au chenil, et par crainte sans doute que je n'y aille pas, se mit à chanter en pleine nuit la petite chanson forestière, assise dans la cuisine sourire aux lèvres et le regard perdu dans le vide. Je m'asseyais à ma place habituelle, de l'autre côté de la table, et l'écoutais chanter, bercé par ce chant qui me promettait un beau voyage dans la forêt, et malgré la répulsion que j'éprouvais à voir la mère jouer soudain cette comédie de la tendresse maternelle, je ne me lassais pas de l'écouter chanter, oui, je me laissais bercer par cette voix aiguë qui chantait faux mais m'annonçait un éloignement salvateur, loin d'elle et de tous les habitants de la ville qui ne pensaient plus qu'aux chiens et à ce qu'il fallait faire pour s'en débarrasser. Un soir, la mère commença à me parler du père dont elle n'avait jamais parlé, surtout elle parlait ce qui était surprenant vu que normalement elle ne savait que gueuler une poignée de mots brefs et violents, soudain elle parlait du père d'une voix douce que je n'oublierais pas, penchée sur la table sans me regarder elle avait arrêté de chanter et elle parlait, elle parlait du père que je n'avais jamais vu qui était parti il y avait longtemps, et à travers la voix de la mère je le voyais, un homme massif une

silhouette lourde qui travaillait dans la forêt bûche-ron disait la mère un peu braconnier, je le voyais marcher dans la forêt s'enfouir sous les feuillages et disparaître, écoutant la mère je le voyais toujours de dos s'avancer sous les arbres silencieux s'éloignant il ne venait jamais vers nous il ne revenait jamais et en effet il n'était jamais revenu il était parti vivre dans la forêt sans doute y était-il heureux disait la mère qui semblait émue malgré sa voix devenue froide et la colère qui la faisait parfois trembler, *va dans la forêt* disait-elle *va dans la forêt et tu retrouveras ton père* disait la mère, je l'écoutais je la regardais attentivement explorant son silence après qu'elle eut dit ça je creusais une galerie profonde dans son silence si étonnant, il n'y avait pas un bruit dans la maison cela dura plusieurs minutes pendant lesquelles la mère ne dit pas un mot puis on entendit un chien gueuler dehors alors la mère bondit de sa chaise furieuse ouvrit une fenêtre et gueula à son tour.

Le chenil

Je me souviens qu'une fois sous les arbres j'avais essayé d'oublier l'odeur de charogne qu'on sentait partout sur la colline du chenil, que j'avais quitté le petit sentier et m'étais glissé sous les feuillages comme si encore captif de la petite chanson forestière chantée par la mère et de l'histoire qu'elle m'avait racontée la veille j'avais voulu suivre le père disparu il y avait déjà si longtemps et le retrouver dans la forêt. Penché sur le sol écartant des feuilles mortes et des branchages j'avais cherché d'anciennes empreintes de pas, j'avais inspecté plusieurs troncs d'arbres à la recherche de ses initiales car la mère avait raconté que le père avait l'habitude de les marquer au canif à certains endroits de la forêt, c'était absurde bien sûr puisqu'il avait été là trente ans plus tôt, mais j'avais quand même passé un bon moment ce matin-là à remuer tout ce que je pouvais dans la forêt pour y repérer un signe même infime de son passage, j'avais même tenté de flairer portant à mon nez des pierres des bouts d'écorce et même un peu de terre mais l'odeur de la charogne l'infecte odeur des *clebs* était trop forte et chaque chose que je portais à mon nez sentait cette puanteur, si bien que je renonçais assez vite incapable de rejoindre le père par cette voie-là.

Je cherchais d'où venait cette puanteur si elle était portée par le vent mais en me redressant je constatais qu'aucune feuille ne bougeait autour de moi qu'il n'y avait pas un souffle de vent, pourtant l'odeur était partout dans l'air mais très haut dans l'air dans le ciel flottant au-dessus de la colline comme une terrible menace, je regardais le ciel à travers les branches et voyais qu'il était sale oui le ciel était sale non pas gris mais sale comme chargé de la puanteur qui régnait sur la colline, en regardant mieux autour de moi je voyais de petites particules noires qui flottaient dans l'air infimes particules que j'essayais d'attraper mais elles s'évanouissaient sur les doigts à peine attrapées, du ciel sale neigeaient continuellement ces infimes particules noires qui se déposaient sur le sol sur les feuilles sur les branches et les imprégnaient de leur odeur, moi-même j'étais déjà couvert et imprégné de ces particules presque invisibles mais que je distinguais de mieux en mieux, je devais même en avaler en inhaler et ainsi la puanteur pénétrait en moi se mêlait à moi imprégnait tout mon corps, si bien que dès ce premier jour avant même d'arriver au chenil je puis, non seulement mes vêtements mais tout mon corps que j'avais eu beau laver et relaver le premier soir, en vain, la puanteur était en moi à présent, le ciel sale de la colline avait pénétré en moi sous la forme de ces particules qui flottaient partout dans

l'air, puanteur qui m'avait évidemment dégoûté dès ce premier jour et comment avais-je fait d'ailleurs pour ne pas gerber ce premier jour ne gerbant que quelques jours plus tard le jour le plus atroce de la semaine au chenil le dernier jour de la semaine ? Je sentais ces particules se dissoudre sur ma langue dans ma gorge dans mes bronches, je les sentais se mêler à ma salive à mon sang, la puanteur du chenil se diffusait dans tout mon corps l'envahissait comme un virus s'en emparait, aurais-je pu encore y échapper quitter la colline quitter ces lieux ou bien étais-je déjà contaminé condamné, n'avais-je pas d'autre choix que d'aller au chenil, cette puanteur qui habitait qui imprégnait tout mon corps n'était-ce pas en moi le chenil, si bien qu'en vérité je n'avais pas à aller au chenil il était déjà en moi circulant dans mes veines dans mes nerfs s'étendant s'élevant cage après cage dans mon cerveau avec tous ces animaux qu'on y enfermait semaine après semaine qu'on y ..., cette puanteur entrée en moi c'était le chenil il n'était pas hors de moi je n'avais pas à le rejoindre il était en moi je le portais et je n'avais plus qu'à fermer les yeux quelques minutes pour y entrer pour m'y déplacer et pour y sombrer avec tous les animaux que j'étais censé soigner.

En cherchant des traces du père traces anciennes et disparues je m'étais éloigné du sentier et du chenil, je m'étais enfoncé dans la forêt et n'avais même pas

vu le mur d'enceinte du chenil que je voyais à présent en moi, j'avais dû renifler les particules sans m'en rendre compte et déjà je commençais à voir le chenil avant d'y être, il avait suffi que j'ouvre les yeux sur le dedans sous l'effet de la puanteur qui m'habitait à présent, il me suffisait d'ouvrir les yeux sur le dedans pour voir le chenil, pour longer son mur d'enceinte avant de rejoindre l'entrée principale ouverte ce matin-là, les cages vides étaient là devant moi, alignées, pleines de merde, je m'avançais dans le chenil qui me semblait désert et comptais une bonne cinquantaine de cages disposées sur deux ou trois rangées, chaque cage couverte d'un toit qui protégeait les animaux de la pluie et de la neige mais pas du vent qui devait souffler fort sur ce versant de la colline, on était apparemment dans une clairière au milieu d'une forêt de sapins, personne, personne et aucun chien quels chiens avais-je donc entendus gueuler en montant sur la colline, tout ça, le chenil et les alentours je les voyais en ouvrant simplement les yeux sur le dedans, sur mon corps contaminé par les innombrables particules descendues du ciel que j'avais reniflées avalées et qui à présent s'étaient mélangées à mon sang à ma chair et me faisaient voir le chenil sans y être encore.

Alors que je passais devant les cages ouvertes un nom me venait à l'esprit un nom d'une seule syllabe que j'avais déjà entendu chez la Conseillère parmi

toutes les bribes de phrases de mots, je l'avais oublié et maintenant il me revenait, c'était *Krumm*, le nom *Krumm* me revenait alors que je passais devant les cages ouvertes au milieu du chenil désert, *Krumm* devait être dans le coin pensais-je instinctivement, *Krumm* que je ne connaissais pas que je n'avais jamais vu devait être caché quelque part dans le chenil me disais-je, comme si j'avais déjà connu *Krumm* comme si j'avais déjà été dans le chenil alors que j'étais à quelques centaines de mètres de là au milieu de la forêt les yeux ouverts sur le dedans sur le chenil que je portais désormais en moi avec toute sa puanteur animale qui maintenant que je marchais devant les cages et découvrais le chenil était devenue insupportable, comme dans la forêt je cherchais de la viande en putréfaction dans un coin caché du chenil en vain car à part la merde à l'intérieur des cages qui n'avaient pas été nettoyées je ne voyais aucun cadavre rien qui puisse suggérer le pourrissement d'un corps de chien, non l'odeur de charogne était dans l'air était en moi était partout, je ne pouvais y échapper je ne pouvais plus lui échapper et le nom *Krumm* qui revenait et la présence de *Krumm* caché quelque part dans le chenil qui était une évidence pour moi depuis que j'étais entré, *Krumm* était là et m'observait, *Krumm* allait surgir de derrière une cage, et sans m'en rendre compte

j'appelais Krumm mais à voix très basse si bien que s'il était là Krumm ne pouvait pas m'entendre. Les particules ne cessaient de tomber du ciel sale formant une espèce de voile sombre tout autour de moi voile de plus en plus épais, des piqûres noires apparaissaient partout sur la peau de mes mains et certainement sur mon visage que j'essuyais salissant davantage mes mains mélange de sueur et de charbon, tête levée vers le ciel bouche ouverte j'avalais et reniflais avec toujours plus d'avidité, et déjà j'étais dans le chenil désert après les cages vides devant la porte verrouillée d'un bâtiment à la façade décrépite et sale en plein milieu de la clairière des sapins tout autour, et déjà j'entendais la voix de Krumm qui restait caché, je l'entendais venant de la zone la plus profonde de mon propre corps de ma propre viande, voix qui commandait, voix qui venait aussi de derrière moi dans la galerie alors que je courais devant elle et recevais des coups de canne, voix qui m'insultait, voix qui me disait de me taire avant que j'aie eu l'envie de parler, voix à laquelle j'obéissais instinctivement car tout le monde obéissait autour de moi et ça obéissait en moi au plus profond de moi sans que je puisse me tourner vers la voix cachée quelque part dans le chenil désert, ce n'était pas la peine de chercher la voix de Krumm, elle commandait Krumm restant invisible, et déjà j'entendais léchant mes mains léchant la neige noire

tombée du ciel: *Dammertal, on va commencer par nettoyer les cages.*

La puanteur des cages et la voix de Krumm dans le crâne dans tout le corps j'essuyais mon visage noirci par le ciel sale, je me salissais les mains couvertes de minuscules piqûres noires, j'essayais de sortir du chenil, j'essayais d'échapper à la voix de Krumm et à la puanteur des cages mais je ne pouvais pas, c'était en moi, j'étais prisonnier de moi-même pensais-je bêtement et jamais personne n'avait échappé à soi-même autrement que par la mort pensais-je encore bêtement, je ne pouvais pas sortir du chenil puisque dans la forêt j'étais déjà au chenil puisqu'en essuyant mon visage noirci par le ciel sale j'étais déjà dans le chenil puisque dans la galerie courant tenu en laisse recevant des coups de canne j'étais déjà sous les ordres de Krumm puisque griffé par la mère j'étais déjà dans la galerie recevant les coups de canne de Krumm et ainsi de suite, j'avais toujours été au chenil j'étais né au chenil vivre c'était être au chenil la voix de Krumm dans les oreilles: *Dammertal, on va commencer par nettoyer les cages.* Je savais que je devais obéir à Krumm mais je n'obéissais pas à Krumm et continuais à circuler après avoir essayé d'ouvrir la porte verrouillée du bâtiment à la façade décrépite et sale tout au fond du chenil, continuais à circuler le long des cages alignées une dizaine dans chaque rangée, peut-être une cinquantaine en tout,

peut-être une centaine, j'avais commencé à compter mais sous l'effet de la neige noire qui couvrait mes mains mon visage que j'essuyais avec mes mains que je léchais ensuite je ne parvenais jamais au même résultat, j'avais beau reprendre la première allée puis la seconde puis la troisième au bout de la cinquième (ou de la sixième ou de la septième je ne savais plus) je n'arrivais pas au même résultat, et c'était ces cages que Krumm m'ordonnait de nettoyer auquel je désobéissais tout en sachant que je finirais par obéir car jamais dans ma vie je n'avais désobéi à quiconque, alors pourquoi aujourd'hui ici au chenil ne prenais-je pas aussitôt ce dont j'avais besoin pour nettoyer les cages seau pelle tuyau d'arrosage disposés bien en évidence à l'entrée du chenil, pourquoi n'obéissais-je pas à Krumm et préférais-je circuler au milieu des cages pour les compter ce qui était absurde puisque j'en étais manifestement incapable, ce qui était étrange aussi puisque habitué aux coups de la mère dès qu'elle me donnait un ordre auquel je n'obéissais pas assez vite j'avais appris j'avais été dressé à obéir aussitôt, alors quoi, fatigue liée aux nombreuses nuits blanches des dernières semaines, effet de la neige noire que je prenais dans la forêt sans même m'en rendre compte au début, si bien que j'étais drogué déjà à la puanteur du chenil, à son infinie puanteur qui imprégnait mon corps mes vêtements et même mes pensées ?

Je savais que j'allais obéir mais je voulais choisir le moment et puis je me disais que tant que je n'avais pas vu Krumm qui restait caché et dont la voix me paraissait encore lointaine je pouvais circuler dans le chenil, compter et recompter les cages sans jamais arriver au même résultat, n'avais-je pas couru pendant quelques centaines de mètres sans collier ni laisse dans la galerie, pareil ici, je marchais dans les allées comptais et recomptais les cages constatant qu'il y avait dans la plupart d'entre elles plusieurs niches auxquelles était attachée une laisse déchiquetée et salie ou bien d'autres cages plus petites, niches et cages qui étaient entassées les unes sur les autres espèce d'infâme taudis à l'intérieur de chaque cage qui pouvait accueillir au moins une dizaine de chiens voire plus car des laisses étaient également attachées aux grilles, et pourquoi d'ailleurs ces niches et ces cages à l'intérieur de la cage si celle-ci était couverte d'un toit, sinon pour séparer les chiens les uns des autres, sinon pour que chaque bête ait son coin à elle séparé des autres bêtes ? Chaque cage avait ainsi sa propre construction de niches et de plus petites cages entassées les unes sur les autres certaines chancelantes visiblement fragiles fragilisées par les chiens qui avaient dû les faire bouger en tirant sur leur laisse, et de chaque cage sortait une odeur pestilentielle odeur de merde et de pisse mêlées odeur de poil et de vase odeur de

bave animale, et la voix de **Krumm** au milieu de tout ça qui revenait puanteur de sa voix parmi toute cette puanteur, bave elle aussi. Je m'arrêtais devant quelques cages où les niches avaient été renversées certainement par les chiens qui y avaient été attachés, ou bien il y avait eu un combat entre une ou plusieurs bêtes, j'essayais d'imaginer ce qui avait bien pu se passer dans ces cages où le désordre était total et la saleté extrême, sur le sol en béton il y avait des taches de sang noires, des poils étaient restés accrochés à la grille, oui, sans doute des chiens s'étaient-ils battus enfermés ici pendant plusieurs jours voire plusieurs semaines sans jamais pouvoir sortir, dans chacune de ces cages la tension entre les chiens avait dû être terrible et je pensais aux dobermans, était-il possible que les dobermans aient été capturés et enfermés dans l'une de ces cages et que s'était-il passé, j'essayais de me souvenir de leur dernier passage dans ma chambre lors duquel je n'avais remarqué aucune blessure aucune nervosité chez les animaux, avaient-ils fini ici allaient-ils finir ici je cherchais des traces des dobermans dans les cages, en vain évidemment, presque inquiet pour eux (m'étais-je donc attaché à eux ?), la voix de **Krumm** me troublait certes mais je continuais à examiner les cages avant de les nettoyer, et sans doute n'obéissais-je pas à **Krumm** simplement pour pouvoir examiner les cages juste après la disparition

- la liquidation ? - des chiens, car il me paraissait clair à parcourir le chenil désert que les chiens qui y avaient été enfermés avaient bel et bien disparu, ou plutôt qu'on les avait fait disparaître.

Il m'était en effet impossible de ne pas penser à la revendication des vieux en parcourant le chenil: régler le problème des chiens, c'était les liquider, c'est pour ça que les vieux étaient descendus dans la rue eux qui d'habitude restaient des journées entières à regarder ce qui se passait dehors depuis leurs fenêtres ou depuis leur écran, eux qui protestaient dans leur coin à voix basse mais n'osaient jamais aller au-devant des autorités pour exiger quoi que ce soit, là ils étaient descendus dans la rue étaient allés manifester devant le Conseil paniqués à l'idée que leur ville puisse être entièrement envahie saccagée et eux attaqués qui sait dévorés par les chiens, ils avaient gueulé comme ils pouvaient de leur voix tremblante faisant claquer leur dentier exigeant que ces bêtes venues de nulle part (car ils ne se préoccupaient même pas de savoir ce qui avait pu se passer de l'autre côté, ils ne s'intéressaient pas aux guerres à l'extérieur des frontières du pays ou alors trop vaguement pour connaître exactement le nom des pays en guerre), exigeant que ces bêtes soient abattues, oui, c'est ce qu'Ivan m'avait raconté, les vieux étaient prêts à prendre eux-mêmes une arme de chasse pour abattre les chiens qui s'approchaient

trop de leur maison, et le Conseil avait dû dépêcher des émissaires chez plusieurs des vieux les plus agités pour les dissuader de passer à l'acte les menaçant de sévères amendes, des passants pouvaient être blessés et les animaux eux-mêmes étaient protégés par une charte (laquelle ? tout le monde l'ignorait), suite à quoi le Conseil avait mis en place une fourrière nocturne et réorganisé le chenil, y faisant installer de nouvelles cages, nommant Krumm à sa direction, Krumm qui donc supervisait l'accueil et la *liquidation* des chiens, ce que personne ne savait même pas moi qui étais pourtant constamment informé par la mère de ce qui se tramait au Conseil, la liquidation des chiens avait commencé, tout autour de moi les cages vides où de nombreuses bêtes étaient déjà passées en étaient la preuve car je ne pouvais imaginer qu'elles avaient été libérées après avoir été capturées, non, elles avaient été liquidées en secret, à l'écart de la ville, comment c'est ce que je cherchais à comprendre en parcourant le chenil en tous sens avant de commencer à nettoyer les cages.

Où et comment avaient-ils liquidé les *clebs*, comme Jaspers de la fourrière allait bientôt dire devant moi, où avaient-ils enfoui leurs corps, je cherchais un endroit dans le chenil en contrebas, vaste surface couverte de mauvaises herbes mais la terre n'y avait pas été remuée et il n'y aurait sans doute pas eu assez de

place pour tous les animaux, non, ils avaient dû emporter les corps à l'extérieur sans doute dans la forêt pensais-je encore saisi dégoûté par la puanteur qui y régnait cherchant autour de moi parmi les arbres, allais-je donc me perdre dans la forêt à la recherche d'une fosse parce que je ne voyais aucune trace des corps au chenil, j'avais beau inspecter le long du mur d'enceinte aucune pelle n'avait été utilisée, le sol était resté meuble, alors qu'étaient devenues les bêtes qui avaient été enfermées ici, nombreuses sans doute vu l'état dégradé des niches et la quantité de merde dans les cages, je supposais que les cages n'avaient jamais été nettoyées et que plusieurs groupes de chiens s'étaient succédé dans chacune d'entre elles, d'où l'extrême puanteur dans le chenil, mais ce n'était pas qu'une odeur de merde, non comme dans la forêt c'était autre chose, odeur qui me rappelait celle des dobermans dans ma chambre, odeur de charogne, comme si tous les chiens qui étaient passés ici s'étaient eux aussi roulés sur le cadavre d'un rongeur déniché lors de leurs pérégrinations pour s'en huiler les poils, odeur de charogne plus intense peut-être dans le chenil mais si semblable à celle de ma chambre que j'arrivais à confondre les deux lieux, comme si dans ma chambre j'avais déjà été au chenil, comme si en venant dans ma chambre nuit après nuit les dobermans m'avaient invité à venir au chenil et m'y

avaient transporté par leur seule odeur. Je retournais vers l'entrée du chenil, là où se trouvait l'accueil, un préfabriqué miteux où Krumm avait son bureau, la porte était ouverte mais il n'y avait toujours personne, je me disais que seul Krumm pouvait me répondre à propos des chiens passés par le chenil et qui avaient disparu, très certainement liquidés sinon quoi d'autre, sur la table minuscule près de la fenêtre il n'y avait qu'un ordinateur, en face une chaise, pas d'autre meuble, un calendrier au mur les semaines passées barrées d'un trait en diagonale, je ressortais et voyant le matériel de nettoyage hésitais une première fois, devais-je rester à nettoyer ou foutre le camp, quitter le chenil et sa puanteur criminelle, disparaître dans la forêt comme le père, ne plus jamais revenir chez la mère, mais je ne foutais pas le camp repris par la voix de Krumm, me demandant ce que voulait bien dire le *on* dans sa phrase *on va commencer par nettoyer les cages*, un moment je l'avais attendu en pensant qu'*on* allait nettoyer ensemble puis j'avais compris que c'était une façon impersonnelle de me donner un ordre, et par la suite Krumm ne m'adressa jamais la parole autrement, m'appelant toujours *Dammertal* mais fondu dans ce *on* qui était sa façon à lui de me plonger dans la masse indistincte de ses employés, oui, Krumm ne m'adressait jamais la parole comme à une personne face à lui mais semblait

toujours parler à une silhouette inconnue, lointaine perdue dans la foule à laquelle il attachait certes un nom, mais toujours froidement, comme s'il s'agissait d'une simple étiquette sur un objet. Me voyait-il d'ailleurs, de là où il était posté ? Car il était posté ou plutôt caché quelque part, peut-être derrière un des sapins dans la forêt qui surplombait le chenil, sans doute avait-il une paire de jumelles et il m'observait, contrôlant si j'obéissais déjà à sa voix, il savait mon nom, sans doute l'avait-il appris directement de la mère car il était clair que la mère l'avait appelé et lui avait parlé de moi après avoir parlé de moi à la Conseillère, ainsi savait-il que j'existais mais malgré ça j'étais fondu dans le *on* de son premier ordre et de tous ceux qui allaient suivre, je n'avais pas d'identité réelle, j'étais juste une silhouette vue de loin qui se déplaçait dans le chenil et dont on attendait qu'elle obéisse et ne pose pas de questions, alors qu'allait-il se passer maintenant que je m'en posais et voulais en poser à propos des chiens disparus et de la saleté extrême des lieux, et si je les posais est-ce que Krumm allait me répondre ?

J'ignorais alors que Krumm ne répondait à aucune question, qu'il n'écoutait même pas ce qu'on lui disait car à peine avait-il donné l'ordre qu'il avait à donner qu'il était disparu, on ne savait jamais exactement où il se trouvait d'où il nous observait même si ce premier jour au chenil j'avais cru voir sa sil-

houette se faufiler d'un arbre à l'autre dans la forêt de sapins au-dessus ou bien passer à la fenêtre de son bureau tandis que je nettoiais les cages, car j'avais commencé à nettoyer les cages ne pouvant questionner Krumm sur la disparition des chiens, j'avais commencé à nettoyer les cages craignant la colère de Krumm dès ce premier jour, j'avais d'abord pris le seau et le remplissais de merde à l'aide d'une pelle, puis une fois qu'il était rempli j'allais jusqu'au terrain un peu plus bas où j'avais creusé une large fosse et y déversais le contenu du seau, cela dura des heures combien je ne sais pas exactement n'ayant pas de montre le ciel sale toujours plus sale au fil de la journée à midi il semblait noir comme la merde que je déversais à un bon rythme dans la fosse que j'avais creusée pressé d'en finir de pouvoir passer à l'étape suivante soit le nettoyage des cages à grands jets d'eau, jus sombre qui coulait sur le béton et filait dans les rigoles le long des cages, jus sombre qui était finalement la dernière trace des chiens enfermés, jus sombre que buvait la terre sèche plus bas. À la mère aussi j'avais voulu poser des questions, j'étais encore enfant et l'envie m'était passée assez vite, la mère m'avait si bien dressé par la suite que j'avais définitivement perdu tout désir de lui poser des questions sur son comportement ou sur sa cruauté, et il s'était passé la même chose avec Krumm quand approchant de

son bureau où je croyais avoir aperçu sa silhouette j'avais finalement renoncé à entrer, m'attendant à un dressage tout aussi cruel sinon plus cruel que celui de la mère, j'avais pris finalement le seau et la pelle et j'étais allé nettoyer les cages, ce qui j'en suis sûr n'avait pas surpris Krumm qui m'observait, à aucun moment il n'avait dû croire que j'allais quitter le chenil, j'étais sûr que la mère lui avait parlé de moi, de mon obéissance, de ma soumission totale dès que quelqu'un de fort était face à moi, et il est vrai que j'étais très obéissant, que j'avais été parfaitement dressé par la mère qui savait comment me faire obéir même quand l'un de ses ordres me déplaisait, elle savait y faire, elle connaissait tous les gestes qu'elle devait faire, tous les mots qu'elle devait prononcer et surtout le ton qu'elle devait employer (en général elle criait), elle m'avait même inculqué le goût de l'obéissance, au point que même si je me posais des questions sur tel ou tel ordre absurde qu'elle me donnait (comme par exemple de nettoyer l'escalier devant la maison alors que je venais de le faire), je prenais quand même plaisir à obéir, et c'était pareil ici avec Krumm que je n'avais pas encore vu et dont je ne connaissais que la voix, je m'étais posé des questions sur les chiens disparus et en m'approchant de son bureau je m'étais rappelé avec délice les quelques mots qu'il avait prononcés de sa voix grave, je me les étais même répétés pour

essayer d'estimer le degré de cruauté que pouvait atteindre Krumm si on lui désobéissait (un instant je m'étais même imaginé faire semblant de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire en employant le *on* dans son ordre *On va commencer par nettoyer les cages*), or en écoutant et en réécoutant sa voix j'avais deviné que Krumm était capable d'une grande cruauté, et me sentant incapable de la supporter dès ce premier jour j'avais renoncé à le questionner sur les chiens disparus, j'avais pris le seau et la pelle et j'étais allé nettoyer les cages. Comme il est normal, mon extrême obéissance était liée à la crainte du châtement que je devrais subir si je n'obéissais pas, et à entendre la voix de Krumm je me disais que le châtement serait terrible, plus terrible que les cris et les griffes de la mère, si terrible que j'avais renoncé à poser une question à Krumm sur la disparition des chiens et m'étais mis à la tâche qui m'était assignée, ce qui ne m'empêchait pas de continuer à me poser des questions, car à vrai dire plus j'étais obéissant plus je m'en posais, et parfois je me demandais si ce n'était à cause de mon extrême obéissance que je me posais toutes ces questions, puisque condamné à me taire j'étais entièrement libre de me les poser, de me poser toutes les questions que je voulais, et que sans mon extrême obéissance je n'aurais jamais eu la liberté intérieure pour me les poser, trop occupé par les châtements que j'aurais dû subir, si

bien qu'au fond je bénissais l'extrême obéissance que m'avait inculquée la mère, vraie condition de ma liberté intérieure, laquelle consistait à me poser et me reposer sans cesse les mêmes questions, envisageant toutes les réponses possibles vu que je ne pouvais m'attendre à obtenir de l'extérieur une seule réponse, fût-elle juste ou mensongère. En nettoyant les cages je me demandais ainsi d'où venaient les aboiements les jappements que j'avais entendus pendant que je montais sur la colline puisque ce lundi matin les chiens avaient déjà disparu comme c'était le cas tous les lundis matin (je ne le savais pas alors mais le chenil était vidé chaque fin de semaine et il fallait attendre le lundi midi pour que le camion de la fourrière débarque avec son nouveau chargement de chiens capturés pendant la nuit), je me demandais comment j'avais pu entendre les chiens dans le chenil alors qu'ils avaient déjà disparu liquidés deux jours auparavant et me disais que j'avais pourtant bien entendu les *clebs* (c'était le mot employé par Jaspers qui débarquait chaque lundi midi avec son nouveau chargement de chiens), m'expliquant alors ce phénomène par le fait que depuis des mois j'entendais des chiens aboyer chaque nuit dans les rues et que leurs aboiements nocturnes étaient donc présents en moi depuis longtemps, qu'il avait suffi que je m'approche du chenil pour les entendre paniqués d'avoir été capturés en pleine nuit trans-

portés dans le camion de la fourrière et déchargés au chenil comme si j'avais été à côté d'eux dans le camion effrayé avec eux, que j'étais donc l'un des leurs enfermé dans une cage nettoyant leur merde avec une pelle et un seau enterrant leur merde dans une fosse un peu plus loin mais tout de même l'un des leurs un chien qu'on allait liquider comme les autres un chien que la mère avait envoyé au chenil pour que Krumm se charge de le liquider, oui, cela ne faisait aucun doute j'étais parmi les chiens qui aboyaient dans le camion de la fourrière qui débarquait ce lundi midi au chenil et j'étais terrorisé à l'idée de finir en cage avant d'être liquidé malgré le fait que j'avais obéi que j'avais nettoyé les cages comme Krumm me l'avait ordonné après avoir certes un peu hésité, mais si peu.

J'avais été capturé devant chez moi, la mère m'avait foutu dehors en pleine nuit pour quelle raison je ne me souviens plus, à peine étais-je dans la rue que je recevais plusieurs coups de bâton sur le crâne et qu'un type m'attrapait par le cou, me traînait sur quelques mètres avant de me balancer dans une cage à l'intérieur d'un fourgon où il y avait déjà d'autres chiens qui gueulaient je sentais leur haleine alors qu'allongé par terre je me remettais des coups de bâton sur le crâne la gueule ensanglantée et essayais de regarder les autres chiens autour de moi, comment avais-je pu me laisser attraper si facile-

ment et pourquoi la mère m'avait-elle foutu dehors à cette heure de la nuit justement au moment où Jaspers et Kerl passaient dans la rue, sonné dans la cage secoué par les cahots du camion j'étais sûr que la mère avait appelé la fourrière et m'avait livré à eux, oui, il n'y avait pas d'autre explication, elle m'avait foutu dehors en sachant que Jaspers et Kerl me captureraient et m'emporteraient au chenil pour que j'y sois liquidé. Ou bien j'avais simplement sorti les poubelles comme je faisais chaque soir, un peu plus loin sur le trottoir j'avais vu une cage ouverte et je m'étais approché, à l'intérieur il y avait une charogne dont l'odeur m'avait attiré et je n'avais eu qu'une envie c'était de pouvoir me rouler dessus de m'imprégner de cette odeur comme faisaient les chiens qui me rendaient visite chaque nuit, sans me méfier sans regarder autour de moi aveuglé par mon désir de puanteur j'étais entré à l'intérieur de la cage qui s'était refermée sur moi, soudain les phares du camion de la fourrière garé à quelques mètres de là s'étaient allumés m'éblouissant, deux silhouettes dont une massive celle de Jaspers s'étaient approchées et avaient soulevé la cage avant de la jeter dans le camion où d'autres chiens gueulaient dans le noir et moi aussitôt avec eux, me jetant d'un côté à l'autre de la cage, furieux, agressif, prêt à attaquer le premier chien le premier homme venu. Mais le plus souvent je rêvais que c'était la mère qui m'avait

foutu dehors, même si au réveil j'étais incapable de me souvenir pour quelle raison elle m'avait foutu dehors je me souvenais juste que je m'étais retrouvé devant la porte qu'elle avait verrouillée et qu'après avoir fait le tour de la maison pour voir si la porte de la cave était elle aussi verrouillée (et bien sûr elle l'était) je m'étais assis sur un banc un peu plus loin puis allongé, ensuite je ne me rappelais plus de rien, c'était après que Jaspers m'avait donné un grand coup de bâton sur le crâne comme il aimait faire avec les gros chiens qui ne rentraient pas facilement dans une cage et qu'il pouvait être dangereux d'essayer d'attraper avec un sac, il m'avait traîné assommé jusqu'au camion et mis dans une cage au milieu des chiens qui hurlaient dont je ne voyais que les gueules et parfois les yeux furieux surgir de leur cage dans l'obscurité, oui, le plus souvent je rêvais que c'était la mère qui m'avait foutu dehors qui m'avait livré à Jaspers sans doute averti par un coup de fil car jusqu'à présent je n'avais pas vu le camion de la fourrière dans notre quartier, Ivan m'avait raconté que c'était vers le quartier HLM des Horizons qu'il y avait le plus de chiens qui se regroupaient *qui squattaient les immeubles* avait-il même dit ce qui m'avait paru étrange vu qu'il y avait des habitants dans les appartements réputés insalubres, mais Ivan m'avait dit ça un jour de ma première semaine au chenil et je ne l'avais guère écouté complètement

pris par ce que j'avais vu et ce que j'avais vécu au chenil, alors que faisait Jaspers dans ma rue, évidemment la mère l'avait appelé et m'avait livré à lui et à Krumm, c'est Krumm qui suite à un appel de la mère (ou de la Conseillère qui était en bon contact avec la mère) avait chargé Jaspers de me capturer, car encore une fois le camion de la fourrière ne venait jamais dans notre quartier où il y avait certes des chiens la nuit mais pas suffisamment pour que ce soit une priorité, c'était aux Horizons qu'étaient les chiens me répétait Ivan mais je n'écoutais pas j'étais au chenil ou plutôt je m'y dirigeais traîné assommé par Jaspers et mis dans une cage au milieu des chiens qui hurlaient dont je ne voyais que les gueules et parfois les yeux incandescents surgir de leur cage dans l'obscurité du camion qui roulait vers le chenil. La gueule en sang quand j'avais pris le coup de bâton de Jaspers j'étais ballotté dans tous les sens par les cahots du camion, ma cage cognait celle d'un boxer étalé inconscient le dos lézardé de coups de couteau, je voyais d'autres chiens de race portant un collier qui étaient eux aussi blessés plusieurs mal en point mais tellement affolés par l'obscurité du camion qu'ils gueulaient comme des fous malgré leurs blessures ou peut-être à cause d'elles, furieux d'être enfermés, tous les chiens de la ville allaient être ainsi capturés me disais-je, battus à mort s'il le fallait, tous les chiens qui venaient *de l'autre*

côté, du pays ravagé par la guerre ou par je ne sais quelle catastrophe que tout le monde ici voulait ignorer tous les chiens venus jusqu'ici chassés par la peur allaient être pourchassés, attrapés, jetés dans ce camion et transportés jusqu'au chenil où ils seraient liquidés, sans doute les chiens le savaient-ils et ils se rebellaient avec plus de violence encore, se cognant contre les grilles de leur cage, s'y blessant (plusieurs avaient du sang à la gueule), il en venait pourtant d'autres, toujours davantage racontait Ivan qui ne les avaient pas vus arriver de la plaine mais disait qu'il y en avait beaucoup plus en ville terrorisant les gens, sans doute ignoraient-ils ce qui les attendait comme moi j'avais ignoré que je finirais dans le camion ballotté la gueule en sang bientôt enfermé au chenil bientôt liquidé, *vendredi, c'est le vendredi qu'on nettoie à nouveau les cages, Dammertal*, avait dit Krumm sa voix me revenant en plein milieu du rêve.

Au chenil le camion de Jaspers était arrivé alors que j'avais fini de nettoyer les cages en les arrosant à forts jets d'eau en espérant que la puanteur disparaîtrait mais en vain, la puanteur ne venait pas seulement des cages mais elle était partout dans la terre et dans l'air on ne pouvait pas la faire disparaître, Jaspers et Kerl qui étaient descendus du camion n'y faisaient même plus attention ouvraient déjà les deux portes à l'arrière pour décharger les chiens

sans même m'avoir salué, accomplissant une tâche mécanique qu'ils étaient habitués à accomplir chaque matin après une longue nuit à traquer les chiens dans les rues de la ville, je les aidais à décharger en redressant d'abord les cages qu'ils avaient jetées du camion, Jaspers semble-t-il avec une certaine jubilation, heureux de provoquer la fureur et le désespoir des chiens, parmi eux de nombreux chiens blessés à la gueule qui pissaient le sang et même des bêtes qui semblaient mortes ou inconscientes, leur corps étalé sans mouvement à l'intérieur de la cage et notamment celui d'un boxer au dos lézardé de coups de couteau dont je traînais la cage sur plusieurs mètres avant que Kerl ne vienne m'aider à la porter. Je détestais aussitôt Jaspers un grand type à tête chauve d'une cinquantaine d'années qui était le chef de Kerl beaucoup plus jeune (comme moi nommé par le Conseil), je détestais aussitôt Jaspers qui s'amusait chaque matin à balancer les cages hors du camion jubilant quand les chiens qui étaient bringuebalés à l'intérieur et se cognaient aux grilles gémissaient et gueulaient, quelle fut ma surprise lorsque j'appris en parlant un jour avec lui qu'il avait été professeur d'éducation civique pendant de nombreuses années jusqu'au jour où il avait répondu à une annonce pour le job à la fourrière: *je n'en pouvais plus des gamins*, m'avait-il dit, *même s'ils puent je préfère encore les chiens, on en*

fait ce qu'on veut, et il avait ri en me disant ça, visiblement heureux d'avoir choisi ce job qui le faisait certes travailler la nuit mais le laissait entièrement libre de traiter les chiens comme il le voulait tant qu'ils restaient vivants, car selon la Charte des droits animaux que devaient respecter les employés du chenil, Charte qui venait d'être modifiée par le Conseil suite aux événements récents, il était formellement interdit d'abattre les chiens en pleine rue, leur liquidation devant avoir lieu dans un cadre réglementaire et selon une procédure très stricte que j'allais devoir bientôt découvrir. Kerl essayait de rattraper les cages que Jaspers balançait vers lui mais épuisé par la longue traque nocturne il titubait et tombait sur les chiens emprisonnés qui gueulaient tous ensemble fous de rage, se redressait péniblement mais retombait aussitôt incapable de tenir debout de rester stable sur ses longues jambes, cage après cage balancée par Jaspers Kerl basculait tombait une nouvelle fois essayait de se rétablir sur ses jambes mais trop maigre sans musculature penchait vers l'arrière ou sur le côté et finalement retombait, ce qui amusait beaucoup Jaspers qui semblait balancer les cages avec toujours plus de violence non seulement pour effrayer les chiens mais aussi pour voir comment Kerl allait tomber les bras tendus vers lui tandis que tout son corps était déjà parti vers l'arrière fuyant devant le poids qui lui arrivait dessus.

Kerl était bien sûr trop faible pour ce job et tentait jour après jour nuit après nuit de tenir face à la brutalité de Jaspers, s'en accommodant comme il pouvait affrontant certains chiens enragés dans les rues alors qu'il lui suffisait de marcher un mètre pour buter sur un obstacle et tomber, combien de fois Kerl tombait-il en une nuit ou une journée je n'osais l'imaginer mais vaille que vaille il continuait beaucoup plus jeune beaucoup plus faible que Jaspers qui le traitait comme son esclave, s'amusant de sa moindre chute, le poussant même pour qu'il tombe au risque de se faire mordre par une des bêtes qu'ils devaient attraper. C'est Kerl lui-même qui, plus tard, me raconta les sévices qu'il devait subir quotidiennement de la part de Jaspers, mais dès ce premier jour je comprenais en le voyant tituber, tomber et se redresser sans cesse qu'il vivait chaque jour et chaque nuit sous la pression de son maître, car oui Jaspers était son maître dans la longue galerie souterraine, c'est bien lui qui le tenait en laisse et le faisait courir en le bastonnant dès qu'il tombait, Kerl se redressait aussitôt et recommençait de courir avant la prochaine chute, ses bras tendus vers la cage au poids énorme (cette fois-ci c'était un doberman qui était à l'intérieur, les griffes sanglantes accrochées aux grilles et les yeux rouges) cage qu'il ne parviendrait évidemment pas à attraper tout seul, posté derrière lui je l'empêchais de tomber et l'ai-

dais à saisir la cage tout en essayant de ne pas me faire mordre, me retrouvais avec de la bave et du sang sur les mains (comme la plupart des chiens capturés le doberman avait pris un coup de bâton de Jaspers dans la gueule), puis Kerl et moi soulevions la cage pour transférer le chien dans sa nouvelle prison où j'étais déjà allé porter le boxer au dos tailladé, allongé sur le béton il respirait bruyamment, avec Kerl on prit un peu de temps pour désinfecter les plaies, le chien se laissa faire, à moitié inconscient, laissé pour mort dans la longue galerie souterraine où tout le monde lui marchait dessus, sauf Kerl et moi qui nous étions arrêtés un instant pour tenter de le sauver avant de recommencer à courir.

Jaspers m'avait tiré de ma propre cage en me prenant par la peau du dos et m'avait jeté dans celle du chenil où j'étais d'abord seul, encore sonné la gueule ensanglantée bavant sur le béton, bientôt il apporta d'autres chiens je me souviens d'un épagneul lui aussi bien abîmé qui vint quand même vers moi pour me renifler, j'eus de la chance car les autres chiens n'étaient pas agressifs et après quelques reniflements mutuels à peine un grognement chacun trouva son coin, moi dans une niche à l'abri comme j'étais arrivé le premier, les autres à chaque coin de la cage où on les attachait à des laisses, à peine étions-nous arrivés qu'on vint nous donner à manger et à

boire chacun dans sa propre gamelle, une espèce de pâtée infâme que je reniflai sans pouvoir même y goûter, que faisais-je là, comment était-il possible qu'après m'avoir jeté hors de chez moi la mère ait pu accepter qu'on m'enferme dans cette cage et qu'allait-il m'arriver surtout, je ne cessais de m'angoisser à ce sujet car en reniflant dans la niche je compris que d'autres chiens avaient été là avant moi, qu'étaient-ils devenus, que leur avait-on fait, qu'arrivait-il aux chiens qui étaient livrés au chenil et comment était-il possible qu'on m'ait mis avec eux, dans une niche, attaché à une laisse la gueule en sang bavant sur le béton incapable d'aligner un mot d'articuler une pensée cohérente, flottant dans un espace intermédiaire entre les autres chiens et les gardiens qui couraient autour occupés à répartir les autres bêtes dans le chenil sans voir qui j'étais, non pas un chien mais Sylvain Dammertal, l'un des leurs ? Couché sans forces dans ma niche je me remettais tout doucement de mes émotions et essayais de comprendre ce qui m'était arrivé: après quelques efforts car le coup de bâton sur le crâne avait provoqué une solide migraine, j'arrivais à la conclusion que la mère avait planifié depuis le début mon internement au chenil, que la lettre qu'elle avait refusé de me montrer n'était pas une lettre de nomination en tant qu'employé au chenil mais un avis de passage de la fourrière suite à un courrier de la mère

les alertant de la présence d'un chien errant menaçant dans sa rue - sinon pourquoi Jaspers m'avait-il assommé de cette façon alors qu'il aurait pu m'attraper facilement avec un sac, car je n'ai jamais mordu personne et n'avais absolument pas l'air menaçant mon sac-poubelle à la main ? -, et que même les chiens qu'elle laissait entrer chaque nuit dans la maison puis dans ma chambre participaient d'un plan visant à m'accoutumer progressivement à la présence des chiens autour de moi. Ce plan avait si bien fonctionné qu'après des semaines pendant lesquelles j'avais accueilli les dobermans chaque nuit dans ma chambre je ne me sentais pas si mal que ça dans cette cage, et même dans cette niche, comme si j'avais été chez moi couché sur mon lit, oui, le plan de la mère avait parfaitement fonctionné, elle avait fait de moi un chien, et Jaspers n'y avait vu que du feu, me capturant comme il capturerait toutes les autres bêtes, avec la même brutalité, avec la même sauvagerie, sans même entendre ma voix lorsque je criais - chacun de mes mots pris dans une espèce de bouillie, car ce salaud m'avait défoncé la gueule - que je m'appelais Sylvain Dammertal et habitais là, dans cette maison en face, que la propriétaire était ma mère, mais déjà Jaspers claquait la porte du camion et je l'entendais dire à Kerl: *Putain, il était gros celui-là, j'ai eu du mal à le traîner !*

Une fois transférés dans leurs nouvelles cages les chiens s'étaient tous mis à gueuler, Jaspers s'était amusé à mettre les bêtes les plus agressives ensemble des bergers allemands pour la plupart qui bondissaient debout sur leurs deux pattes arrière s'étranglant car leur collier les serrait attaché à une laisse, mais ils semblaient s'en foutre se jetant en avant vers ceux d'en face eux aussi attachés et qui bondissaient pareil, montrant les crocs bave à la gueule, Jaspers s'amusait beaucoup de ce spectacle donnant des coups de bâton contre les grilles pour les exciter ce qui excitait les autres *clebs* (comme il disait) dans les cages autour, d'autres bergers allemands tout aussi hargneux à présent au pelage noir et virant au marron sur le ventre qui avait dû être blanc, leurs poils salis par le long voyage qu'ils avaient fait jusqu'ici à travers la plaine dans la poussière quand le temps était sec mais aussi dans la boue quand il avait plu, ayant passé de longues semaines des mois peut-être dans les forêts et les champs aux alentours de la ville, ayant certainement attrapé de nombreux parasites (déjà je me grattais), salis et épuisés par un si long voyage vers l'inconnu, affamés sans doute et prêts à dévorer n'importe quoi (même la pâtée infâme qu'on nous avait servie et sur laquelle ils s'étaient jetés), surtout effrayés d'être ainsi emprisonnés, n'ayant qu'un désir: atta-

quer, sauter à la gorge du premier venu, lacérer son corps de leurs crocs.

Depuis que j'étais au chenil je rêvais chaque nuit que la mère me livrait à Jaspers en m'ordonnant d'aller sortir les poubelles (elle me tirait de mon lit en pleine nuit et me criait dessus comme une folle, et moi comme un idiot j'obéissais, sans penser un instant qu'il y avait là quelque chose de suspect), chaque nuit je rêvais que Jaspers m'assommait d'un coup de bâton et me traînait jusqu'au camion en soufflant comme un bœuf (ou bien plus rarement que je tombais dans un de ses pièges, comme celui de la cage à l'intérieur de laquelle il y avait une charogne et qui se refermait sur moi une fois dedans), chaque nuit je rêvais que d'autres chiens affolés gueulant étaient autour de moi dans le camion je rêvais aussi qu'il y avait d'autres chiens à la gueule éclatée par Jaspers leur bave leur sang coulant sur le plancher, puanteur, puanteur du camion qui annonçait celle du chenil, chaque nuit je rêvais que nous arrivions au chenil et que Jaspers jetait les cages hors du camion en riant un jeune type en bas Kerl ne cessant de se casser la gueule, chaque nuit je rêvais qu'on me mettait dans une cage du chenil où je reniflais des odeurs de chiens disparus où je m'installais dans une niche encore K.-O., chaque nuit je rêvais que j'essayais d'appeler les gardiens mais que tout ce que je disais finissait en bouillie

incompréhensible en grognement animal et que je restais prisonnier avec d'autres chiens attachés à des laisses, chaque nuit je rêvais que les chiens du chenil excités par les bergers allemands se mettaient tous à aboyer à se dresser les uns contre les autres les deux pattes avant gigotant en l'air que ce vacarme sauvage ne cessait jour et nuit que je me mettais moi-même à aboyer et à sauter dans ma cage dans l'espoir d'oublier de me perdre dans ce vacarme dans cette fureur collective. *Je ne rêvais jamais* de mes journées de travail là-bas aux côtés de Jaspers et de Kerl ou bien tout seul à m'occuper de nourrir de surveiller les chiens puisque Krumm n'apparaissait que rarement au cours de la semaine, silhouette lointaine qui se glissait dans son bureau et que je ne voyais pas ressortir, quand je rêvais du chenil c'est-à-dire chaque nuit après le passage des dobermans *j'étais à l'intérieur d'une cage*, et peu à peu les deux scènes celle de la chambre et celle de la cage se mêlaient, les chiens qui étaient attachés dans la cage du chenil étaient les dobermans qui venaient chaque nuit dans ma chambre, la cage et la chambre se confondaient et les dobermans qui s'étaient détachés de leur laisse s'approchaient de moi couché dans ma niche, tendaient la gueule vers la mienne mais au lieu de voir dans leurs yeux le paysage qu'ils avaient traversé jusqu'ici et la scène de catastrophe qui leur avait fait quitter leur pays c'était leurs crocs que je

voyais, leurs crocs jaunes salis par les racines qu'ils avaient rongées et toutes les saletés qu'ils avaient dû manger sur le chemin, leurs crocs surgissaient tout à coup devant moi babines retroussées grognement qui semblait annoncer une attaque imminente haleine de charogne qui me donnait envie de gerber, et moi-même instinctivement je montrais les crocs je les approchais des leurs cherchant tout de même leur regard mais leurs yeux étaient clos il n'y avait plus que leur gueule que leur gueule à quelques centimètres de moi, j'étais encerclé par un groupe de dobermans qui chacun s'approchait la gueule ouverte menaçante, ainsi se confondaient les deux scènes les deux rêves les dobermans m'avaient suivi jusqu'au chenil j'étais plus que jamais sous leur emprise peut-être allaient-ils me dévorer et se rouler ensuite pattes en l'air sur mon cadavre comme sur une de ces charognes qu'ils aimaient tant. J'approchais mes crocs des leurs reniflais l'intérieur fétide de leur gueule nos crocs se touchaient se frottaient je cherchais à tourner un peu ma tête pour voir un oeil mais leur gueule puissante m'en empêchait me bloquait entre leurs crocs sales, chacun à leur tour ils restaient là face à moi dans la cage les yeux clos la gueule juste ouverte babines retroussées m'offrant leurs crocs dans un grognement continu comme s'ils allaient attaquer comme s'ils allaient se jeter sur moi pour me dévorer puis ils se détournaient d'un coup

rejoignaient la meute d'où sortait le prochain qui s'avancait vers moi la gueule deja ouverte les crocs puissamment tendus vers ma gueule d'où s'échappait desormais un grognement de plus en plus hargneux. Les dobermans ne me lchaient plus le visage comme dans la chambre ils me menaçaient avec leurs crocs et comme moi ils grognaient, ils grognaient si près de moi que je pouvais entendre leur grognement partir du fond de leur gorge, mes crocs et les leurs se touchaient un bref instant mais nos langues étaient rentrées je sentais juste leurs babines humides toucher les miennes je les flairais y reconnaissant l'odeur de vase de la chambre, puis c'était un autre chien, mêmes gestes, même cérémonie qui se répétait dans la cage tandis qu'autour a gueulait comme si nous avions été invisibles,  chaque fois que nos crocs se touchaient et que nos grognements devenaient plus forts je m'attendais  une attaque prêt  reculer pour me défendre ou bien  attaquer moi-même, de plus en plus souvent c'était d'ailleurs moi qui hsitas  attaquer quand nos crocs se touchaient, j'étais de plus en plus excité  l'idée d'attaquer de surprendre peut-être le doberman hsitat-il lui aussi ou bien était-ce pour lui juste une cérémonie une façon de m'initier qu'auraient-ils fait si j'avais attaqué se seraient-ils tous jetés sur moi pour me punir me dévorer comme je le craignais, n'était-ce pas ce qu'ils cherchaient provo-

quer en moi le désir d'attaquer l'excitation du combat pour voir si j'y céderais ou bien si je continuerais simplement à grogner en éloignant ma gueule les yeux clos comme eux, série de gestes qui étaient peut-être simplement une façon d'exprimer le respect qu'ils éprouvaient pour moi et que moi-même j'éprouvais pour eux si près du combat mais le refusant, le laissant pour une prochaine fois, quand je l'ignorais.

Les premiers jours je n'avais cessé d'entendre la voix de Krumm sans jamais le voir sinon une silhouette à l'entrée du chenil qui se glissait aussitôt dans son bureau et apparaissait à certains moments à la fenêtre comme s'il surveillait ce que je faisais, il venait en général après le départ de Jaspers et Kerl mais vu que j'étais dans une des cages en train de nourrir les bêtes tout à coup silencieuses parce qu'elles avaient senti la présence de Krumm dans le chenil je n'apercevais qu'une silhouette lointaine et fuyante, je n'avais jamais vu le visage de Krumm qui semblait être de petite taille et avoir toujours le même parka bleu foncé sur le dos, j'avais pensé me présenter à lui mais j'y avais renoncé puisqu'il me connaissait déjà m'avait donné les quelques ordres utiles à mon travail quotidien au chenil (soit nettoyer les cages, aider à transférer les chiens dans leur cage le premier jour et ensuite les nourrir et les abreuver, ce qui m'occupait une bonne partie de la journée),

malgré tout je me demandais quand j'allais m'approcher enfin de Krumm peut-être lui serrer la main et surtout voir son visage peut-être le regarder dans les yeux ce qui me paraissait inimaginable, oui j'attendais même ce moment doutant à vrai dire qu'il vienne un jour comme si Krumm qui n'était qu'à une cinquantaine de mètres de moi dans son bureau à l'entrée du chenil existait dans une autre sphère que je ne pourrais jamais rejoindre, à moins peut-être de ramper encore pendant des jours et des nuits dans une galerie souterraine comme j'avais fait pour accéder à la Conseillère. Je passais donc une partie de la journée à épier ce qui se passait dans le bureau de Krumm dans l'attente d'un signe qui viendrait de la fenêtre pour m'inviter à venir le voir, un soir de la première semaine j'étais allé boire un verre avec Ivan mais trop pris par la puanteur du chenil j'avais à peine évoqué Krumm, pourtant Ivan connaissait tout le monde en ville et il aurait certainement pu me renseigner sur le personnage, au lieu de ça je l'écoutais parler du cimetière et de son nouveau job de croque-mort que j'avais fini par lui envier, qui était Krumm, allais-je frapper à la porte du bureau pour un motif dérisoire et ouvrirait-il, et s'il ouvrait saurais-je seulement lui parler tellement j'étais déjà habitué à l'écouter sans jamais avoir à lui répondre quoi que ce soit, pendant que je travaillais toutes ces questions revenaient et comme je n'avais

pas de réponse je continuais à travailler en me les posant, puis un matin de la première semaine, sans doute le jeudi, Jaspers vint me voir pour me dire qu'on était convoqués tous les trois *chez le chef*, oui c'était le jeudi ça ne pouvait être qu'un jeudi qu'avait eu lieu cette "réunion" dans le bureau de Krumm car comme je l'appris ce jour-là justement c'était le lendemain qu'on devait *liquider* les chiens, même si au chenil on ne disait jamais *liquider* comme disaient les vieux en ville mais *endormir* ou encore *nettoyer*, ce qui facilitait le travail.

Les cages du chenil étaient déjà toutes pleines, chaque matin Jaspers et Kerl débarquaient avec un camion rempli de chiens, ils me disaient à chaque fois qu'ils auraient pu en remplir le double vu le nombre de *clebs* qui traînaient dans les rues, *il y a toujours plus de clebs* était la phrase quotidienne de Jaspers qu'il répétait plusieurs fois de suite en fumant une clope, et il concluait en disant: *ça va être de pire en pire*, toutes les cages du chenil étaient occupées par au moins six chiens, dans plusieurs cages les niches étaient entassées les unes sur les autres si bien que les chiens emmêlaient leurs laisses et que je devais aller les démêler au risque de me faire attaquer, il arrivait de plus en plus souvent que les chiens se battent entre eux à cause de cet entassement des niches même si on essayait de mettre les chiens les plus tranquilles dans de telles

cages, c'est de tout ça qu'il aurait fallu discuter avec Krumm lors de la "réunion" à laquelle j'avais été convoqué avec Jaspers et Kerl, c'est de cette *surpopulation des chiens* au chenil qu'il aurait fallu parler mais une fois devant Krumm on se taisait aussitôt, oui, dès qu'on était devant Krumm on se taisait, on attendait qu'il parle, on n'aurait jamais osé dire un mot sans sa permission, on venait dans le bureau uniquement pour attendre la parole de Krumm, c'était ça une « réunion », dès le premier jour - donc un jeudi la veille de la première *liquidation* à laquelle j'assistai ou plutôt participai - ce fut ça et toutes les fois suivantes aussi, seulement l'attente, l'attente de la parole de Krumm et rien d'autre.

Krumm était un petit homme à la voix fluette, ce qui m'étonna bien sûr car depuis plusieurs jours la voix qui n'avait cessé de me répéter les mêmes ordres était forte et grave, et je l'avais naturellement associée à un homme d'une corpulence comparable à celle de Jaspers, mais non, même assis dans le fauteuil face à son bureau Krumm était un petit homme, du moins ce jour-là puisque je devais par la suite me rendre compte que Krumm ne faisait que des *apparitions* et qu'à chacune d'entre elles il changeait d'apparence, sans doute me l'étais-je imaginé grand non seulement à cause de sa voix grave que j'entendais toute la journée sans le voir, mais aussi parce qu'il m'était apparu à l'entrée du chenil, même

à distance, comme un homme de grande taille, ce qu'il n'était pas ce jeudi dans son bureau, tout petit qu'il semblait être flottant dans son immense parka bleu dont il avait retroussé les manches, l'air totalement absent, ses yeux toujours baissés paraissant perdus dans la contemplation de ses souliers sous la table, ou bien était-ce des bottes car j'ai vu souvent Krumm par la suite portant des bottes, Krumm était là mais n'était pas là, Krumm était petit ce jour-là mais il pouvait aussi être grand, Krumm avait une voix fluette mais elle se mêlait en moi à sa voix grave, interloqué je regardais Jaspers et Kerl qui étaient restés les mêmes, angoissé je cherchais un miroir dans la pièce pour vérifier si j'avais moi aussi gardé le même aspect, en vain. Ce jour-là Krumm ferma les yeux lorsque Jaspers lui annonça que cent cinquante-six chiens avaient été capturés cette semaine, *sans compter ceux de la nuit prochaine* ajouta-t-il comme pour s'excuser par avance du chiffre qu'il savait inférieur à celui de la semaine précédente, Krumm resta un bon moment les yeux fermés immobile paraissant ne plus respirer puis il rouvrit les yeux les laissa baissés fixés sur sa main minuscule qui était posée sur le bureau et d'une voix très basse que j'eus du mal à entendre au point que je faillis m'approcher de lui avant d'y renoncer aussitôt il se plaignit de ces chiffres, ordonna de capturer plus de chiens dans les prochains jours car

sinon dit-il la ville serait *envahie* et la situation deviendrait *incontrôlable*, Krumm prononça ces mots calmement semblant n'exprimer aucune émotion même pas la peur face au chaos qu'il annonçait et ce fut tout, il retira sa main du bureau signalant par ce geste que la réunion était finie, s'enfonça un peu plus dans son parka et dans son fauteuil comme s'il avait voulu y disparaître, déjà nous nous étions retournés tous les trois et rejoignons la puanteur du chenil qui nous sauta au visage une fois dehors, soulagés malgré tout d'avoir laissé la vision de Krumm derrière nous, aussi brève eût-elle été.

Quand les dobermans n'étaient pas là je passais la plupart de mon temps à tirer ma niche à laquelle j'étais attaché vers les grilles de la cage pour tenter d'attirer l'attention d'un des gardiens qui passaient, mais en vain car tous paraissaient affairés et au milieu de tous les aboiements je n'avais aucune chance d'attirer leur attention, si bien que je me mettais à aboyer comme les autres sans plus aucun espoir qu'on me reconnaisse, moi, Sylvain Dammertal, assommé par une brute alors que je sortais les poubelles en pleine nuit, je me jetais sur les grilles en aboyant le plus sauvagement que je pouvais et me rendais compte que je faisais ça très bien comme si je l'avais toujours fait, mais sans doute étais-je simplement emporté par la furie collective imitant les autres chiens qui m'entouraient, ce qui ne m'empê-

chait pas d'observer le manège des gardiens qui passaient et repassaient devant ma cage tirant derrière eux ou parfois portant un chien qu'ils emmenaient dans le bâtiment situé tout au fond du chenil bâtiment auquel je n'avais pas fait attention jusqu'ici parce qu'il était toujours fermé, aujourd'hui la porte d'entrée était ouverte et les gardiens ne cessaient d'y conduire des bêtes certaines d'entre elles se laissaient faire et suivaient les gardiens tandis que d'autres se doutant semble-t-il de quelque chose (ou bien était-ce l'odeur qui en approchant leur déplaisait ?) tentaient d'enfoncer leurs griffes dans le sol mais déjà on les soulevait ou bien on leur donnait de grands coups de bâton pour qu'elles avancent, où allaient les gardiens où traînaient-ils les chiens et quand y serais-je traîné à mon tour car je ne doutais pas qu'on allait venir me chercher et m'emporter sans reconnaître qui j'étais sans même m'écouter, furieux je me jetais à nouveau contre les grilles en gueulant plus fort et cherchais déjà la main du gardien qui viendrait ouvrir la cage pour l'attraper de mes crocs la mordre de toute ma mâchoire en secouant violemment la gueule comme j'avais vu des chiens le faire avant d'être au chenil. Depuis que je travaillais au chenil je faisais chaque nuit ce même rêve violent (ou plutôt c'était une séquence d'un rêve violent plus long encore qui débutait avec ma capture par Jaspers devant chez moi): les gardiens

passaient et repassaient devant ma cage traînant ou portant un chien, je me jetais contre les grilles en aboyant pour attirer leur attention en espérant qu'ils se rendraient compte qu'ils avaient commis une erreur en m'enfermant ici mais ils passaient sans me remarquer car autour d'eux tous les chiens gueulaient et se jetaient contre les grilles de leur cage, je les regardais alors se diriger vers le bâtiment situé au fond du chenil dont la porte était exceptionnellement ouverte, j'apercevais une table dans la pièce où l'on posait le chien puis la porte se refermait et je me disais que ça allait être mon tour que les gardiens allaient sortir du bâtiment et se diriger vers ma cage mais ils passaient à nouveau devant moi, attrapaient un autre chien dans une autre cage et quand ils revenaient je me jetais plus violemment contre les grilles en aboyant plus fort mais encore une fois ils continuaient à marcher sans faire attention à moi, rouvraient la porte du bâtiment situé au fond du chenil, j'apercevais à nouveau la table où l'on posait le chien puis la porte se refermait. Le va-et-vient des gardiens durait plusieurs heures jusqu'à ce que toutes les cages soient vides hormis la mienne dont j'étais le dernier prisonnier, je rêvais alors que les gardiens venaient enfin me chercher (ce que j'avais fini par espérer, n'en pouvant plus d'attendre et de m'angoisser à propos de ce qui se passait dans le bâtiment), il n'y avait plus aucun bruit dans le chenil

et la mère qui était dans sa chambre m'avait certainement entendu gémir pendant mon sommeil car elle s'était assise à côté du lit ne pouvant s'empêcher de me labourer un bras de ses griffes, ce qui me faisait gémir un peu plus alors que les gardiens étaient entrés dans la cage et s'étaient mis à tirer sur ma laisse pour m'attraper (je m'étais en effet blotti tout au fond de ma niche et m'accrochais au sol en béton, en vain bien sûr, me sentant déjà glisser hors de la niche), *tu vas venir saleté* hurlait un gardien tandis que j'essayais de le mordre, sans succès n'ayant que très peu d'expérience dans ce domaine, puis il me donnait une série de coups de pied dans les côtes suite auxquels je m'effondrais évanoui, pendant que la mère de son côté continuait à me labourer un bras de ses griffes qu'elle enfonçait de plus en plus dans ma chair (il me semblait l'entendre murmurer *dors mon chéri* - qui se transformait en *dors mon chien* - mais sans doute était-ce les gardiens qui échangeaient quelques mots en me portant dans le bâtiment que j'avais observé toute la journée), une fois à l'intérieur je reprenais mes esprits tout était blanc la lumière le plafond la blouse du type à la table la seringue dressée devant mes yeux qu'on m'enfonçait dans une cuisse le long sommeil qui commençait la mère à côté de moi quand je me réveillais en hurlant surpris tout à coup de ne plus aboyer mais de pouvoir hurler les griffes

de la mère ensanglantées dressées prêtes à tuer, le chenil tout à coup absolument silencieux et désert.

J'avais attendu ce moment où l'on devrait vider le chenil, j'avais su dès le premier jour qu'après m'avoir demandé de remplir les cages on me demanderait de les vider, j'avais su dès le premier jour qu'étant donné la capacité du chenil il ne faudrait pas plus d'une semaine pour qu'on me demande de les vider, j'avais également compris dès mon arrivée que le chenil avait été *bourré* (c'est comme ça que disait Jaspers), que des niches avaient été ajoutées dans la plupart des cages pour y accueillir davantage de bêtes dans des conditions de plus en plus dégradées, j'avais compris dès le premier jour que les chiens n'étaient enfermés ici que pour y être piqués et je savais déjà que ça se passait dans le bâtiment à la porte verrouillée, j'avais accepté d'obéir aux ordres de Krumm, de nettoyer les cages puis de nourrir et d'abreuver les nouveaux chiens, je ne m'étais plus posé de questions au sujet des chiens ayant déjà les réponses tout autour de moi et j'avais travaillé toute la semaine au milieu des aboiements et des gémissements comme assommé par ces réponses, dès le premier jour dès mon entrée au chenil j'avais été soumis à Krumm plus que soumis écrasé par sa puissance écrasé par la puissance de son regard invisible que je cherchais en vain, oui

c'était la puissance de Krumm derrière sa fenêtre caché qui m'avait fait très vite obéir après mon tour des cages en essayant de les compter puis de trouver les corps des chiens liquidés mais en vain, c'était sa puissance qui m'avait fait renoncer dès le premier jour à désobéir à dire non à dire *je ne peux pas*, dès le premier jour j'avais obéi à Krumm sachant qu'il me faudrait obéir jusqu'au bout que je ne pouvais pas m'échapper que je devrais participer à la prochaine aux prochaines liquidations. Or dès le premier jour où j'avais nettoyé les cages en allant vider des seaux de merde dans un trou que j'avais creusé un peu plus bas j'avais senti du plaisir à obéir à Krumm, plaisir qui avait augmenté heure après heure et jour après jour – plaisir que je n'avais encore jamais senti aux côtés de la mère ou bien était-ce plutôt que je n'en avais pas été conscient alors qu'avec Krumm j'en avais été aussitôt conscient, dès le premier jour –, oui, à chaque pas que j'avais fait dans le chenil depuis mon arrivée pour y accomplir les tâches les plus ingrates j'avais senti un plaisir toujours plus vif à obéir qui permettait de supporter la peur d'être puni pour une faute ou pour ce qui pourrait être interprété comme un acte de désobéissance, ou plutôt les deux fonctionnaient ensemble, j'avais d'autant plus de plaisir à obéir que j'avais peur d'être puni pour avoir désobéi, la peur que m'inspirait Krumm (auquel m'avait livré la

mère, je le savais depuis le début), la peur qu'il puisse m'éliminer un jour (c'était ce dont l'avait chargé la mère, sans aucun doute) avait augmenté chaque jour un peu plus mon plaisir à obéir, même si par ailleurs j'avais pu ressentir aussi de la pitié pour les chiens, surtout les premiers jours, puis de moins en moins, comme si mon plaisir à obéir avait affaibli progressivement ma capacité à avoir pitié des chiens (notamment lorsque Jaspers les maltraitait devant moi), comme si peu à peu c'était le plaisir qui avait provoqué en moi l'obéissance qui comptait avant tout, tandis que les souffrances endurées par les chiens ne m'avaient plus touché, avaient été totalement effacées de ma conscience par le vif plaisir que je ressentais chaque jour à obéir aux ordres. J'aurais pourtant dû ressentir du dégoût en entendant les ordres de Krumm et surtout en les exécutant car derrière ces ordres il y avait la mère il y avait la Conseillère il y avait tous les vieux de la ville, Krumm en effet n'était qu'un intermédiaire il ne faisait que transmettre les ordres que les vieux de la ville conduits par la mère avaient d'abord murmurés puis gueulés dans les rues, ordres qui avaient été ensuite couchés sur le papier par les représentants du Conseil invisibles dans leurs bureaux avant d'être transmis à Krumm par la Conseillère (et sans doute y avait-il d'autres niveaux de transmission et de responsabilité que j'ignorais),

ordres que Krumm n'avait donc fait que nous transmettre à nous les exécutants tout au bout de la chaîne où personne d'autre n'aurait voulu être, j'aurais dû détester Krumm qui tout au bout d'une série d'ordres apparemment généreux et bienveillants (accueillir les chiens errants, les nourrir et les abreuver, et même les soigner) nous avait donné l'ordre ultime l'ordre ignoble (j'en restais bien conscient) de les liquider, j'aurais dû même me révolter rejeter les ordres de Krumm et je ne le faisais pas bien au contraire j'obéissais jouissant d'obéir je lui étais reconnaissant de nous donner ces ordres et de rendre possible leur exécution, je ne regardais pas Krumm comme un adversaire mais comme un allié même si j'ignorais tout de lui ne connaissais même pas son vrai visage qui changeait d'une apparition à l'autre, je voyais en Krumm un être supérieur dont la puissance qui m'avait dès le début effrayé et continuait à m'effrayer car elle contenait en elle celle de tous les fous furieux de la ville agités par la mère me fascinait m'enthousiasmait même, justement parce qu'elle contenait toute cette folie toute cette angoisse toute cette rage contre les chiens.

Le vendredi en arrivant au chenil Krumm ou plutôt la voix de Krumm que j'entendais dès que j'arrivais près des cages m'avait chargé de nourrir les chiens en ajoutant à la pâtée des comprimés qu'il m'avait fallu d'abord broyer, *des calmants* m'avait dit Jaspers

sinon ils te bouffent, le véto était arrivé vers neuf heures comme chaque vendredi et était allé directement au bâtiment dans lequel je n'étais encore jamais entré parce qu'il était toujours verrouillé, le véto un type à lunettes portant blouse blanche que j'aurais plutôt vu conservateur de bibliothèque regard fuyant crâne chauve évidemment une mallette dans laquelle il transportait les seringues qu'il avait alignées sur une table dès qu'il était entré dans la pièce principale du bâtiment sans fenêtre juste une porte sur la droite qui donnait sur le crématorium, *allez-y* avaient été ses seuls mots pour nous commander d'aller chercher les premiers chiens, curieux spectacle m'étais-je dit la première fois oui *spectacle* avais-je pensé comme si je n'avais pas vraiment participé à ce qui ressemblait à un rituel, Jaspers déjà parti vers la cage des *connards* comme il appelait les chiens les plus sauvages les plus dangereux en général des bergers allemands ou des dobermans (*de plus en plus nombreux*, disait-il toujours, *ils nous boufferont si on les liquide pas*), Jaspers déjà revenu tirant un gros *clébard* qui se traînait à moitié groggy portant une muselière, Jaspers soulevant le chien le plaçant sur la table métallique au milieu de la pièce éclairée par des néons qui diffusaient une lumière blanchâtre craie sur les visages, longs poils noirs et beiges du berger qui avaient pris une couleur un peu laiteuse, écoeurante, *vas-y doc*

on te le tient il va pas te mordre avait dit Jaspers en rigolant le véto n'écoulant même pas avait plongé sa seringue dans les poils dans la chair, raidissement soudain de l'animal mort sans douleur apparente, geste automatique du véto retirant sa seringue la jetant dans un sac posé par terre à côté de lui, mains mises un instant dans les poches de sa blouse blanche puis retirées pour saisir une nouvelle seringue l'extraire de son enveloppe en plastique, *allez* regard fuyant du véto *à ton tour le nouveau*. J'étais donc sorti de la blancheur sale de la pièce où j'avais eu le sentiment d'assister à une espèce de rituel de mort déjà bien rodé où chaque participant savait quel geste faire et quoi dire ou se taire comme le véto sans regarder personne, j'avais marché au milieu des cages cernées par la forêt grise sans pouvoir choisir la bête qui allait y passer maintenant, de l'autre côté des grilles les chiens alignés bizarrement silencieux (comme si Krumm avait été là devant eux) me regardaient fixement pas effrayés attendant juste, certains tendant la gueule vers moi comme s'ils avaient voulu une caresse ou fait comme si pour pouvoir me bouffer la main, je m'étais approché d'une cage où étaient rassemblés les chiens les moins agressifs les *petits modèles* on disait j'avais ouvert la porte sans crainte et m'étais dirigé vers un teckel noir à poil ras adorable animal qui avait dû passer sa vie entre un salon et un jardin avant de se

retrouver chassé de sa maison de son quartier de sa ville perdu dans la nature, comment avait-il réussi à survivre comment avait-il réussi à traverser l'immense plaine je cherchais à lire son histoire dans ses yeux mais ses yeux comme ses poils étaient noirs il n'y avait rien à lire ou déjà la mort sa propre mort que je lui apportais en lui caressant doucement la tête. Une fois le teckel sur la table qui levait les yeux vers nous j'avais remarqué que le véto ne regardait que l'aiguille de sa seringue qu'il avait dressée devant lui faisant jaillir une seule goutte qui était allée s'écraser sur le sol, à aucun moment de l'opération le véto ne s'était occupé du chien même pas de sa taille injectant la même dose de mort à chacun, jamais au cours de ce premier jour (ni des suivants) il n'avait regardé l'un des chiens jamais il n'avait cherché à lire quelque chose dans leurs yeux, était-ce l'éclairage qui effaçait ses yeux creusait à la place de larges trous noirs le véto semblait n'avoir qu'un torse qu'une tête aux orbites vides et surtout seuls membres en mouvement de son corps ses deux mains l'une posée sur le chien pendant que nous le tenions les doigts écartant les poils à l'endroit de l'injection le plus souvent à la cuisse et l'autre main qui manipulait la seringue avec virtuosité injectant le liquide d'un coup comme s'il avait piqué une aiguille dans un vêtement à coudre, jetant ensuite le chien mort d'un geste froid sur le côté ses

deux mains jonglant encore une seconde avec la seringue vide avant de la faire disparaître, puis ce *allez* qu'il nous crachait à la gueule d'un air maussade.

Les dobermans continuaient à me rendre visite chaque nuit et j'avais redouté ce moment où Jaspers viendrait avec le seul spécimen que nous avions enfermé au chenil, j'étais passé en effet plusieurs fois à côté en faisant semblant de ne pas le voir alors que je l'avais nourri toute la semaine, j'avais même évité de rentrer dans sa cage et j'avais choisi d'autres chiens mais Jaspers avait fini par venir avec l'animal un doberman de trois ou quatre ans d'un noir pur comme s'il n'avait jamais couché dehors les pattes et les griffes également propres, Jaspers ne le tenait même pas en laisse il avançait devant lui et quand il entra dans la pièce même le véto tourna son regard vers lui tandis qu'il se dirigeait vers la table avant de sauter dessus avec une souplesse qui nous surprit tous, puis le doberman s'assit les pattes de devant bien raides la tête droite sans un regard pour nous posture martiale qui était celle d'une bête admirablement dressée au point que le véto sembla hésiter se tourna même vers nous comme s'il avait voulu nous demander s'il fallait vraiment le liquider, mais Jaspers n'avait rien dit et moi je m'étais tenu dans un coin de la pièce essayant de sortir du champ de vision de l'animal, alors le véto avait pris la décision

tout seul et quelques secondes plus tard j'avais vu le doberman couché sur la table ses yeux clos m'étais approché avais soulevé une paupière et vu la nuit l'immense nuit au-delà des plaines.

Krumm n'était pas apparu nous ne savions même pas s'il était dans son bureau nous avons suivi ses consignes à la lettre attendant une bonne heure que les calmants aient agi avant de commencer, mettant des muselières aux chiens les plus agressifs, ne faisant pas de pause pour profiter pleinement de l'effet des sédatifs (ce qui n'avait pas empêché que certains se rebellent et refusent d'entrer dans le bâtiment inconnu, alors Jaspers les avait saisis à la gueule moi aux pattes et bloqué le chien après avoir gesticulé encore un peu avait fini par rester immobile couché sur la table métallique pendant que le véto lui enfonçait l'aiguille dans les poils dans la chair puis on n'avait plus eu entre les mains qu'un corps raide et encore chaud qu'il avait fallu porter une dernière fois inanimé et jeter sur le tas dans l'autre pièce), tout s'était bien passé beaucoup mieux que je l'avais pensé à aucun moment je n'avais ressenti de la pitié pour ces chiens que j'avais commencé à percevoir comme des menaces depuis que j'étais au chenil sous l'influence certainement de Krumm et à travers lui de la mère et des vieux, j'avais simplement observé heure après heure les mouvements et les gestes mécaniques du véto et essayé de l'imiter dans

mes propres gestes et mouvements, si bien qu'à la fin de la matinée attrapant les derniers chiens j'avais eu la sensation que toutes les fonctions de mon corps et même de mon esprit avaient été automatisées robotisées, à aucun moment je n'avais ressenti une émotion même pas lorsque le véto enfonçait son aiguille et que parfois nous entendions un dernier gémissement et ça je le devais à Krumm ou plutôt je le devais à mon obéissance à Krumm qui même absent était là veillait sur moi veillait sur nous tout au long de cette journée de liquidation.

Après une semaine abrutis par les aboiements on était sortis prendre l'air on avait enfin pu savourer le silence de la forêt autour, on était allés faire un dernier tour des cages en contrôlant que toutes les niches étaient bien vides car il arrivait souvent que les derniers chiens s'y cachent tapis dans l'ombre attendant qu'on approche pour attaquer (Kerl s'était fait bouffer une cuisse comme ça et refusait désormais de s'approcher des niches), on avait fumé une clope avant de passer à la dernière phase de la liquidation, Jaspers était bizarrement silencieux, Jaspers n'avait pas dit un mot pendant plusieurs minutes finissant sa clope songeur (ce qui ne lui arrivait qu'à ce moment précis chaque vendredi, comme je devais le constater les semaines suivantes) puis il était rentré, au bout d'un moment j'avais entendu un long sifflement, c'était la première fois que

j'entendais ce sifflement de Jaspers si puissant si étrange que je ne pus m'empêcher de frémir, sifflement de chasseur sans aucun doute, sifflement qui me terrifia car je ne savais s'il signifiait que je devais rejoindre le groupe à l'intérieur ou bien que j'étais moi-même la proie et devais m'échapper dans la forêt où je serais poursuivi par Jaspers, Kerl et peut-être Krumm, je m'étais mis à trembler pris de panique certain que c'était moi qu'on allait liquider maintenant j'avais levé les yeux vers le ciel pour implorer qui quoi je l'ignorais, le ciel était gris cendre une fumée plus claire montait s'assombrissant, j'avais essayé de me calmer écrasé ma clope m'étais levé et au lieu de fuir j'étais rentré me préparant au pire. À l'intérieur le véto avait repris sa mallette vide et était sorti sans un mot sans un regard tête penchée pressé de rentrer chez lui pour déjeuner, de l'autre côté Jaspers et Kerl avaient trié les chiens et les avaient alignés et entassés selon leur taille, il faisait une chaleur étouffante dans la pièce Jaspers avait allumé le four dès le matin et ce n'est qu'à cet instant que je compris pourquoi Jaspers avait déchargé des bûches de son camion plusieurs fois dans la semaine bûches qu'il avait entassées derrière le bâtiment à la porte toujours verrouillée sans me regarder ce qui apaisa mes craintes (mais ce n'était que la première scène d'un rêve récurrent dans les jours qui suivirent), Jaspers et Kerl préparaient la

dernière phase de la liquidation la crémation des chiens une bonne centaine, j'essayais de compter les corps mais en vain Jaspers avait déjà chargé la grille m'expliquant (car je devais prendre la relève avec Kerl): *tu mets les gros d'abord et les petits par-dessus sinon les petits tombent dans le cendrier* oui il avait dit le *cendrier* et le mot me frappait comme une pierre imaginant tous les corps brûlés finissant comme nos clopes dans un cendrier minuscule alors que le cendrier en question couvrait toute la surface du crématorium (car on ne disait jamais *four*), puis je vis Jaspers ouvrir la porte vitrée et enfourner une dizaine de chiens dont certains avaient la langue qui pendait affreusement et les pattes raidies qu'il avait été difficile de plier pour qu'ils puissent entrer (*dans le four* me disais-je quel autre mot), alors une immense flamme surgit enveloppant les corps couchés les poils prirent feu et à travers la porte vitrée je pus observer la lente combustion des chiens comme hypnotisé oui fasciné même par ce phénomène physique comme si ça n'avait pas été des corps animaux mais des pains, oui Jaspers avait enfourné de gros pains rien de plus et comme un jour où j'avais été chez le boulanger j'allais observer la cuisson des pains, sauf que ces pains avaient des têtes avec des yeux et des pattes qui avaient pris feu et se tordaient doucement sous l'effet de la chaleur, des ventres qui explosaient libérant les boyaux aux-

quels s'accrochaient des flammèches, puis je vis enfin les têtes se consumer (*c'est ce qui brûle le moins vite* confirma Jaspers qui préparait la prochaine fournée), les têtes pleines de feu dont les yeux tout à coup s'allumèrent les orbites libérant de minuscules flammes comme celles des allumettes, oui je vis les têtes des chiens déjà noircies soudain ressuscitées par ce feu qui nettoyait l'intérieur du crâne nous lancer un dernier regard ardent et menaçant avant de s'effondrer dans le cendrier juste en dessous où des morceaux de corps finissaient de se consumer doucement.

Les nuits qui suivirent la première liquidation j'étais encore au chenil et j'entendais le long sifflement angoissant qui provenait du crématorium, effrayé certain que c'était mon tour je décidais de fuir en courant, sortais du chenil et m'enfonçais dans la forêt tout en visualisant comme sur un écran intérieur Jaspers et Kerl qui avaient rassemblé une bonne douzaine de bergers allemands au long pelage roux et noir (on ne les avait donc pas liquidés ?) auxquels ils avaient donné ma veste à flairer, puis la meute partait à ma recherche dans la forêt, je m'entendais souffler comme un animal pourchassé je me voyais écarter les branchages de plus en plus épais m'écorchant le visage, mais bien sûr les chiens couraient plus vite que moi et finissaient par me rejoindre, Jaspers derrière eux qui n'avait cessé de les exciter

pendant toute la chasse leur lançait un *bouffez-le* et déjà je voyais leur gueule ouverte leurs crocs tendus vers ma gorge qu'ils allaient déchirer d'un seul coup de mâchoires et moi qui tombais en arrière sous le poids des chiens. Puis Jaspers écartait difficilement les chiens de mon corps ensanglanté à grands coups de canne, il saisissait l'un de mes pieds, Kerl l'autre pied et tous deux traînaient mon cadavre que les chiens continuaient à mordre, était-ce bien moi qu'on traînait me demandais-je chaque nuit, étais-je bien ce corps ensanglanté entouré d'une meute de chiens qu'on traînait dans la forêt, après l'attaque je doutais à chaque fois ne voyant plus la scène du dedans mais du dehors comme si j'avais été caché derrière un arbre jusqu'à la scène suivante où caché je ne sais où je voyais Jaspers et Kerl sans les chiens qui étaient restés à l'extérieur me soulever par les pattes pour étaler mon corps sur la grille, ouvrir la porte vitrée et m'enfourner, prenant feu aussitôt, vision que je connaissais de la combustion d'un corps de chien d'abord le pelage et la graisse qui flambaient puis le ventre qui explosait libérant les boyaux, les os se consumant plus lentement surtout le crâne oui le crâne en dernier, au réveil je touchais tout de suite mon crâne fiévreux allais dans la salle de bains l'aspergeais d'eau comme si j'avais voulu éteindre le feu l'immense feu du crématorium vision nocturne dont je ne pouvais plus m'échapper

revenant revenant nuit après nuit paniqué au réveil plongeant même la tête sous le pommeau de la douche pour éteindre le feu dans le crâne le feu du crématorium qui ne s'éteignait jamais.

Une fois levé la tête douchée et un peu moins fiévreuse je m'asseyais dans la cuisine pendant que la mère était partie en ville continuer à agiter les esprits et je réfléchissais: qu'avais-je donc fait de mal pour que Jaspers siffle ainsi mon arrêt de mort lance sur moi la meute des bergers allemands qui n'avaient sans doute attendu que ça pendant toute la semaine, quelle faute avais-je pu commettre moi qui suivais tous les ordres de Krumm moi qui lui étais entièrement dévoué moi qui obéissais également à Jaspers que je détestais pourtant profondément, qu'avais-je donc fait qui ait pu conduire Krumm à donner l'ordre à Jaspers de siffler mon arrêt de mort et de me liquider comme les autres chiens et même d'une manière plus barbare que les autres chiens lançant la meute sur moi dans la forêt n'ayant même pas droit à une mort propre à la seringue mais condamné à une mort atroce et sanglante déchiqueté par des crocs, comment Krumm avait-il pu prendre cette décision alors que je n'avais passé qu'une semaine au chenil, la tête dans mes mains je réfléchissais je cherchais quelle erreur même infime j'avais pu commettre pendant cette première semaine en vain je ne trouvais pas puis d'un seul coup

je me réveillais enfin je dissociais le rêve que j'avais fait de mon quotidien au chenil, je comprenais avec soulagement que le Jaspers qui sifflait dans mes rêves n'était pas le Jaspers du chenil où je travaillais pendant la journée, pareil pour Krumm, que celui-ci n'avait pas encore pris cette décision, oui je me surprénais à penser *pas encore pris cette décision* comme si le rêve annonçait ce qui allait se passer ce qui allait m'arriver car je savais que c'était la mère qui avait organisé mon embauche au chenil je savais qu'elle avait été qu'elle était en contact avec Krumm (le téléphone sur la table de Krumm, consulter les appels reçus dès que possible), je savais qu'elle avait mis comme condition à mon embauche que je sois liquidé un jour ou l'autre, *vous verrez c'est un bon à rien* je l'entendais déjà *vous devrez vous en débarrasser*, oui c'est la mère qui m'avait envoyé au chenil et Krumm savait qu'il devrait me liquider un jour ou l'autre le rêve était donc prémonitoire, la tête à nouveau fiévreuse dans mes mains je réfléchissais cherchais comment m'échapper voyais la forêt mais entendais déjà les chiens gueuler derrière moi et c'est éveillé à présent que je voyais la scène des chiens qui se jetaient sur moi qui tombais en arrière les crocs les coups de mâchoire fièvre. Au cours de la journée j'essayais de me libérer du souvenir de cette scène mais elle revenait sans arrêt, quand je marchais le matin vers la colline je rêvais encore éveillé

tellement pris par les images de ma mort à venir qu'avançant sous les arbres j'étouffais déjà songeant aussi aux coups de fil que la mère passait à Krumm, sur l'écran les numéros s'affichaient en fait un seul numéro celui de la maison celui de la mère et penché sur le combiné j'entendais la mère qui appelait Krumm plusieurs fois par jour *me dénonçant* oui exactement me dénonçant comme elle l'avait fait depuis toujours me dénonçant aux voisins aux professeurs aux quelques proches pour des vols ou des dégâts que je n'avais pas commis me dénonçant pour n'importe quoi de préférence et gueulant toujours, j'entendais la voix de la mère et je voyais Krumm qui écoutait sans rien dire notant quelques mots sur une feuille de papier comme celle froissée que j'avais retrouvée à côté de son bureau que je ne parvenais pas à lire comme si dans les rêves tout ce qui était écrit devenait flou illisible, combien de temps passais-je par jour à rêver ainsi éveillé me répétant certaines scènes de la nuit en particulier celle de la chasse de la forêt, quand voyais-je vraiment ce qui était autour de moi sans que ce soit brouillé par les images du rêve, j'entendais la mère je voyais Krumm assis dans son bureau écoutant prenant quelques notes s'informant sur moi programmant ma mort sur un bout de papier froissé que je ne parvenais pas à lire, puis je tournais le regard vers les cages à nouveau vides du chenil non là je ne rê-

vais pas elles étaient bien vides il fallait les nettoyer une nouvelle fois et là je ne rêvais pas même si j'entendais encore une fois le sifflement de Jaspers mais au loin pas ici ailleurs dans le rêve.

Avant de nous occuper des cages Kerl et moi il avait fallu nettoyer le crématorium en entrant par une porte latérale donnant accès au cendrier encore chaud du feu de la veille, pelle à la main on chargeait une brouette de la cendre grise et de morceaux qui n'avaient pas entièrement brûlé des crânes le plus souvent crânes noirs dont les orbites semblaient nous regarder quand nous les tenions dans nos mains, mais on s'en foutait vu que le plus important pour nous c'était de faire ça vite à cause de la puanteur qui régnait dans le crématorium puanteur qui nous prenait à chaque fois à la gorge et à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer ni Kerl d'ailleurs qui titubait plus que d'habitude et ne cessait de buter sur des morceaux, une fois même il s'était étalé dans la cendre encore chaude et je l'avais aidé à se relever son visage en sueur soudain grisâtre et pareil à un masque mortuaire, mais Kerl ne s'était pas plaint avait repris sa pelle pressé d'en finir tandis que la puanteur le lendemain de la première liquidation m'avait rendu malade, c'était une puanteur plus forte encore et plus insupportable que celle de la forêt et même du chenil qui imprégnait mes vêtements et mon corps depuis plusieurs jours, c'était

une puanteur bien pire que celle des cages ou plutôt elle était comme son aboutissement chair liquides os excréments tout cela sentait encore mais brûlé mais mort, c'était bien la même matière les mêmes organes mais réduits à une espèce de poudre pestilentielle qu'une fois dehors nous jetions sur le sol puis toujours avec nos pelles lancions en l'air pour que le vent s'en charge et qu'elle se perde dans le ciel toujours gris au-dessus de la forêt, les cendres s'envolaient devant nous souvent vers la forêt autour du chenil ou bien d'autres fois vers la ville et je pensais alors aux vieux à leur peau grise à leurs cheveux gris à leurs yeux gris qui seraient plus gris encore de cette cendre et c'était bien la seule satisfaction que j'avais au chenil.

Mais la première fois dans le cendrier j'avais trop inhalé la puanteur des chiens brûlés en plus de la puanteur des chiens vivants toute la semaine et sans doute avais-je reconnu la puanteur de la forêt le premier jour celle diffusée par ces particules qui flottaient dans l'air et que j'avais inhalées également, j'avais fait signe à Kerl que je me sentais mal que j'allais... puis j'avais gerbé sans avoir le temps de sortir j'avais gerbé sur les cendres mon jet puissant creusant un trou jaune qui s'étendit sur la surface grise, j'avais gerbé d'un coup tout mon dégoût de la semaine ce dégoût que je portais depuis des jours quand j'entrais dans les cages me protégeant parfois

le nez d'un foulard ce dégoût que je ressentais même chez moi sentant la puanteur en moi intimement mêlée à ma chair à mes os et même à mes pensées car toutes mes pensées du chenil dès le premier jour avaient été puantes, j'avais gerbé tout mon dégoût malgré le fait que j'avais obéi et ne m'étais pas ému du sort des chiens des dizaines piqués devant moi dégoût physique et non moral dégoût de devoir porter en soi la puanteur d'être cette puanteur soulagement un instant de l'avoir expulsée de soi de la voir jaune là creusant son trou l'étendant dans les cendres devant soi, et puis encore un coup encore une couche sur les cendres dans les cendres s'enfonçant s'étendant, oui soulagement d'avoir gerbé d'avoir gerbé enfin de se libérer de cette puanteur du chenil je croyais. J'avais gerbé encore un ou deux coups dans le cendrier élargissant approfondissant le trou dans les cendres puis certain d'être bien vidé de toute la puanteur absorbée ou qui s'était formée en moi pendant ces quelques jours j'avais relevé la tête et vu Kerl à côté de moi attendant que j'aie fini comme si lui aussi était déjà passé par là, mais il ne dit rien il se contenta de me prendre le bras et de m'aider à sortir à rejoindre le ciel gris où les cendres que nous avions sorties volaient déjà, c'était la même lumière sale qu'à l'intérieur du crématorium, même dehors on était encore à l'intérieur du crématorium c'est ce que je

m'étais dit en avançant vers le bureau de Krumm où Kerl m'avait entraîné pourquoi je l'ignorais, quand une fois dans le bureau où Krumm se tenait assis immobile sans même tourner la tête vers nous je compris que Kerl m'avait conduit jusque-là pour que je m'allonge un moment sur le canapé placé à côté de la fenêtre d'où je pouvais voir Krumm de profil, Krumm qui était comme d'habitude tassé sur lui-même mais qui même dans cette position semblait ce jour-là plus grand que le premier jour où je l'avais vu et son visage plus osseux son nez plus pointu sa tête sortant juste un peu de son éternel parka bleu, que faisait-il là tassé ainsi sur lui-même semblant réfléchir les yeux qui se fermaient quelques instants puis se rouvraient à quoi pensait-il, allongé sur le canapé vidé de la pointe j'essayais de deviner, était-il content de mon travail me trouvait-il assez obéissant était-il déçu que j'aie gerbé dans le cendrier, ou bien ruminait-il déjà l'organisation de la prochaine semaine comptant combien de nouveaux chiens il pourrait il devrait accueillir dans les cages en y installant éventuellement de nouvelles niches, ainsi plongé dans ce que je croyais être les pensées de Krumm toujours immobile à son bureau toujours tassé sur lui-même je faillis ne pas entendre sa voix quand il dit très bas cette phrase qui resta pour moi énigmatique : *les chiens sont dans la passion, les hommes dans la raison*, d'une voix si basse

que je dus me pencher hors du canapé pour l'entendre quand il la répéta car il la répéta plusieurs fois semblant parler pour lui-même: *les chiens sont dans la passion, les hommes dans la raison*, puis tournant son regard mort vers moi il répéta la phrase une dernière fois, la voix tremblante cette fois-ci comme s'il avait voulu me prévenir de je ne sais quel danger avant de revenir à sa position initiale et de se taire à nouveau.

Quelques jours plus tard la tête fiévreuse encore prise par les rêves nocturnes où la meute de bergers allemands menée par Jaspers me pourchassait dans la forêt avant de me bouffer je repensais à cette scène dans le bureau de Krumm et me demandais s'il n'avait pas donné l'ordre à Jaspers de m'éliminer parce que j'avais gerbé dans le cendrier ne supportant pas ce signe de faiblesse l'interprétant peut-être comme de la compassion envers les *clebs* que lui et Jaspers méprisaient tant les rabaissant les traitant comme de la viande à liquider totalement indifférents à leur souffrance, mais Kerl n'avait-il pas lui aussi gerbé comme il me l'avait lui-même raconté, ou bien Kerl m'avait-il raconté ça juste pour me rassurer, et puis est-ce que Krumm et Jaspers étaient vraiment indifférents à la souffrance des chiens n'en jouissaient-ils pas plutôt et si c'était le cas alors Krumm n'avait-il pas donné l'ordre à Jaspers de m'éliminer non pas parce que j'avais été faible lors

du nettoyage du cendrier mais simplement pour assister à ma liquidation et en jouir, oui jouir de la liquidation de cet animal saisi par ses passions esclave de ses émotions alors qu'eux n'en éprouvaient aucune planifiant organisant semaine après semaine la liquidation des chiens errants avec une froideur absolue, mais alors qu'était cette jouissance froide du meurtre sinon une espèce de passion me demandais-je soudain incapable d'éclaircir ce point car je revoyais aussitôt le visage impassible de Krumm ou plutôt l'absence de visage puisqu'il m'était impossible de discerner des traits propres une expression personnelle une individualité quelconque chez cet homme assis tassé sur lui-même et dont la voix semblait totalement artificielle comme celle d'un automate.

Le soir quand je rentrais la mère hurlait que je *puais* et que j'*empuantis* la maison, elle me disait de ne pas rentrer dans la cuisine ni dans le salon que j'allais y répandre ma *puanteur* que c'était *insupportable*, les premiers temps dès que j'arrivais elle m'ordonnait d'aller dans la salle de bains de me déshabiller prenait mes vêtements les jetait dans la machine à laver me poussait sous la douche en gueulant de me savonner de me rincer plusieurs fois de suite, *frotte* disait-elle *frotte plus fort bon à rien c'est insupportable* répétait-elle tout en mettant la

machine à laver en marche, et quand j'étais douché elle continuait à se plaindre pendant toute la soirée que j'avais *empuanté* la maison que ça *puait* partout même au salon où je n'avais plus le droit d'entrer, *monte dans ta chambre* me disait-elle une fois que j'avais dîné, *monte dans ta chambre et surtout ouvre la fenêtre, aère c'est insupportable* hurlait-elle alors que j'étais déjà dans les escaliers. Une nuit elle déboula dans ma chambre avant que les dobermans arrivent, me tira hors du lit en criant comme une folle *ce n'est plus possible*, que toute la maison était *infestée* que sa chambre à elle juste à côté de la mienne *puait la charogne*, elle me poussa dans le couloir puis dans les escaliers alors que j'étais encore en pyjama sans me laisser le temps de m'habiller, ouvrit la porte de la cave et d'un grand coup de poing dans le dos elle me jeta dans les escaliers referma la porte sans même allumer si bien qu'en bas je dus marcher à quatre pattes gémissant car je m'étais fait mal aux bras en tombant, à la recherche d'un interrupteur que je finis par trouver mais difficilement comme si j'avais oublié leur emplacement dans la cave sans doute sonné par ma chute. Je passais une partie de la nuit à gémir en haut des escaliers devant la porte que je grattais de mes ongles mais la mère ne venait pas, je n'entendais pas un bruit habitué à entendre les dobermans qui montaient chaque nuit dans ma chambre, je les avais

ratés ou bien la mère ne leur avait même pas ouvert ce qui en plus de ma nouvelle vie dans la cave était un autre bouleversement dans mon quotidien, j'écoutais le moindre bruit dans la maison mais tout ce que j'entendais c'était mes propres gémissements ou mon souffle angoissé, comment allais-je vivre dans la cave ou bien la mère allait-elle me permettre de remonter dans ma chambre j'en doutais, oui c'était peu vraisemblable sans doute allait-elle me bloquer dans la cave pour essayer d'empêcher ma puanteur de continuer à se diffuser dans la maison, j'envisageais donc dès ma première nuit dans la cave de m'y installer pensant à ce qu'il me faudrait pour y dormir pour y manger pour m'y laver pour m'y habiller, enfin je m'apaisai un peu vers le matin m'endormis même sur les marches et n'entendis même pas lorsque la mère vint m'ouvrir la porte du garage pour que je me rende au chenil comme chaque matin.

Le soir à mon retour j'aménageais comme je pouvais la cave pour pouvoir y dormir plus confortablement, alignant et entassant plusieurs pneus usagés d'anciennes voitures qu'avait possédées le père et qui avaient toutes disparu, pourquoi la mère avait-elle gardé ces vieux pneus je l'ignorais en tout cas ils m'étaient utiles à présent et même si ça ne faisait pas un lit très confortable avec ces creux entre lesquels je devais me lover c'était toujours mieux

que les escaliers ou le sol bétonné, les nuits suivant le bannissement de ma chambre je veillais quelques heures rêvant à nouveau du chenil et de ma future exécution attendant les dobermans qui ne venaient pas, mais vers le matin j'arrivais à dormir quelques heures savourant même ma nouvelle tranquillité dans cette cave où je n'entendais plus la mère claquer ses volets et gueuler contre les chiens qui circulaient dans la rue, toujours plus nombreux.

Pour se protéger d'eux pendant la nuit les habitants du quartier composé surtout de petits pavillons avec un bout de jardin s'étaient réfugiés dans les chambres à l'étage et certains même au grenier ayant trop peur que les chiens puissent escalader la façade et forcer volets et fenêtres (les journaux étaient pleins de telles histoires, avec récit d'égorgement des habitants dans leur lit), la mère quant à elle avait préféré rester dans sa chambre où elle pouvait guetter et éloigner les chiens en les effrayant avec ses cris mais au fil des mois les chiens étaient devenus moins craintifs et restaient sous les fenêtres des maisons même quand on leur gueulait dessus ou leur lançait différents projectiles, ils ne quittaient plus les trottoirs et s'aventuraient en bandes dans les jardins des pavillons, cherchant une ouverture même mince par laquelle ils pouvaient s'infiltrer dans les domiciles, d'où la panique de leurs habitants qui préféraient se réfugier dans les combles de

leur maison auxquels il n'était possible d'accéder que par des escaliers ou bien encore mieux par une échelle escamotable grâce à laquelle on coupait toute voie d'accès au grenier une fois l'échelle remontée derrière soi, bref tout le monde cherchait la meilleure solution pour se protéger d'une possible intrusion des chiens qu'on imaginait toujours plus agiles toujours plus téméraires sans doute parce qu'ils étaient plus nombreux, tout le monde sauf encore une fois la mère qui elle passait ses nuits la fenêtre et les volets ouverts alors que sa chambre n'était qu'au premier étage donc accessible mais de ça elle se moquait terrorisée mais bravant malgré tout les chiens qui en bas l'observaient, la guettaient tout autant qu'elle les guettait.

La nuit j'étais couché sur mes pneus et j'entendais les chiens aboyer dans la rue se battre entre eux, parfois plusieurs approchaient de la porte coulissante du garage et je les entendais flairer renifler gratter et souvent pisser contre la porte tenter de la forcer pour pouvoir pénétrer dans la cave, la nuit je sentais leur odeur qui n'était pas encore la puanteur du chenil leur odeur de forêt et de terre qui me reposait de la puanteur du chenil, à mon tour je flairais m'approchant de la porte et je les voyais même de l'autre côté je les voyais gratter essayer de soulever la porte avec leurs griffes, ce n'était pas les dobermans les dobermans ne venaient plus depuis

que j'étais à la cave, pour plusieurs d'entre eux c'était des rottweilers apparus en nombre parmi les chiens errants leur férocité terrorisait les vieux qui exigeaient désormais qu'on les abatte dans la rue et d'ailleurs comment allaient faire Jaspers et Kerl pour les attraper ceux-là, je les voyais derrière la porte leur corps musclé nerveux cherchant même à creuser sous la porte mais c'était du béton, où étaient passés les dobermans pourquoi ne venaient-ils plus allaient-ils revenir je tendais l'oreille écoutais le léger grognement des rottweilers qui ressemblait à une menace comme s'ils avaient su flairé sans aucun doute que j'étais de l'autre côté de la porte pressés d'entrer pressés de me sauter à la gorge peut-être était-ce cette meute que Jaspers allait lancer sur moi j'essayais de me souvenir de la dernière scène de mes rêves mais non c'était des bergers allemands pas des rottweilers et j'étais presque soulagé, retournais me coucher sur mes pneus dormais quelques minutes avant de me lever à nouveau pour aller guetter devant la porte flairer voir ce qui se passait de l'autre côté, et ainsi de suite pendant toute la nuit.

Le matin quand je sortais ils étaient partout assis couchés sur le trottoir sur le bitume, ça faisait déjà longtemps que les habitants terrorisés ne sortaient plus de chez eux même pas en voiture et la rue la ville étaient à eux, je m'avançais au milieu d'eux in-

nombrables de toutes les races de toutes les tailles et ils me regardaient apparemment indifférents, pourquoi sentant mon odeur de chien brûlé ne me sautaient-ils pas dessus pourquoi me laissaient-ils passer sans même grogner je l'ignorais, peut-être attendaient-ils un ordre le sifflement de Jaspers peut-être attendaient-ils d'autres chiens plus massifs plus dangereux avec lesquels ils pourraient dévaster facilement la ville comme ils l'avaient sans doute déjà fait avec d'autres villes, marchant au milieu d'eux j'évitais leur regard je les contournais tandis qu'eux restaient immobiles la tête dressée aux aguets comme si je n'avais pas été celui qu'ils attendaient, qu'attendaient-ils qu'attendaient-ils pour passer à l'attaque pour tout ravager pour saigner tous les vieux qui cachés derrière leurs volets tapis dans l'ombre de leur maison observant la scène avaient ordonné leur liquidation, qu'attendaient-ils pour liquider à leur tour ces vieux parasites tout juste bons à pousser leur tondeuse à gazon une fois la semaine à faire leurs réserves dans la crainte de l'invasion à se terrer entre leurs murs tremblant de tous leurs membres, qu'attendaient-ils pour me sauter dessus me dévorer et ainsi se venger de ce que j'avais fait aux leurs obéissant à ces vieux, oui j'étais coupable j'étais coupable de leur avoir obéi et marchant au milieu de toutes ces bêtes je ne rêvais que de ma fin prochaine qui je l'espérais serait terrible. Je contournais

le centre-ville dont les rues étaient bloquées par des forces de police, sortais de la ville et me dirigeais vers la colline de l'est où se trouvait le chenil, dans cette zone les chiens errants devenaient plus rares mais c'est pourtant là que j'étais suivi par le même chien depuis plusieurs jours, j'essayais de le semer mais il continuait de me suivre marchant toujours à une cinquantaine de mètres derrière moi, il me suivait jusqu'à l'orée de la forêt jusqu'en haut de la colline, il me suivait jusqu'à l'entrée du chenil et je le retrouvais le soir à la sortie assis sous un arbre les oreilles dressées comme s'il avait reconnu son maître, je lui lançais des pierres pour qu'il parte mais ça ne lui faisait pas peur il continuait de me suivre, il me suivait jusqu'à chez moi indifférent à la foule des chiens rassemblée dans mon quartier et dans plusieurs autres quartiers de la ville qu'on semblait avoir abandonnés aux bêtes ne cherchant plus qu'à protéger le centre-ville, la nuit le chien restait devant la porte du garage comme s'il avait su que j'y couchais et je remarquais qu'il tenait les rottweilers à distance si bien que pour le remercier un soir je soulevai la porte et lui jetai quelques restes de nourriture que j'avais rassemblés (chaque soir quand je rentrais je trouvais une boîte de conserve déposée par la mère en haut des escaliers dont je réchauffais le contenu sur un petit réchaud à gaz), restes de nourriture sur lesquels il se jetait avidement sans

même me regarder avant de retourner à son poste de guet à quelques mètres de la porte que je refermais sur la nuit grouillante d'une vie animale sourde et menaçante à laquelle bizarrement il semblait tenir tête, seul. Manky (c'était son nom, nom que j'allais trouver bientôt tatoué dans l'intérieur de l'une de ses cuisses) était un chien très laid, sans doute le plus laid de tous les chiens que j'avais vus depuis que j'étais au chenil, il avait une vraie tête de hyène qui permettait de le reconnaître facilement dans la foule des chiens, des poils très ras de couleur beige tigrés de noir sur un corps souple et musclé, Manky était unique parmi tous les chiens errants, était-il d'ailleurs l'un des leurs ou avait-il toujours été là à parcourir les rues et s'était-il simplement mêlé aux autres je l'ignorais, pourquoi avait-il commencé à me suivre un matin alors que je sortais de chez moi, pourquoi faisait-il le guet devant la porte du garage semblant ne jamais dormir, pourquoi était-il apparu juste après la disparition des dobermans, que me voulait-il à moi le plus coupable des hommes (et il le savait puisqu'il me suivait chaque jour jusqu'au chenil), toutes ces questions m'occupaient et j'aurais voulu les lui poser surtout lorsqu'il me fixait de son regard noir plus fauve que celui des autres chiens regard un peu inquiétant les premiers jours, il me semblait même que Manky attendait que je lui pose des questions et qu'il était venu jusqu'à moi pour

engager un étrange dialogue qui durerait tout le temps où nous serions ensemble.

Je savais que Manky malgré les aboiements dans la rue entendait quand la mère déboulait dans la cave en pleine nuit munie d'un bâton semblable à celui de Jaspers pour m'asséner quelques coups alors que je n'arrivais pas à me dégager de mes pneus où je me trouvais coincé (avec le sommeil j'étais tombé dans un des creux), coups que je recevais donc sur tout le corps en gémissant coups donnés par la mère en hurlant sans que je comprenne ce qu'elle hurlait car sa bouche était bizarrement ensanglantée et je supposais que ses dents la faisaient plus que jamais souffrir, je m'en étais douté la mère ne pouvait pas vivre sans moi à côté dans la chambre, elle avait besoin de venir me martyriser chaque matin de me réveiller doucement et douloureusement en me labourant un bras de ses griffes, elle avait besoin de moi qu'elle aimait boxer à sa façon hystérique un peu plus tard dans la cuisine, mon bannissement dans la cave était insupportable elle ne pouvait vivre sans me donner des coups sans me faire souffrir et ainsi se faire souffrir, il lui fallait donc descendre chaque nuit dans la cave pour me donner une série de coups de bâton en hurlant, ce qu'entendait Manky aux aguets derrière la porte du garage jusqu'au moment où la mère l'entendait gratter la porte de ses griffes et gémir ce qui effrayait la mère qui me

frappait plus mollement la tête tournée vers la porte craignant que l'animal derrière parvienne à la forcer, alors elle s'occupait davantage de la porte et du chien derrière que de moi, elle battait en retraite remontant les escaliers m'injurait une dernière fois en haut des marches puis claquait la porte à la fois terrorisée et violemment irritée hésitant à redescendre pour m'asséner une nouvelle série de coups de bâton et ainsi se venger de l'humiliation qu'elle avait précédemment subie en devant battre en retraite à cause des grattements contre la porte du garage, puis finalement elle disparaissait et j'essayais de sortir enfin du tas de pneus où je m'étais enfoncé un peu plus pour me protéger des coups de la mère. Les jours suivants elle avait dû m'observer depuis sa fenêtre quand je sortais du garage le matin et le soir quand je rentrais, elle avait dû voir que j'étais toujours accompagné de Manky qui guettait devant la porte le reste du temps et ça l'avait mise dans une telle rage qu'elle débarquait à la cave à n'importe quel moment parfois plusieurs fois par nuit, sans doute avait-elle surmonté sa peur du chien qui grattait la porte ou bien sa rage était si forte qu'elle ne pouvait plus la maîtriser et qu'elle ne pouvait plus s'empêcher de débarquer pour me bastonner même si je n'étais pas couché me courant après à travers le garage me bloquant dans un coin me forçant à m'accroupir à me recroqueviller sous

les coups tandis que dehors Manky aboyait, mais ça ne retenait plus la mère qui bastonnait de plus belle me blessant surtout les bras avec lesquels je protégeais ma tête, si bien que le lendemain au chenil j'étais incapable de porter un seau ou quoi que ce soit d'un peu lourd mes bras me faisant terriblement souffrir, heureusement que Kerl me donnait un coup de main sans poser de questions. La mère hurlait en me tapant dessus, parfois je comprenais ce qu'elle hurlait de sa bouche ensanglantée j'entendais *tu as déjà empuanté la baraque, tu vas pas l'infester avec les puces de ton sale clebs* ou autres propos qui concernaient le chien *que je fréquentais* oui la mère utilisait ce verbe étrange pour parler d'un chien, à ses yeux je *fréquentais* un chien comme je pouvais fréquenter Ivan, j'essayais de lui expliquer que Manky restait dehors et qu'il n'avait pas de puces (ce dont à vrai dire je n'étais pas sûr) mais la mère continuait à bastonner encore plus enragée parce que je lui avais répondu, *tu vas filer d'ici avec tes sales puces* hurlait-elle à présent, mais elle hésitait à ouvrir la porte du garage à cause des chiens de l'autre côté trop essoufflée pour continuer à bastonner même si elle en avait envie (et elle en avait toujours envie), se reposant un peu elle gémissait que j'étais sale que je ne me lavais plus (mais comment aurais-je pu puisqu'elle m'avait jeté dans la cave et m'interdisait l'accès à la salle de bains ?), que

la maison continuait à puer même si j'étais à la cave que ma puanteur remontait de la cave que je devais partir que ce n'était plus possible qu'elle allait devenir folle, puis comme elle avait repris son souffle elle recommençait à bastonner mais plus mollement comme épuisée n'en pouvant certainement plus des aboiements de Manky derrière la porte aboiements toujours plus forts auxquels se joignaient les autres chiens dans la rue habitués à aboyer dès qu'ils entendaient des voix d'hommes aboiements qui poussaient la mère à se replier une nouvelle fois avant la prochaine attaque.

Chaque soir quand la mère me bastonnait des images revenaient images floues au début puis de plus en plus distinctes, je voyais un jardin ensoleillé et dans ce jardin ensoleillé je me voyais moi à quatre ou cinq ans debout tenant un bâton ou une canne que j'avais dû prendre dans la maison, face à moi couché sur le gazon rampant il y avait un chien une espèce de bâtard aux longs poils roux pas très gros que je bastonnais mais comme le chien bougeait pour échapper aux coups et que ça m'énervait je frappais de plus en plus fort et de plus en plus vite, bizarrement le chien ne m'attaquait pas il essayait juste d'éviter les coups, cette scène d'enfance cruelle ne cessait de revenir pendant que la mère me bastonnait et ne me quittait plus ensuite, je crois même qu'occupé par ces images tandis que je mar-

chais vers le chenil accompagné par Manky j'en parlais à voix haute c'est en tout cas ce dont je me souviens à présent, moi accompagné de Manky sur le chemin du chenil parlant de la scène d'enfance cruelle où âgé d'à peine quatre ou cinq ans je bastonnais un chien, comment avais-je pu oublier cette scène tout à coup si présente en moi, avais-je voulu l'effacer et sous les coups de la mère elle avait ressurgi intacte comme si ça s'était passé la veille comme si le jardin était là et il était là en effet au-dessus de la cave il suffisait de sortir pour retrouver le jardin pour revivre la scène moi tenant un bâton ou une canne et m'en servant pour battre un chien, un chien qui ne m'attaquait pas qui essayait juste d'éviter les coups ce qui me mettait en rage frappant de plus en plus fort frappant de plus en plus vite. Sur le chemin du chenil aux côtés de Manky la gueule bien amochée les bras douloureux (*alors, ta femme t'a encore frappé ?*) j'entendais déjà la vanne pourrie de Jaspers qu'il me sortait chaque matin) je repensais à cette scène quotidienne de la mère qui déboulait dans la cave armée d'un bâton (ou bien était-ce une canne qu'elle avait prise dans la chambre du père ?), scène qui peu à peu avait fait ressurgir l'autre scène d'enfance cruelle chaque jour un peu plus nette un peu plus vivante jusqu'au point où elle devenait insupportable car j'entendais le souffle de l'enfant j'entendais mon souffle pendant

que je levais le bâton ou la canne qui était quand même lourde pour un enfant de cet âge, j'entendais aussi l'enfant je m'entendais hurler pour que le chien arrête de bouger et se laisse frapper sans que j'aie à bouger le bâton ou la canne vers la droite ou vers la gauche, c'était là dans la cave entre la mère qui bastonnait toujours plus fort et Manky qui aboyait lui aussi toujours plus fort que la scène ancienne que je croyais effacée était ressurgie, Manky que je ne frapperais jamais était là de l'autre côté de la porte du garage entendait tout connaissait aussi la scène d'enfance cruelle puisque je lui avais raconté sur le chemin du chenil, la mère me bastonnait comme j'avais bastonné le bâtard du jardin ensoleillé, *ce n'est que justice* ne pouvais-je m'empêcher de penser, *justice est rendue ici* dans la cave, la mère était juste en effet elle me punissait pour ce crime que j'avais caché ou que j'avais tenté de cacher car de l'autre côté du grillage dans le jardin d'à côté un homme avait vu la scène, sa tête un instant avait caché le soleil et je l'avais entendu dire furieux *tu veux que je fasse la même chose avec toi ?* ce qui m'avait laissé muet incapable de répondre j'avais lâché le bâton ou la canne du père j'étais parti en courant, l'homme avait prononcé la sentence l'homme avait prononcé la sentence que la mère tant d'années après mettait à exécution ce pour quoi je lui étais infiniment reconnaissant ne bougeant pas sous les

coups immobile tendant juste les bras pour ne pas les prendre tous sur le crâne car la mère cognait fort et elle aurait pu me le faire éclater. La scène d'enfance cruelle m'occupait tellement l'esprit que j'en voyais tous les détails que j'entendais parfaitement la voix du voisin quand il disait *tu veux que je fasse la même chose avec toi ?* et qu'en marchant vers le chenil j'imitais même la voix du voisin pour Manky qui me regardait tranquillement de ses yeux de hyène, dressant juste un peu les oreilles comme s'il avait compris de quoi il s'agissait, la scène était si présente en moi qu'à chaque instant de la journée au chenil je me la remémorais comme si elle avait eu lieu la veille au point de se confondre avec ce que je faisais au chenil soit jour après jour liquider les chiens obéissant à Krumm et à travers lui à tous les vieux, sauf que la voix du voisin ne tonnait plus face à moi et qu'on me laissait avancer librement avec mon bâton et frapper frapper accueillant les chiens chaque début de semaine les nourrissant les abreuvant chaque jour en sachant qu'on organisait leur mort imminente puis dernier jour les conduisant à leur exécution, n'avais-je pas été programmé depuis toujours depuis cette première scène pour liquider les chiens au chenil n'étais-je pas *l'exécutant idéal* reproduisant sans cesse le même acte criminel jouissant d'obéir ce qui ne m'empêchait pas de craindre quand même la voix du voisin répétant

inlassablement *tu veux que je fasse la même chose avec toi* voix purement imaginaire voix purement intérieure que j'essayais d'étouffer car elle n'était pas de ce monde où on liquidait les chiens avec une totale insouciance.

Pendant que je marchais vers le chenil en me remémorant la scène ancienne avec un sentiment d'horreur et de désespoir de plus en plus fort Manky gambadait dans l'herbe à quelques mètres de moi me regardait de temps en temps en ouvrant la gueule comme s'il avait voulu me sourire l'air de dire *ne t'en fais pas tout ça n'est pas grave* puis venait vers moi et me sautait dessus me léchant les mains comme pour me consoler, je lui caressais sa tête aux poils rêches et aux yeux brillants mais le coeur n'y était pas je pensais à ce qu'allait dire Krumm en voyant mon visage tuméfié, quelques jours auparavant il m'avait déjà fait venir au bureau et m'avait demandé ce qui s'était passé je lui avais raconté la vérité dit que la mère était devenue folle qu'elle était gravement malade et que je ne pouvais pas la laisser tomber, Krumm s'était alors enfoncé dans son fauteuil sans dire un mot avait paru réfléchir, qu'avait-il pensé qu'avait-il fait avait-il appelé la mère qui lui avait parlé de Manky, Krumm s'était-il alors interrogé sur ce chien que je *fréquentais* pour reprendre le mot de la mère craignait-il désormais que je ressentie de la pitié pour les autres chiens,

pendant que je marchais vers le chenil c'était aussi toutes ces questions qui m'occupaient qui m'inquiétaient me donnaient envie de fuir mais où et comment puisque Jaspers aurait lancé aussitôt sa meute de bergers allemands à mes trousses pour me déchiqueter au fond de la forêt comme dans le cauchemar récurrent des dernières semaines, comment fuir oui comment fuir ? Depuis le jour où j'avais parlé à Krumm Jaspers ne me parlait plus et Kerl était plus distant, que pensaient-ils de moi depuis qu'ils m'avaient vu arriver chaque matin avec Manky qui se postait devant l'entrée du chenil sous un arbre et y restait jusqu'au soir où je le retrouvais sautillant visiblement joyeux comme si j'avais été son maître depuis toujours ou plutôt comme si nous étions deux bons amis, qu'est-ce que Krumm leur avait raconté lui qui avait parlé avec la mère laquelle avait dû raconter que Manky restait toute la nuit à guetter devant la porte du garage, que devais-je attendre à quoi devais-je me préparer alors que les chiens arrivaient toujours plus nombreux toujours plus agressifs chaque matin et Jaspers à bout de nerfs les mains couvertes de pansements à cause des morsures de plus en plus fréquentes, j'observais la moindre expression de leur visage puisqu'ils ne me parlaient plus et je voyais que j'étais exclu que je devais me contenter de nourrir et d'abreuver les chiens sans rien demander et le vendredi de porter

les chiens jusqu'à la pièce où on les liquidait, il était même question d'en liquider en milieu de semaine vu l'afflux des chiens mais ça paraissait compliqué à organiser à cause du manque de personnel car personne ne voulait faire le job et même la police était réticente à participer à la chasse nocturne trop occupée à sécuriser le périmètre autour du centre-ville, qu'allait-il se passer qu'allait-on faire de moi maintenant qu'à leurs yeux j'étais passé *de l'autre côté* parce que j'avais un chien, la nuit suivante je rêvais d'une grande cage au milieu d'une salle obscure grande cage où l'on m'avait jeté, il n'y avait de la lumière que dans la cage du sable par terre mais je sentais la présence d'un public dans l'obscurité, de vieux visages blêmes sortaient parfois de l'ombre et m'observaient puis après quelques minutes où j'avais été aveuglé par la lampe accrochée au sommet de ma cage je pouvais distinguer des dizaines de silhouettes dans la salle assises sur des gradins, j'étais donc dans une espèce d'arène je cherchais à comprendre m'adressais au public dans l'obscurité mais personne ne répondait les vieux visages blêmes restaient muets désespérément muets tandis que je tournais comme un animal dans ma cage lumineuse. *Ils ne parlent pas ils grognent* m'étais-je dit cherchant à comprendre ce qui se passait dans la pénombre hors de la cage mais les grognements ne venaient pas du public ils venaient de l'autre bout de

l'extérieur de la salle où toute la scène se déroulait, on ouvrait alors la porte de la cage et je voyais surgir une meute de rottweilers (Kerl m'avait dit: *les rottweilers ont été laissés sans manger pendant une bonne semaine*) une meute de rottweilers affamés qu'on lâchait dans la cage et qui se précipitaient vers moi me déchiquetant la douleur atroce des crocs à tous les endroits du corps ne sachant plus contre lequel des chiens me défendre saisi par leurs crocs balancé dans tous les sens arraché bouffé en l'espace de quelques instants pendant que dans le public la mère Krumm Jaspers Kerl et tous les vieux de la ville applaudissaient le châtement du traître. Kerl avait dit: *c'est une vieille coutume du pays au-delà des plaines que le Conseil a décidé d'adopter pour punir de la manière la plus atroce ceux qui viendraient en aide à un chien errant ou pire encore sympathiserait avec l'un d'entre eux*, oui c'était bien Kerl qui m'avait parlé de cette nouvelle exécution avec un profond sentiment de terreur comment était-il possible que le Conseil l'ait adoptée qui avait déjà été exécuté de cette façon ou bien serais-je le premier à l'être demandais-je à Kerl non à Ivan ou plutôt me demandais-je en rêve ou au réveil après avoir assisté une nouvelle fois à cette terrible scène qui dépassait en horreur celle de la forêt avec les bergers allemands, *des rottweilers laissés sans manger pendant une bonne semaine* me répétais-je

même en m'extirpant de mes pneus pressé de sortir de retrouver Manky et de sortir de ce cauchemar pour retrouver le cauchemar du chenil. Chaque nuit depuis que Kerl m'avait raconté cette *exécution par les chiens* dont il avait sans doute entendu parler dans les journaux où l'on pouvait lire tout et n'importe quoi sur la cruauté des moeurs au *pays au-delà des plaines* d'où venaient les chiens errants (sans doute était-ce pure invention pour effrayer les habitants de notre ville et leur faire accepter toutes les mesures de sécurité de plus en plus draconiennes pour ceux qui avaient la chance de vivre au centre-ville, car pour les autres des quartiers périphériques ils étaient livrés aux bêtes et devaient tenter de survivre par eux-mêmes), chaque nuit je rêvais que j'étais exécuté de cette manière jeté en pâture aux rottweilers que j'entendais renifler et grogner de l'autre côté de la porte du garage (j'avais fait rentrer Manky qui ne pouvait plus faire face au nombre), chaque nuit je retrouvais la cage lumineuse au milieu de la pénombre de ce qui ressemblait à une vaste salle dont je ne voyais ni les murs ni le plafond peut-être une arène à ciel ouvert mais je ne regardais pas en l'air j'observais les vieux visages blêmes qui apparaissaient impatients qu'on lâche les rottweilers puis j'entendais les grognements des rottweilers, curieusement ils n'aboyaient pas leur excitation s'exprimait dans d'espèces de grogne-

ments aigus insupportables leurs gueules apparaissaient au bout de la cage dont on ouvrait une porte et alors ils se jetaient à l'intérieur tandis que le public ne pouvait s'empêcher d'exulter applaudissant certains spectateurs criant, et avant d'être attaqué de tous les côtés aux bras aux jambes à la gorge surtout je croyais reconnaître un cri un seul cri celui de la mère qui exultait plus que tous les autres autour d'elle, oui c'était bien elle moi mort son cri continuerait à s'élever à célébrer ce crime qui allait enfin purifier la ville et la libérer des monstres de tous les monstres qui la hantaient depuis plusieurs mois et la menaçaient de destruction c'était ce que disait ce cri plus puissant plus hystérique que tous les autres cris poussés pendant l'exécution cri dont je ne pouvais pas me libérer pendant que les chiens me dévoreraient.

Un soir la mère avait surgi dans la cave la bouche saignant plus que d'habitude si bien que je m'étais approché d'elle pour lui demander ce qu'elle avait, mais sans m'écouter elle avait commencé à me bastonner furieuse que je m'inquiète de sa santé car elle disait toujours qu'elle n'avait pas besoin qu'on s'occupe d'elle qu'elle s'en sortait très bien et que surtout elle n'avait pas besoin d'un *bon à rien* comme moi, Manky s'était tenu dans un coin sans bouger comme je lui avais ordonné jusqu'au moment où la

mère avait ouvert la porte du garage et nous avait jetés dehors en nous lançant: *Foutez le camp sales bêtes, allez mettre vos puces ailleurs que dans ma maison !* Dans la rue il faisait déjà nuit les chiens étaient en faction immobiles observant ceux peu nombreux qui se risquaient dehors une fois le soleil couché, j'avais appris à marcher au milieu d'eux sans crainte accompagné par Manky qu'ils semblaient respecter, tout juste me saisissaient-ils une main avec leurs crocs quand je passais près d'eux puis ils la lâchaient la léchant parfois, je ne les regardais pas j'avais Manky ouvrant la voie car ils étaient partout foule dense et silencieuse le plus souvent puis tout à coup un aboiement partait et automatiquement ils se levaient et se mettaient tous à aboyer, mais ce soir-là les chiens étaient calmes et Manky avait pu me laisser seul un moment au prochain croisement à la recherche d'un endroit où dormir, un quart d'heure plus tard il était déjà de retour et il me conduisait à une palissade sous laquelle il avait creusé un passage où j'avais pu me glisser difficilement, de l'autre côté il y avait une haie épaisse à l'intérieur de laquelle nous avons pu nous blottir sans être vus par les habitants de la maison dont les fenêtres étaient de toute façon barricadées, ainsi cachés autant des hommes que des chiens nous avons dormi une bonne partie de la nuit serrés l'un contre l'autre réveillés de temps en temps par des

hurlements comme si les bêtes quelque part avaient attaqué.

Blotti dans la haie mes deux jambes mes deux bras enlaçant Manky captant sa chaleur sa puanteur de chien libre je songeais à ce qui allait se passer après mon bannissement de la maison, je rêvais à la mère restée seule je la voyais comme je l'avais vue la dernière fois dans la salle de bains où je n'avais plus le droit d'aller mais angoissé par sa bouche sanguinolente j'avais profité de ce qu'elle avait laissé la porte de la cave ouverte pour monter à l'étage et alors je l'avais vue face au miroir je l'avais vue se planter des aiguilles dans ses dents pourries qui lui faisaient si mal depuis des années, je l'avais vue triturer les aiguilles dans la gencive cherchant les nerfs hurlant de douleur des gouttes de sang tombant dans le lavabo devant elle, mais plus elle saignait plus elle continuait, elle avait plusieurs aiguilles plantées dans la mâchoire inférieure qu'elle remuait l'une après l'autre hurlant à chaque fois différemment comme si chaque point où les aiguilles étaient enfoncées provoquait une douleur différente, elle souffrait tellement qu'elle devait se tenir d'une main au lavabo pendant qu'elle triturerait les aiguilles sa bouche pissait le sang, je l'observais de longues minutes paralysé par ce que je voyais craignant de lui faire peur puis n'en pouvant plus de la voir souffrir je me jetais dans la salle de bains rampant à ses pieds la sup-

pliant d'arrêter mais à ma vue elle bondissait dans un coin tirant d'un coup toutes les aiguilles de sa bouche pleine de sang incapable même de hurler comme si elle allait étouffer ses yeux brillant d'une fureur extrême, enfin elle se jetait sur moi et crachait tout le sang de sa bouche sur mon visage en hurlant *incapable tu ne les a pas liquidés et c'est eux maintenant qui vont nous liquider, ils sont partout dans la ville et il en arrive encore, tout ça à cause de toi À CAUSE DE TOI !* Peut-être étais-je monté plusieurs fois dans la salle de bains il me semblait que la même scène se répétait mais avec quelques variations, certaines fois je la regardais longuement remuer les aiguilles dans sa gencive comme si j'avais tiré quelque plaisir de sa souffrance me vengeant ainsi de tout le mal qu'elle m'avait fait, d'autres fois - le plus souvent je crois - je me jetais aussitôt à ses pieds pour qu'elle cesse de se torturer ainsi l'implorant de retirer les aiguilles de sa bouche en sang ce qui la rendait furieuse parce que j'étais monté à l'étage avec mes puces et surtout parce que je l'avais surprise la bouche pleine d'aiguilles ses lèvres tordues de douleur, elle me frappait alors me donnait de grands coups de poing sur le crâne, j'essayais de m'échapper mais elle me rattrapait dans les escaliers où elle me bourrait de coups de pied et me poussait un grand coup, certaines nuits étaient pires encore où blotti contre Manky je me mettais à geindre sen-

tant les aiguilles plantées dans ma propre bouche la mère les remuant pendant de longues minutes cherchant les nerfs et les trouvant toujours, alors les nerfs à vif je geignais et Manky me réveillait me léchait les mains pour me calmer, mais il me fallait du temps avant de réaliser que je n'étais plus à la maison que je n'étais donc pas dans la salle de bains avec la mère mais dans la haie avec Manky à l'abri loin de toutes les folies de la mère.

Une autre nuit dans la rue je rêvais de Krumm, Ivan me racontait qu'il avait été metteur en scène et que le Conseil l'avait embauché pour diriger le théâtre de la ville mais plus personne ne venait au théâtre les vieux préféraient rester devant la télé et bizarrement après des années de chômage où Krumm avait passé son temps à traîner dans les rues la tête baissée on lui avait proposé de s'occuper du chenil, je ne sais pas d'où venait cette histoire comment elle avait pu me venir en rêve en tout cas lors de sa dernière apparition au chenil Krumm n'était plus ce petit homme maigre et silencieux toujours enfoncé dans son fauteuil mais un monsieur en costume trois pièces qui circulait entre les cages nous donnant des consignes pour que les niches et les laisses à l'intérieur soient disposées autrement, gesticulant les bras, chaleureux, non ce n'était pas Krumm impossible et je le croyais encore moins quand je le voyais devant une cage qu'il s'était fait installer de-

vant son bureau une grande cage où il avait recueilli un mastiff tibétain le seul spécimen jamais vu et capturé en ville tellement placide qu'on s'était demandé comment il avait pu arriver jusqu'ici, Krumm ne se lassait pas de l'admirer dans sa cage tournait autour tandis que le chien restait couché toute la journée sa grosse tête surmontée d'une épaisse crinière blanche toujours triste (sans doute était-il né ainsi avec cette tristesse en lui) sauf à certains moments où il se mettait à gambader dans sa cage mais juste quelques minutes car avec son corps lourd et sans doute gras sous l'épaisse fourrure le moindre effort l'épuisait et alors il retombait ou plutôt s'écroulait gémissant pleurnichant pour qu'on vienne le consoler ce que faisait Krumm qui se jetait à son cou et le couvrait de baisers et de caresses. C'était quand même bizarre ce rêve au milieu de toute cette sauvagerie, ça avait quelque chose d'attendrissant de voir Krumm adorer ainsi un mastiff tibétain au regard qui exprimait une profonde détresse, est-ce que Krumm qui m'apparaissait pour la dernière fois en metteur en scène en artiste au chômage obligé d'accepter ce poste au chenil pour vivre s'était reconnu dans ce chien bon à rien tout juste bon à vivre dans une cage où il était adoré par son nouveau maître, en tout cas ce rêve que je ne fis qu'une fois me parut bizarre dans l'atmosphère de débâcle autour et je ne comprenais pas comment j'avais pu

voir Krumm ainsi habillé émotif et attendri par le sort d'un mastiff tibétain et j'ignorais pourquoi Ivan dans le rêve me racontait cette histoire improbable lui qui ne parlait plus que des dobermans devenus maîtres de la ville totalement pris par sa vision de notre ville envahie par les chiens.

Certaines nuits n'en pouvant plus de tous ces rêves j'évitais de m'endormir je laissais Manky dans la haie et me risquais dans les rues me faufilant entre les chiens dont la plupart étaient couchés pendant que d'autres faisaient le guet, ils me regardaient passer et il me semblait que certains clignaient des yeux comme s'ils avaient reconnu le compagnon de Manky, je rejoignais Ivan dans son appartement au rez-de-chaussée d'une résidence appartement dont il avait condamné les fenêtres qui donnaient sur la rue en poussant des armoires devant, Ivan était enfermé chez lui depuis plusieurs jours parce que le cimetière avait été envahi par les chiens qui racontait-on avaient déterré des corps (tous les journaux étaient pleins de ces histoires sordides de cadavres dévorés par des bêtes affamées, mais qui les lisait puisque plus personne n'osait sortir ? et puis qui avait encore besoin de lire ces histoires que tout le monde connaissait déjà plusieurs d'entre elles circulant sans qu'on sache trop comment entre les habitants cloîtrés chez eux), suite à cette invasion du cimetière Ivan comme tous les habitants de la ville avait reçu

l'ordre de rester chez lui et il se réjouissait de mes visites (sans doute étais-je un des derniers à circuler librement dans les rues), il me parlait des événements tragiques qui s'étaient déroulés dans les immeubles du quartier des Horizons, une *horde* de dobermans (en effet on ne disait plus *meute* mais *horde* sans doute parce que le mot éveillait des représentations de plus grande barbarie), une horde de dobermans donc était arrivée dans le quartier un soir et ils avaient envahi l'immeuble principal du quartier celui de vingt étages, ils étaient passés par les escaliers et avaient réussi à pénétrer dans plusieurs appartements attaquant les habitants qui terrorisés avaient appelé à l'aide depuis les balcons pendant que les chiens aboyaient à l'intérieur et saccageaient le mobilier, *tu te rends compte Sylvain, une cinquantaine de dobermans qui terrorisent tout un quartier, les pompiers sont venus et aussi la police, plusieurs habitants étaient piégés sur leur balcon et hurlaient, alors ils sont allés les secourir mais comme les chiens étaient trop nombreux et de plus en plus agressifs certains policiers ont paniqué et se sont servis de leurs armes flinguant plusieurs chiens qui étaient postés en bas des escaliers et voulaient les empêcher de passer la bave à la gueule comme s'ils avaient été les nouveaux maîtres des lieux.* Ivan s'était tu visiblement ému par le récit des scènes qu'on lui avait rappor-

tées, puis il avait repris parlant plus rapidement comme s'il avait été pressé d'en finir: *les chiens se sont alors jetés sur les hommes qui essayaient de monter pour sauver les habitants, les policiers tiraient mais ils étaient trop nombreux, plus haut dans les étages c'était la même scène d'horreur, partout les dobermans attaquaient et saignaient leurs victimes, assez vite la police et les pompiers ont dû évacuer les lieux pourchassés par plusieurs groupes de chiens, tout ce que je sais sur ce qui s'est passé ensuite c'est que les habitants des autres tours ont fui laissant le champ libre aux bêtes qui arrivaient de partout, à présent tout le quartier des Horizons est envahi les chiens sont dans chacune des tours et occupent plusieurs appartements laissés ouverts pas les habitants quand ils ont fui, t'imagines de là-haut dans les tours ils voient toute la ville ils savent exactement ce qui se passe dans les autres quartiers personne ne pourra plus les déloger de là-haut ils sont en train de prendre le contrôle de toute la ville il n'y a plus qu'au centre-ville où on est encore à l'abri des chiens et ça ne va pas durer vu ce qu'ils ont fait aux Horizons.* En écoutant Ivan je pensais aux dobermans je les voyais à leurs fenêtres leur long museau noir penché vers ce qui se passait en bas observant quelques points minuscules qui se déplaçaient d'autres chiens qui affluaient de partout, au loin c'était la plaine la vaste plaine de l'ouest celle que

j'avais aperçue dans les yeux des dobermans quand ils me rendaient visite au milieu de la nuit, elle ne m'était apparue à chaque fois qu'un instant et à présent je pouvais la contempler depuis la tour des Horizons traversée par des milliers de chiens qui couraient vers la ville d'autres dobermans d'autres bergers allemands d'autres rottweilers en plus d'autres races que je ne connaissais pas *ce ne sont plus que des chiens de combat* m'avait dit aussi Ivan, la plaine était là devant moi couverte d'une armée de chiens qui couraient comme si on les avait appelés comme si on les avait lancés dans une ultime charge, ils étaient affamés ils avaient dû fuir leur pays suite à une catastrophe qui était restée inconnue qui resterait inconnue parce que personne ici ne voulait savoir même pas moi et maintenant ils arrivaient appelés par la mère la mère qui chaque soir les avait appelés à sa fenêtre la mère qui leur avait ouvert la porte de la maison pour qu'ils montent dans ma chambre et me guident jusqu'au chenil la mère qui avait poussé les vieux dans le cauchemar du chenil, mais n'était-ce pas plutôt moi qui avais appelé les chiens n'était-ce pas moi qui avais laissé la porte ouverte en bas n'était-ce pas moi qui avais voulu la destruction de la ville même si je n'y avais pas cru au début prenant la mère pour une folle avec ses visions d'apocalypse, n'était-ce pas moi qui avais rampé sous terre jusqu'à la Conseillère

pour qu'elle me donne le poste au chenil n'était-ce pas moi qui en obéissant à Krumm et en acceptant de liquider les chiens avec Jaspers et Kerl avais aggravé la situation provoqué la fureur des chiens qui allaient maintenant se venger et ravager la ville, je ne savais pas à vrai dire qui avait voulu tout ça qui avait appelé les chiens, peut-être la faute principale était d'avoir obéi à la mère de l'avoir laissée faire d'avoir été son complice, ça avait toujours été comme ça et maintenant nous étions à quelques jours peut-être à quelques heures de la fin, tout ce qu'Ivan racontait et ce que je pouvais voir depuis la tour des Horizons à travers les yeux des dobermans me convainquait que la fin était imminente et que les hommes ici ne pourraient plus faire face, je pensais au chenil à Krumm et aux deux autres étaient-ils encore en ville tentant de sauver la situation ou bien avaient-ils déjà péri, pour la première fois je m'inquiétais de leur sort pour la première fois j'avais envie de retourner librement au chenil pour voir ce qui s'était passé pour tenter non pas de retourner la situation mais de sauver ces trois abrutis qui avaient obéi les yeux fermés aux vieux et à la mère, j'envisageais malgré le danger de monter au chenil accompagné de Manky craignant ce que j'allais y trouver mais ne devais-je pas essayer ne devais-je pas n'avais-je pas le devoir de monter une dernière fois au chenil avant la fin qui approchait ?

Après avoir vu Ivan je retournais à la haie mais Manky n'y était plus, pendant un moment je tournais en rond sur le trottoir puis je me décidais à monter tout seul au chenil malgré l'arrivée de nombreux chiens dans les rues la plupart courant dans l'autre sens en direction du centre-ville, il faisait jour à présent et les chiens ne semblaient pas me voir passaient à côté de moi sans même me flairer comme s'ils avaient reçu l'ordre de ne pas s'arrêter de courir tous ensemble dans la même direction, quand ils passaient à côté de moi je les entendais souffler et grogner comme excités à l'idée d'être enfin dans la ville après tous ces jours de course sur la plaine, la plupart d'entre eux étaient de grande taille avaient une gueule énorme et des yeux noirs j'osais à peine les regarder de peur qu'ils remarquent mon existence, en haut de la colline ils étaient beaucoup moins nombreux juste quelques-uns qui semblaient postés là pour surveiller qui allait et venait mais ils ne se tournèrent même pas vers moi et je rejoignais sans problème le chenil comme si j'avais été invisible. Le portail était ouvert le camion garé devant le bureau de Krumm, plus loin je voyais un premier corps celui de Jaspers éventré allongé dans une flaque de sang, en avançant j'apercevais un autre corps plus mince défiguré et reconnaissais la veste de Kerl maculée de boue, je cherchais Krumm dans son bureau mais il n'y était pas, toutes les cages du

chenil étaient vides les niches avaient été renversées, je me dirigeais vers le bâtiment où on liquidait les chiens entrés dans le crématorium aucun corps jusqu'à ce que l'odeur me signale qu'on avait brûlé quelqu'un ou quelque chose, je faisais le tour du bâtiment et entrés dans le cendrier par la porte de derrière: **Krumm** gisait là à moitié consumé, oui ça ne pouvait être que **Krumm** ce petit corps maigre qui avait dû tomber à travers la grille et qui semblait encore ramper dans les cendres. Appeler des secours ne servait à rien, les trois étaient morts, les chiens ne leur avaient pas fait de cadeau et à peine libérés (mais par qui ? qui avait pu ouvrir toutes les cages ? qui avait allumé le four du crématorium ?) ils étaient partis rejoindre les autres en ville, j'avais tiré le corps de **Krumm** encore fumant hors du cendrier et je m'étais assis face à lui face à son crâne carbonisé comme si j'avais voulu le questionner mais mort il n'était pas plus bavard que vivant, je restais là pendant un long moment assis sur un petit terre-plein d'où l'on pouvait voir toute la ville sur laquelle le soleil se couchait dans une atmosphère de fureur car les chiens se retrouvaient tous au centre-ville face aux barricades et en entendant les cris de l'autre côté je devinais que les bêtes sautaient facilement par-dessus saignaient tous ceux qu'ils trouvaient dans la rue et commençaient à pénétrer dans les maisons, la nuit venue l'éclairage municipal

ne fonctionnant plus je continuais à suivre l'évolution des chiens dans le centre-ville aux cris de leurs victimes mais d'un seul coup la place du Conseil était apparue en pleine lumière des flammes jaillissant des fenêtres autour et je vis alors une masse énorme d'animaux se diriger vers le bâtiment du Conseil briser les vitres des fenêtres de leur gueule et s'attaquer à la foule de vieux qui s'étaient réfugiés à l'intérieur.

J'assistais au carnage pendant toute la nuit trop bouleversé par ce que je voyais et entendais pour tenter d'aller sauver la mère (qui selon moi était déjà morte vu qu'elle se trouvait dans un des quartiers les plus proches du centre-ville), j'avais même entendu une meute attaquer un groupe d'hommes et de femmes qui essayaient de s'échapper de la ville en montant sur la colline et n'avaient rien pu faire pour se défendre face à des bêtes surexcitées, au cours de la nuit les incendies se multiplièrent dans plusieurs quartiers incendies certainement provoqués par les habitants eux-mêmes qui cherchaient sans doute à éloigner les chiens, en vain, car leur progression vers le nord où se trouvaient les immeubles des Horizons était régulière, comme s'ils avaient su avant d'entrer dans la ville que leur quartier général était là dans la plus haute tour où les dobermans s'étaient rassemblés et suivaient comme moi le carnage. À l'aube (toujours les mêmes sapins noirs au-

dessus du chenil et au-dessus des sapins noirs le même ciel gris juste un peu plus sombre à cause de la fumée qui montait de la ville) j'hésitais: allais-je brûler les trois corps que j'avais laissés étendus par terre pendant toute la nuit, allais-je vraiment les brûler mêlant ainsi leur fumée à celle des incendies en bas dont la puanteur de chair humaine carbonisée avait presque remplacé celle des chiens, ou bien allais-je les enterrer dans la boue du chenil à côté des cages, j'hésitais longtemps n'ayant guère envie de creuser une si large fosse puis je m'y mettais, avec mes mains puisqu'il n'y avait pas de pelle avec mes ongles qui arrachaient la terre heureusement humide ramollie par toutes les saletés qui coulaient depuis les cages car j'avais passé une bonne partie de mes journées au chenil à nettoyer les cages c'est-à-dire à les arroser pour faire partir la merde la pisser et tout le reste avant de finir en brossant le sol bétonné à l'intérieur, la fosse faite je balançais les corps dedans et cherchais une prière mais comme je n'en connaissais aucune je bouchais le trou assez vite sans même un regard pour les visages dévorés des trois hommes me demandant juste par quel miracle je n'étais pas dans le trou avec l'angoisse soudaine de les y rejoindre bientôt vu que je devais être un des derniers survivants de la ville, mais une fois le trou bouché je n'y pensais plus et reniflais autour de moi cherchant où je pourrais trouver un peu

d'air frais dans la forêt loin de la ville perdue dans la fumée. Je passais devant les cages puis devant le camion et des images affluaient tout à coup: l'arrivée de Jaspers et de Kerl la veille au matin... l'épouvante dans leurs yeux parce qu'ils avaient échappé de peu à une attaque de chiens dans le quartier où ils étaient allés... les quelques bêtes qu'ils avaient ramenées une dizaine peut-être et parmi elles... Krumm aperçu un instant à la fenêtre de son bureau visiblement furieux mais pourquoi... les cages qu'on ouvrait mais qui... les chiens qui attaquaient au sein du chenil... l'odeur des cendres à nouveau... mais que faisais-je là alors que j'étais en ville chez Ivan à cette même heure, comment aurais-je pu être là pour accueillir Jaspers et Kerl alors que je cherchais Manky dans la haie, étranges images qui affluaient quand je passais une dernière fois devant les cages et le camion avant de sortir du chenil devant lequel m'attendait Manky qui bondissait vers moi posait ses deux pattes sur mes épaules et me léchait le visage effaçant les ultimes visions du chenil. Je commençais à descendre la petite route qui menait à la ville dans l'espoir qu'il y aurait quelques survivants dont la mère ou Ivan (je n'y croyais pas mais me forçais tout de même à y croire c'était plus humain) m'arrêtant de marcher au bout de quelques mètres à cause des aboiements de Manky qui semblait vouloir me prévenir d'un danger, plus j'avais

plus ses aboiements se multipliaient et augmentaient en intensité et ce n'est qu'une centaine de mètres plus bas que je compris l'avertissement de Manky: un groupe de molosses contrôlaient l'entrée de la ville, et comme je supposais qu'il y en avait d'autres sur chaque route je renonçais à aller jusqu'à la maison de la mère pour voir si elle était encore vivante, à peu près sûr en vérité absolument sûr qu'elle était morte (un bref instant je la voyais sortir de chez elle en hurlant une dernière fois *espèces de salauds* à la horde de chiens qui couraient vers le centre-ville bravant le danger son corps arraché du sol par un seul chien son corps traîné sur plusieurs dizaines de mètres laissé sanguinolent et inerte à un croisement comme un vieux sac, puis la vision s'effaçait aussitôt la mère ou ce qui en restait avec elle). Nous rebroussions chemin il ne nous restait plus qu'à aller nous cacher dans la forêt en espérant que les chiens resteraient en ville, Manky marchait devant moi alors que je commençais à grelotter de froid il cherchait un fourré suffisamment grand et épais pour que nous puissions nous y enfouir tous les deux sans être vus mais comme je me sentais de plus en plus mal pris par une espèce de fièvre il fallut nous arrêter mais bien sûr impossible de faire un feu alors Manky retourna au chenil et ramena des couvertures dont je me recouvris pendant que lui repar-

taut à la recherche d'un coin où nous pourrions passer la nuit.

Je restais allongé tremblotant la tête et tout le corps sous les couvertures, je sentais des griffes qui s'enfonçaient dans ma chair mais ce n'était pas celles de Manky qui n'était pas là ni de personne d'autre car j'étais tout seul sous les couvertures, ces griffes c'étaient les miennes pas de doute j'étais en train de m'enfoncer les ongles de ma main droite dans la chair de mon bras gauche et le labourais frénétiquement à en hurler, en manque oui en manque de la mère en manque de cruauté maternelle tremblant de la fièvre qui montait je me labourais un bras de mes propres griffes incapable de vivre sans cette torture désespéré que la mère ne soit plus là pour me griffer le bras comme elle aimait le faire chaque matin pour me réveiller, la fièvre montant depuis que j'étais sûr que la mère avait été tuée par les chiens et qu'elle ne serait plus là pour s'occuper de moi pour me labourer les bras de ses griffes me donner des coups de poing ou me bastonner dans la cave, et blotti sous les couvertures je me mis à pleurer oui je pleurais la mère je la pleurais pour la première fois et sans doute pour la dernière fois, murmurant *paix à son âme paix à sa vilaine âme*. Assommé par la fièvre je n'avais pas vu dans quel trou Manky m'avait conduit, dans une série de visions revenait une seringue une de celles qu'utilisait

le véto qu'il tirait d'un sachet en plastique après l'avoir déchiré, dans son dos je m'en emparais d'une et la glissais dans ma poche, ensuite la seringue réapparaissait dans la cuisine où je m'étais glissé après avoir vu Ivan pour la dernière fois, je la laissais bien en évidence sur la table et disparaissais, scène à laquelle se mêlaient d'autres scènes comme celle où j'accueillais Jaspers et Kerl qui revenaient de la ville avec leur camion descendaient et ouvraient derrière pour décharger les cages... puis retour à la seringue plantée dans le bras de la mère, non ce n'était pas moi qui avais fait ça impossible ce n'était pas moi qui avais volé la seringue pour la donner à la mère qui pourrait ainsi en finir plus vite, et ce n'était pas moi non plus qui en voyant Manky dans l'une des cages du camion le libérais à la grande fureur de Jaspers qui essayait de m'en empêcher en m'insultant, autres scènes toujours plus violentes où j'ouvrais les autres cages du camion les chiens sautant sur Jaspers j'essayais de les retenir pour Kerl mais impossible, ce n'était pas moi qui ensuite ouvrais toutes les cages du chenil poussé par je ne sais quelles forces les chiens se précipitant vers le bureau de Krumm qui s'était enfermé à l'intérieur les cris de Krumm les chiens brisant les fenêtres les chiens saisissant Krumm à la gorge le traînant au crématorium, et ce n'était pas moi non plus qui allumais le crématorium visions absurdes folles pro-

voquées par la fièvre visions qui ne cessaient de revenir pendant plusieurs nuits dans le trou tandis que je me déchirais les bras de mes ongles visions de Jaspers et Kerl égorgés dans la boue par ma faute ou par ma volonté ou par celle de la mère ou des chiens venus de si loin je l'ignorais mais ce n'était pas moi qui avais fait tout ça car j'ignore la colère et j'ignore le mal ne suis qu'une victime suis la seule victime en vérité, visions de la mère la seringue plantée dans un bras et toutes les aiguilles encore dans sa bouche espèce de poupée maléfique sèche morte m'injuriant pour l'éternité, *ce n'était pas moi ce n'était pas moi* hurlais-je dans mon trou au coeur de la nuit au coeur de la forêt tandis que Manky léchait doucement les plaies saignantes de mes bras son doux regard de hyène me calmant à peine. Il m'arrivait de sortir quelques instants de mes visions et alors j'entendais des cris venant de la ville sans doute des gens que les chiens avaient fini par débusquer par déloger de leur cachette (beaucoup s'étaient réfugiés dans les greniers et les caves souvent difficiles d'accès) ou bien d'autres qui avaient tenté de fuir pendant la nuit et qui avaient été rattrapés non loin d'ici car les cris semblaient proches et traversaient ma tête avec autant d'intensité que les cris de Krumm ou de Jaspers quand les chiens s'étaient jetés sur eux, à la fin je ne démêlais plus les cris du dehors et du dedans ceux qui venaient de la

ville réveillaient ceux du chenil ou bien l'inverse sans oublier l'ultime cri de la mère quand elle s'était plantée la seringue dans le bras la seringue que je me voyais déposer sur la table de la cuisine (mais *ce n'était pas moi*) sans doute pour lui éviter une mort indigne dévorée par les chiens, vision et ultime cri de la mère auxquels je réagissais moi-même en hurlant dans mon trou sans que Manky ne parvienne à me calmer obligé d'aboyer au milieu de la forêt pour couvrir mes propres cris afin de ne pas attirer les molosses un peu plus bas (mais le danger existait toujours qu'ils rôdent dans les environs et chaque nuit Manky nous faisait changer de cachette même si je ne voyais rien comme si j'étais devenu aveugle enfoui dans ma propre nuit coupé de la lumière du jour et de la forêt je n'entendais que des cris rien que des cris).

Une nuit la fièvre baissa et aux visions violentes succédèrent ce que j'interprétais comme des souvenirs: images anciennes que j'avais cru effacées et qui resurgissaient, je voyais un homme de dos monter vers la colline faire le même chemin que moi vers le chenil mais au lieu d'y entrer il s'enfonçait dans la forêt, peut-être était-ce le même homme que celui que j'avais vu en montant le premier jour au chenil une vague silhouette que j'essayais de suivre mais en vain, l'homme apparaissait aussi dans la maison quittant la chambre du père silencieux massif des-

cendait les escaliers ouvrait la porte et disparaissait à jamais, était-ce la mère qui l'avait chassé était-ce lui qui avait décidé de partir, toute la nuit l'homme ouvrait la porte la refermait derrière lui et disparaissait à jamais, toute la nuit l'homme s'approchait du chemin puis au lieu d'y entrer s'enfonçait dans la forêt dans cette forêt où j'étais à présent fiévreux pris par mes visions pris par les cris du dedans et du dehors qui avaient perdu en intensité, il m'arrivait même me semblait-il de dormir calmement sans me labourer les bras de mes griffes Manky endormi contre moi suivant le père dans la forêt jusqu'à ce que je le voie disparaître derrière les arbres. Je me levais un matin incapable de dire combien de jours et de nuits j'avais passés terrassé par la fièvre, l'abri où nous étions se trouvait dans une clairière c'était un trou laissé par un arbre déraciné trou que Manky avait recouvert de branchages, le ciel était toujours aussi chargé mais on n'entendait plus de cris sans doute les chiens avaient-ils saigné tout le monde dans la ville et régnaient sans partage, je marchais un peu sans m'éloigner du trou où Manky dormait encore craignant que des chiens puissent surgir dans la clairière longuais l'arbre déraciné un très vieil arbre un chêne abattu par la foudre ou bien tronçonné mais je ne trouvais aucune coupure aucune trace de la foudre sur le tronc et les racines étaient dressées au-dessus du trou comme si l'arbre s'était

effondré sous l'effet du vent ou bien peut-être était-il mort de vieillesse et s'était-il renversé naturellement sec à l'intérieur sans plus de sève pour tenir debout, j'inspectais le tronc pendant un long moment intrigué par la présence de l'arbre ancestral dans cette clairière et tout à coup je découvrais les initiales *SD* gravées à hauteur d'homme à la base du tronc initiales bien nettes gravées au couteau *mes initiales*, car après quelques secondes je finissais par me souvenir de mon nom *Sylvain Dammertal* que j'avais oublié pendant les jours et les nuits de fièvre, oui c'était bien mes initiales qui étaient tracées là sur le tronc que faisaient-elles là qui les avait gravées et pourquoi, je restais un long moment abasourdi sans comprendre les deux mains appuyées sur le tronc humide tête baissée muet. Troublé par cette découverte j'essayais de me calmer craignant que la fièvre revienne, peu à peu je me rappelais d'un autre nom d'un nom plus ancien qui pouvait correspondre à ces initiales d'un nom que je n'avais jamais entendu ni jamais prononcé mais que pourtant je connaissais, le nom me revenait alors que la mère ne le prononçait jamais disant toujours *l'autre abruti* et n'en parlant que pour maudire celui qui avait disparu celui qu'elle considérait comme responsable de tous ses maux, parfois elle l'associait à moi disant aussi *un idiot comme toi* avec un geste de la main comme si elle avait voulu effacer mon existence, et

peut-être était-ce ce qu'elle avait voulu faire avec le père qui avait dû s'appeler *Simon Dammertal* (le nom avait surgi d'un seul coup dans mon esprit) ou plutôt le père *qui s'appelait* Simon Dammertal car j'étais maintenant sûr que c'était bien son nom (mais pourquoi en étais-je soudainement si sûr ?), oui c'était bien ses initiales qui étaient gravées là dans l'écorce de cet arbre mort, un grand D traversé de haut en bas par un S qui pouvait figurer un serpent bien qu'il soit difficile de distinguer si celui qui avait gravé la lettre avait cherché à produire cette ressemblance ou si c'était l'écorce écorchée à cet endroit qui avec le temps avait pris une couleur rougeâtre donnant une vie propre aux deux lettres qui semblaient s'animer en fonction de la lumière du ciel, et puis il y avait ces deux yeux au sommet du S deux yeux noirs qui me fixaient des parasites sans doute qui avaient attaqué le bois au cœur du tronc et qui apparaissaient à cet endroit précis et certainement ailleurs sur l'écorce de l'arbre mort, mais peu importe si c'était un pur hasard et un phénomène naturel ces deux yeux me fixaient et semblaient vouloir me parler. Je marchais le long du tronc et cherchais la trace d'une corde sur l'une des branches mais après tant d'années la recherche était totalement vaine, je continuais cependant à chercher convaincu que le père était venu se pendre à cet arbre après avoir dû quitter le domicile familial

chassé par la mère ou bien n'en pouvant plus, Manky était sorti du trou sous les branchages bâillait tout en me regardant longer le tronc sans savoir ce que je cherchais ou bien le savait-il m'avait-il mené jusqu'ici avait-il choisi cette cachette en sachant que s'y trouvaient les initiales et que je les verrais, il semblait même prêt à creuser si je lui avais demandé ici autour du trou profond laissé par les racines du chêne pour y chercher le squelette du père, mais il aurait fallu pour ça creuser des jours et ne trouvant aucune trace de corde et avec le peu de forces dont je disposais il me semblait vain de creuser. Marchant un long moment dans la clairière je voyais le père silhouette massive et muette quitter sa chambre en face de la mienne chambre où je n'étais jamais entré, je le voyais descendre les escaliers ouvrir la porte de la maison et la refermer derrière lui en silence, je voyais et j'entendais surtout la mère l'injurier une dernière fois à sa fenêtre (des années plus tard elle allait injurier les chiens de la même manière avec la même brutalité), je voyais le père monter sur la colline marcher vers le chenil passer devant sans y entrer et s'enfoncer dans la forêt, je le voyais enfin s'approcher du chêne y graver ses initiales dont une serpentine et rougeâtre qui me regardait de ses deux yeux fixes hésiter la corde à la main puis lancer la corde... la corde qui retombait car je songeais qu'il avait pu tout aussi bien graver

ses initiales en guise de dernière trace laissée derrière lui avant de poursuivre son chemin vision qui me plaisait à vrai dire car *à quoi bon se pendre oui à quoi bon* l'entendais-je même se dire ce que je me répétais à moi-même qui y avais songé quelques instants.

Je décidais de quitter la clairière de partir vers l'est où je croyais que les chiens n'étaient pas encore, mais avant de partir il nous fallait retourner au chenil pour y chercher des vivres des vêtements de quoi survivre dans la forêt, la fièvre était définitivement retombée les visions devenaient plus rares je respirais mieux et il me semblait que je voyais plus clairement le paysage sombre qui m'entourait (de la fumée montait encore de la ville et se mêlait aux nuages éternellement couleur de cendre), le chenil était désert abandonné depuis que nous l'avions quitté, les tombes étaient intactes et les cages toujours ouvertes la puanteur séchée à l'intérieur moins forte tandis que le vent amenait des effluves infects de la ville en bas la ville transformée en un immense chenil où les bêtes vivaient au milieu des cadavres qu'elles dépeçaient selon leur faim (c'est ainsi que je voyais la ville dans une ultime vision), mais je ne m'attardais pas trop à la situation en bas cherchais plutôt ce que je pouvais emporter et ne trouvais pas grand-chose: le parka bleu de Krumm était resté sur sa chaise et je le prenais, une paire de ju-

nelles sur sa table (sans doute nous observait-il toute la journée avec), les chaussures de Jaspers que je lui avais retirées avant de l'enterrer chaussures de marche plus épaisses dont j'aurais besoin dans la forêt même si elles me serraient un peu un vieux bonnet laissé dans un coin et à manger de la pâté pour chien rien d'autre tout un stock dans la réserve du chenil auquel je prélevais quelques boîtes un peu dégouté mais il n'y avait pas d'autre solution car il était hors de question de retourner en ville dans la puanteur du chenil à nouveau, plutôt la forêt.

On ne savait pas où on allait exactement, on savait juste qu'on voulait s'éloigner de la ville, la laisser derrière nous pour toujours avec toutes ses haines et tous ses crimes, on ne la regretterait pas, on ne la regretterait jamais, cette ville où j'avais grandi sous les coups de la mère avait été depuis toujours le lieu de mon malheur et j'avais bien failli y crever, je me demandais encore pourquoi les chiens une fois libérés de leur cage ne m'avaient pas bouffé moi et seulement les trois autres qui se trouvaient là, était-ce parce que j'avais ouvert les cages, maintenant que j'avais la tête plus claire j'essayais de comprendre mais n'y parvenais pas, ne cessant de me questionner : comment la mère avait-elle raté son coup à ce point, elle qui j'en étais sûr m'avait envoyé au chenil avec la complicité de la Conseillère et de Krumm pour se débarrasser de moi pour que je m'y fasse

bouffer, comment la mère avait-elle pu échouer à ce point ? Je marchais derrière Manky et comme lui je flairais l'air de la forêt, courais quand il commençait à courir chassant une musaraigne qu'il avait repérée au milieu des feuilles couvrant le sol, j'essayais de tout faire comme lui dans l'espoir de pouvoir m'orienter dans la forêt et de m'échapper enfin de la ville mais je ne cessais d'y revenir dans ma tête et il me semblait qu'au lieu d'avancer dans la forêt et de m'éloigner je marchais en vérité dans l'autre sens en direction de la ville pensant à nouveau à la mère qui j'en étais certain n'avait pu échouer de cette manière non c'était impossible jamais elle n'avait échoué tout ce qu'elle avait fait depuis ma naissance pour me rabaisser pour me détruire morceau après morceau avait toujours marché, toutes ces années j'étais resté à côté d'elle persuadé que je n'avais pas d'autre choix que de subir sa cruauté et même d'assister en spectateur à ma propre annihilation me demandant juste quand aurait lieu le dernier acte, et ce dernier acte était enfin venu le chenil oui le chenil avait été le dernier acte de ma propre annihilation - tout à coup je voyais la mère bien vivante la mère encore vivante assise dans la cuisine assise à sa place préférée devant le frigidaire grattant les pages de son cahier de ses griffes y traçant des signes de sang car du sang coulait de sa bouche sur le papier faisant une petite flaque dans laquelle elle trempait

une de ses griffes avant de recommencer à écrire, puis je la voyais immobile devant la table les yeux fermés les rouvrant sur la seringue devant elle sur la table à la place du cahier saisissant la seringue de ses deux mains soupesant la seringue qu'elle tournait et retournait devant ses yeux de folle reposant la seringue sur la table avec un sale sourire, elle était maintenant sur le perron où les dobermans l'attendaient gueule baissée mais Manky courait devant moi et je perdais un instant la vision de la mère et des dobermans, Manky courait devant moi et se retournait pour voir si je le suivais mais je marchais sans plus rien voir de la forêt titubant saisi par les images de la mère qui revenaient la mère qui allait à travers les rues accompagnée par les dobermans la mère indifférente aux cadavres ensanglantés jonchant partout le bitume, elle était à présent sur la place du Conseil où tous les chiens hurlaient à la mort célébrant leur victoire, non je n'avais pas tué la mère non la mère ne s'était pas plantée la seringue dans un bras comme je l'avais vu sous l'emprise de la fièvre, la mère était là sur la place du Conseil bien vivante au milieu des flaques de sang où des chiens buvaient, la mère était là bien vivante accompagnée par les dobermans qui formaient son escorte (n'était-ce pas elle qui leur avait ouvert chaque soir la porte de la maison leur caressant la gueule au passage n'était-ce pas elle qui les avait appelés

n'était-ce pas elle qui les avait fait monter dans ma chambre pour qu'ils me mènent jusqu'au chenil ?), jamais je n'avais vu la mère échouer jamais je ne l'avais vue renoncer à me détruire morceau après morceau et là sur la place du Conseil je la voyais s'approcher de plusieurs dizaines d'hommes alignés qu'on avait épargnés encerclés par des rottweilers tandis que les autres chiens finissaient de saigner les vieux dans le Conseil, la mère était minuscule face à eux et semblait les passer en revue arrachant leurs vêtements tâtant les muscles de leurs jambes et de leurs bras leur donnant un petit coup de poing à la mâchoire comme si elle avait voulu en tester la solidité et la force ouvrant même de ses deux mains la gueule de certains des prisonniers pour en inspecter la dentition, les prisonniers torse nu étaient jeunes et vigoureux la mère paraissait satisfaite et je l'entendais dire aux dobermans qui marchaient à côté d'elle *les prisonniers feront d'excellents chasseurs*, elle tendait aux prisonniers un bout de tissu qu'ils se mettaient à flairer avec frénésie les yeux brillants et déjà j'entendais les rottweilers aboyer derrière nous car la mère avait lancé les prisonniers à mes trousses qui avaient eux aussi commencé à aboyer à hurler à la mort rendus fous par la chasse dans la forêt chasse dont ils avaient dû rêver toute leur vie, Manky courait plus vite à présent et je peinais à le suivre prenant des branches basses en

pleine gueule car nous étions dans une forêt de sapins de plus en plus épaisse de plus en plus sombre et je devais avancer à quatre pattes soufflant comme un sanglier, Manky s'arrêtait pour m'attendre mais je n'en pouvais plus épuisé par les journées de fièvre et les aboiements les jappements hystériques se rapprochaient les hommes au torse nu qu'on avait couvert de sang les hommes aux mâchoires puissantes nous avaient flairés et s'étaient enfoncés sous les sapins brisant facilement les branches devant eux, enfin dans une dernière vision ils surgissaient dans le trou obscur où je m'étais caché - se jetaient sur moi - crocs en avant - et les griffes de la mère - se plantaient dans ma poitrine - s'y enfonçaient profondément - fouaillaient dans mon cœur - dans mon sang.